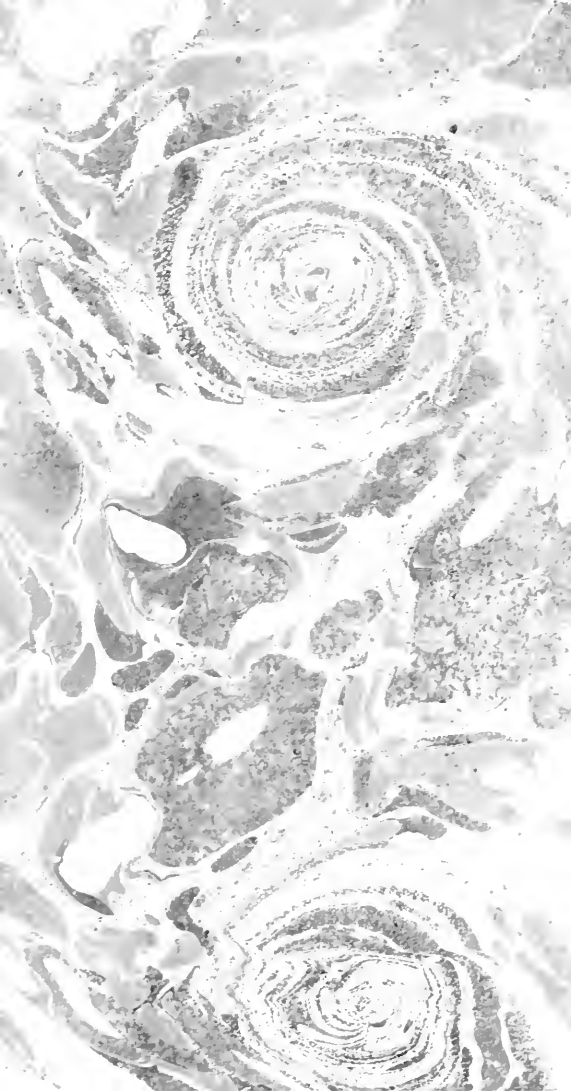




Nº 25 / 2





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



JULIE,

O U

LA NOUVELLE

HÉLOÏSE.

TOME SECOND.



LA NOUVELLE
HÉLOÏSE,
O U
L E T T R E S
DE DEUX AMANS,

*Habitans d'une petite Ville au pied
des Alpes ;*

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

TOME SECOND.



A L O N D R E S.

M. D C C. L X X X I.



LETTRES

D E

DEUX AMANS,

HABITANS D'UNE PETITE VILLE
AU PIED DES ALPES.

SUITE DE LA PREMIERE PARTIE.

LETTRE XXIX.

D E J U L I E A C L A I R E .

RESTE , ah ! reste , ne reviens jamais : tu viendrois trop tard. Je ne dois plus te voir ; comment soutiendrois-je ta vue ?

Où étois-tu , ma douce amie , ma sauvegarde , mon ange tutélaire ? tu m'as abandonnée , & j'ai péri. Quoi ! ce fatal voyage étoit-il si nécessaire ou si pressé ? pouvois-tu me laisser à moi-même dans l'instant le plus dangereux de ma vie ? Que de regrets tu t'es

Tome II.

A .

2 LA NOUVELLE

préparés par cette coupable négligence ! Ils seront éternels ainsi que mes pleurs. Ta perte n'est pas moins irréparable que la mienne , & une autre amie digne de toi n'est pas plus facile à recouvrer que mon innocence.

Qu'ai-je dit , misérable ? Je ne puis ni parler ni me taire. Que sert le silence quand le remords crie ? L'univers entier ne me reproche-t-il pas ma faute ? ma honte n'est-elle pas écrite sur tous les objets ! Si je ne verse mon cœur dans le tien il faudra que j'étouffe. Et toi ne te reproches-tu rien , facile & trop confiante amie ; Ah ! que ne me trahissois-tu ? C'est ta fidélité , ton aveugle amitié , c'est ta malheureuse indulgence qui m'a perdue.

Quel démon t'inspira de le rappeler , ce cruel qui fait mon opprobre ? ses perfides soins devoient-ils me redonner la vie pour me la rendre odieuse ? qu'il fuie à jamais , le barbare ! qu'un reste de pitié le touche ; qu'il ne vienne plus redoubler mes tourmens par sa présence ; qu'il renonce au plaisir féroce de contempler mes larmes. Que dis-je , hélas ! il n'est point coupable ; c'est moi seule qui le suis ; tous mes malheurs

sont mon ouvrage , & je n'ai rien à reprocher qu'à moi. Mais le vice a déjà corrompu mon ame ; c'est le premier de ses effets de nous faire accuser autrui de nos crimes.

Non , non , jamais il ne fut capable d'enfreindre ses sermens. Son cœur vertueux ignore l'art abject d'outrager ce qu'il aime. Ah ! sans doute , il fait mieux aimer que moi , puisqu'il fait mieux se vaincre. Cent fois mes yeux furent témoins de ses combats & de sa victoire ; les siens étinceloient du feu de ses desirs , il s'élançoit vers moi dans l'impétuosité d'un transport aveugle , il s'arrêtoit tout-à-coup ; une barrière insurmontable sembloit m'avoir entourée , & jamais son amour impétueux , mais honnête , ne l'eût franchie. J'osai trop contempler ce dangereux spectacle. Je me sentois troubler de ses transports, ses soupirs oppressoient mon cœur ; je partageois ses tourmens en ne pensant que les plaindre. Je le vis dans des agitations convulsives , prêt à s'évanouir à mes pieds. Peut-être l'amour seul m'auroit épargnée ; ô ma cousine ! c'est la pitié qui me perdit.

4 LA NOUVELLE

Il sembloit que ma passion funeste voulût se couvrir pour me séduire du masque de toutes les vertus. Ce jour même il m'avoit pressée avec plus d'ardeur de le suivre. C'étoit désoler le meilleur des peres ; c'étoit plonger le poignard dans le sein maternel ; je résistai , je rejettai ce projet avec horreur. L'impossibilité de voir jamais nos vœux accomplis , le mystere qu'il falloit lui faire de cette impossibilité , le regret d'abuser un amant si soumis & si tendre après avoir flatté son espoir , tout abattoit mon courage, tout augmentoit ma foiblesse , tout aliénoit ma raison , il falloit donner la mort aux auteurs de mes jours , à mon amant , ou à moi-même. Sans savoir ce que je faisois , je choisis ma propre infortune. J'oubliai tout & ne me souvins que de l'amour. C'est ainsi qu'un instant d'égarement m'a perdue à jamais. Je suis tombée dans l'abyme d'ignominie dont une fille ne revient point ; & si je vis , c'est pour être plus malheureuse.

Je cherche en gémissant quelque reste de consolation sur la terre. Je n'y vois que toi , mon aimable amie : ne me prive pas d'une si charmante ressource , je t'en conjure ; ne

m'ôte pas les douceurs de ton amitié. J'ai perdu le droit d'y prétendre , mais jamais je n'en eus si grand besoin. Que la pitié supplée à l'estime. Viens , ma chere , ouvrir ton ame à mes plaintes ; viens recueillir les larmes de ton amie , garantis-moi , s'il se peut , du mépris de moi-même , & fais moi croire que je n'ai pas tout perdu , puisque ton cœur me reste encore.

LETTRE XXX.

R É P O N S E.

FILLE infortunée ! hélas ! qu'as-tu fait ! mon Dieu ! tu étois si digne d'être sage ! Que te dirai-je dans l'horreur de ta situation , & dans l'abattement où elle te plonge ? Achèverai-je d'accabler ton pauvre cœur , ou t'offrirai-je des consolations qui se refusent au mien ? Te montrerai-je les objets tels qu'ils sont , ou tels qu'il te convient de les voir ? Sainte & pure amitié ! porte à mon esprit tes douces illusions , & dans la tendre pitié que tu m'inspires , abuse-moi la pre-

6 L A N O U V E L L E

mière sur des maux que tu ne peux plus guérir.

J'ai craint , tu le fais , le malheur dont tu gémis. Combien de fois je te l'ai prédit sans être écoutée ! . . . il est l'effet d'une téméraire confiance Ah ! ce n'est plus de tout cela qu'il s'agit. J'aurois trahi ton secret , sans doute , si j'avois pu te sauver ainsi : mais j'ai lu mieux que toi dans ton cœur trop sensible ; je le vis se consumer d'un feu dévorant que rien ne pouvoit éteindre. Je sentis dans ce cœur palpitant d'amour qu'il falloit être heureuse ou mourir , - & , quand la peur de succomber te fit bannir ton amant avec tant de larmes , je jugeai que bientôt tu ne serois plus , ou qu'il seroit bientôt rappelé. Mais quel fut mon effroi quand je te vis dégoûtée de vivre , & si près de la mort ! N'accuse ni ton amant ni toi d'une faute dont je suis la plus coupable , puisque je l'ai prévue sans la prévenir.

Il est vrai que je partis malgré moi : tu le vis , il fallut obéir ; si je t'avois cru si près de ta perte , on m'auroit plutôt mise en pieces que de m'arracher à toi. Je m'abusai sur le moment du péril. Foible & languis-

sante encore , tu me parus en fureté contre une si courte absence : je ne prévis pas la dangereuse alternative où tu t'allois trouver ; j'oubliai que ta propre foiblesse laissoit ce cœur abattu moins en état de se défendre contre lui-même. J'en demande pardon au mien , j'ai peine à me repentir d'une erreur qui t'a sauvé la vie ; je n'ai pas ce dur courage qui te faisoit renoncer à moi ; je n'aurois pu te perdre sans un mortel désespoir , & j'aime encore mieux que tu vives & que tu pleures.

Mais pourquoi tant de pleurs , chere & douce amie ? Pourquoi ces regrets plus grands que ta faute , & ce mépris de toi-même que tu n'as pas mérité ? Une foiblesse effacera-t-elle tant de sacrifices , & le danger même dont tu fors n'est-il pas une preuve de ta vertu ? Tu ne penses qu'à ta défaite & oublies tous les triomphes pénibles qui l'ont précédée. Si tu as plus combattu que celles qui résistent , n'as-tu pas plus fait pour l'honneur qu'elles ? Si rien ne peut te justifier , songe au moins à ce qui t'excuse. Je connois à peu près ce qu'on appelle amour ; je saurai toujours résister aux transports qu'il

8 L A N O U V E L L E

inspire ; mais j'aurois fait moins de résistance à un amour pareil au tien , & sans avoir été vaincue , je suis moins chaste que toi.

Ce langage te choquera ; mais ton plus grand malheur est de l'avoir rendu nécessaire ; je donnerois ma vie pour qu'il ne te fût pas propre ; car je hais les mauvaises maximes encore plus que les mauvaises actions (1). Si la faute étoit à commettre , que j'eusse la bassesse de te parler ainsi , & toi celle de m'écouter , nous serions toutes deux les dernières des créatures. A présent , ma chere , je dois te parler ainsi , & tu dois m'écouter , ou tu es perdue ; car il reste en toi mille adorables qualités que l'estime de toi-même peut seule conserver , qu'un excès de honte & l'abjection qui le suit détruiroient infailliblement , & c'est sur ce que tu croiras valoir encore que tu vaudras en effet.

(1) Ce sentiment est juste & sain. Les passions déréglées inspirent les mauvaises actions ; mais les mauvaises maximes corrompent la raison même , & ne laissent plus de ressource pour revenir au bien.

H É L O I S E. I. PART. 9

Garde-toi donc de tomber dans un abattement dangereux qui t'aviliroit plus que ta foiblesse. Le véritable amour est-il fait pour dégrader l'ame ? Qu'une faute que l'amour a commise ne t'ôte point ce noble enthousiasme de l'honnête & du beau , qui t'éleva toujours au-dessus de toi-même. Une tache paroît - elle au soleil ? combien de vertus te restent pour une qui s'est altérée ? En feras-tu moins douce , moins sincère , moins modeste , moins bienfaisante ? En feras-tu moins digne , en un mot , de tous nos hommages ? L'honneur , l'humanité , l'amitié , le pur amour en feront-ils moins chers à ton cœur ? En aimeras-tu moins les vertus mêmes que tu n'auras plus ? Non , chère & bonne Julie , ta Claire en te plaignant t'adore ; elle sait , elle sent qu'il n'y a rien de bien qui ne puisse encore sortir de ton ame. Ah ! crois-moi , tu pourrois beaucoup perdre avant qu'aucune autre plus sage que toi te valût jamais !

Enfin tu me restes ; je puis me consoler de tout , hors de te perdre. Ta première lettre m'a fait frémir. Elle m'eût presque fait désirer la seconde , si je ne l'avois reçue en

même tems. Vouloir délaïsser son amie ! projetter de s'enfuir sans moi ? Tu ne parles point de ta plus grande faute. C'étoit de celle-là qu'il falloit cent fois plus rougir. Mais l'ingrate ne songe qu'à son amour . . . Tiens , je t'aurois été tuer au bout du monde.

Je compte avec une mortelle impatience les momens que je suis forcée à passer loin de toi. Ils se prolongent cruellement. Nous sommes encore pour six mois à Lausanne , après quoi je volerai vers mon unique amie. J'irai la consoler ou m'affliger avec elle , effuyer ou partager ses pleurs. Je ferai parler dans ta douleur moins l'inflexible raison que la tendre amitié. Chere cousine , il faut gémir , nous aimer , nous taire , & , s'il se peut , effacer à force de vertu une faute qu'on ne répare point avec des larmes. Ah ! ma pauvre Chaillot !

L E T T R E X X X I.

A J U L I E.

Q U E L prodige du Ciel es-tu donc , inconcevable Julie ? & par quel art , connu de toi seule , peux-tu rassembler dans un cœur tant de mouvemens incompatibles ? Ivre d'amour & de volupté , le mien nage dans la tristesse ; je souffre & languis de douleur au sein de la félicité suprême , & je me reproche comme un crime l'excès de mon bonheur. Dieu , quel tourment affreux de n'oser se livrer tout entier à nul sentiment , de les combattre incessamment l'un par l'autre , & d'allier toujours l'amertume au plaisir ! Il vaudroit mieux cent fois n'être que misérable.

Que me sert , hélas ! d'être heureux ? Ce ne sont plus mes maux , mais les tiens que j'éprouve , & ils ne m'en font que plus sensibles. Tu veux en vain me cacher tes peines ; je les lis malgré toi dans la

langueur & l'abattement de tes yeux. Ces yeux touchans peuvent - ils dérober quelque secret à l'amour ! Je vois , je vois sous une apparente sérénité les déplaisirs cachés qui t'assiègent , & ta tristesse , voilée d'un doux sourire , n'en est que plus amère à mon cœur.

Il n'est plus tems de me rien dissimuler. J'étois hier dans la chambre de ta mere ; elle me quitte un moment ; j'entends des gémissemens qui me percent l'ame , pouvois-je à cet effet méconnoître leur source ? Je m'approche du lieu d'où ils semblent partir ; j'entre dans ta chambre , je pénètre jusqu'à ton cabinet. Que devins-je en entr'ouvrant la porte , quand j'aperçus celle qui devoit être sur le trône de l'Univers , assise à terre , la tête appuyée sur un fauteuil inondé de ses larmes ? Ah ! j'aurois moins souffert s'il l'eût été de mon sang ! De quels remords je fus à l'instant déchiré ? Mon bonheur devint mon supplice ; je ne sentis plus que tes peines , & j'aurois racheté de ma vie tes pleurs & tous mes plaisirs. Je voulois me précipiter à tes pieds , je voulois essuyer de mes lèvres ces pré-

cieuses larmes , les recueillir au fond de mon cœur , mourir ou les tarir pour jamais , j'entends revenir ta mere , il faut retourner brusquement à ma place , j'emporte en moi toutes tes douleurs , & des regrets qui ne finiront qu'avec elles.

Que je suis humilié , que je suis avili de ton repentir ! Je suis donc bien méprisable , si notre union te fait mépriser de toi-même , & si le charme de mes jours est le supplice des tiens ? sois plus juste envers toi , ma Julie ; vois d'un œil moins prévenu les sacrés liens que ton cœur a formés. N'as-tu pas suivi les plus pures loix de la nature ? N'as-tu pas librement contracté le plus saint des engagements ? Qu'as-tu fait que les loix divines & humaines ne puissent & ne doivent autoriser ? Que manque-t-il au nœud qui nous joint qu'une déclaration publique ? Veuille être à moi , tu n'es plus coupable. O mon épouse ! O ma digne & chaste compagne ! O charme & bonheur de ma vie ! non ce n'est point ce qu'a fait ton amour qui peut être un crime , mais ce que tu lui voudrais ôter : ce n'est qu'en acceptant un autre époux

que tu peux offenser l'honneur. Sois sans cesse à l'ami de ton cœur pour être innocente. La chaîne qui nous lie est légitime , l'infidélité seule qui la romproit feroit blâmable , & c'est désormais à l'amour d'être garant de la vertu.

Mais quand ta douleur seroit raisonnable, quand tes regrets seroient fondés, pourquoi m'en dérobés-tu ce qui m'appartient ? pourquoi mes yeux ne versent - ils pas la moitié de tes pleurs ? Tu n'as pas une peine que je ne doive sentir , pas un sentiment que je ne doive partager , & mon cœur justement jaloux te reproche toutes les larmes que tu ne répands pas dans mon sein. Dis , froide & mystérieuse amante , tout ce que ton ame ne communique point à la mienne , n'est-il pas un vol que tu fais à l'amour ? Tout ne doit-il pas être commun entre nous , ne te souvient - il plus de l'avoir dit ? Ah ! si tu savois aimer comme moi , mon bonheur te consoleroit comme ta peine m'afflige , & tu sentirois mes plaisirs comme je sens ta tristesse !

Mais je le vois , tu me méprises comme un insensé , parce que ma raison s'égare au

H É L O I S E. I. PART. 15

sein des délices. Mes emportemens t'effraient , mon délire te fait pitié , & tu ne sens pas que toute la force humaine ne peut suffire à des félicités sans bornes. Comment veux-tu qu'une ame sensible goûte modérément des biens infinis ? Comment veux-tu qu'elle supporte à la fois tant d'especes de transports sans sortir de son affiete ? Ne fais-tu pas qu'il est un terme où nulle raison ne résiste plus , & qu'il n'est point d'homme au monde dont le bon sens soit à toute épreuve ? Prends donc pitié de l'égarement où tu m'as jetté , & ne méprise pas des erreurs qui sont ton ouvrage. Je ne suis plus à moi , je l'avoue , mon ame aliénée est toute en toi. J'en suis plus propre à sentir tes peines & plus digne de les partager. O Julie ! ne te dérobe pas à toi-même.

L E T T R E X X X I I .

R É P O N S E .

IL fut un tems , mon aimable ami , où nos lettres étoient faciles & charmantes ; le sentiment qui les dictoit couloit avec une élégante simplicité ; il n'avoit besoin ni d'art ni de coloris , & sa pureté faisoit toute sa parure. Cet heureux tems n'est plus : hélas ! il ne peut revenir : & pour premier effet d'un changement si cruel , nos cœurs ont déjà cessé de s'entendre.

Tes yeux ont vu mes douleurs. Tu crois en avoir pénétré la source ; tu veux me consoler par de vains discours ; & quand tu penfes m'abuser , c'est toi , mon ami , qui t'abuses. Crois-moi , crois-en le cœur tendre de ta Julie , mon regret est bien moins d'avoir donné trop à l'amour que de l'avoir privé de son plus grand charme. Ce doux enchantement de vertu s'est évanoui comme un songe : nos feux ont perdu cette ardeur
divine

divine qui les animoit en les épurant ; nous avons recherché le plaisir , & le bonheur a fui loin de nous. Reffouviens-toi de ces momens délicieux où nos cœurs s'unissoient d'autant mieux que nous nous respections davantage , où la passion tiroit de son propre excès la force de se vaincre elle-même , où l'innocence nous consolait de la contrainte , où les hommages rendus à l'honneur tournoient tous au profit de l'amour. Compare un état si charmant à notre situation présente : que d'agitations ! que d'effroi ! que de mortelles alarmes ! que de sentimens immodérés ont perdu leur première douceur ! Qu'est devenu ce zèle de sagesse & d'honnêteté dont l'amour animoit toutes les actions de notre vie , & qui rendoit à son tour l'amour plus délicieux ? Notre jouissance étoit paisible & durable , nous n'avons plus que des transports : ce bonheur insensé ressemble à des accès de fureur plus qu'à de tendres caresses. Un feu pur & sacré brûloit nos cœurs ; livrés aux erreurs des sens , nous ne sommes plus que des amans vulgaires ; trop heureux si l'amour jaloux daigne présider encore à des

plaisirs que le plus vil mortel peut goûter.

Voilà , mon ami , les pertes qui nous sont communes , & que je ne pleure pas moins pour toi que pour moi. Je n'ajoute rien sur les miennes , ton cœur est fait pour les sentir. Vois ma honte , & gémis si tu fais aimer. Ma faute est irréparable , mes pleurs ne tariront point. O toi qui les fais couler , crains d'attenter à de si justes douleurs ; tout mon espoir est de les rendre éternelles : le pire de mes maux seroit d'en être consolée , & c'est le dernier degré de l'opprobre de perdre avec l'innocence le sentiment qui nous la fait aimer.

Je connois mon sort , j'en sens l'horreur , & cependant il me reste une consolation dans mon désespoir , elle est unique , mais elle est douce. C'est de toi que je l'attends , mon aimable ami. Depuis que je n'ose plus porter mes regards sur moi-même , je les porte avec plus de plaisir sur celui que j'aime. Je te rends tout ce que tu m'ôtes de ma propre estime , & tu ne m'en deviens que plus cher en me forçant à me haïr. L'amour , cet amour fatal qui me perd te donne un nouveau prix ; tu

t'élèves quand je me dégrade ; ton ame semble avoir profité de tout l'avilissement de la mienne. Sois donc désormais mon unique espoir , c'est à toi de justifier , s'il se peut , ma faute ; couvre - là de l'honnêteté de tes sentimens ; que ton mérite efface ma honte ; rends excusable à force de vertus la perte de celles que tu me coûtes. Sois tout mon être , à présent que je ne suis plus rien. Le seul honneur qui me reste est tout en toi , & tant que tu seras digne de respect , je ne ferai pas tout-à-fait méprisable.

Quelque regret que j'aie au retour de ma santé , je ne saurois le dissimuler plus long - tems. Mon visage démentiroit mes discours , & ma feinte convalescence ne peut plus tromper personne. Hâte-toi donc avant que je sois forcée de reprendre mes occupations ordinaires , de faire la démarche dont nous sommes convenus. Je vois clairement que ma mere a conçu des soupçons & qu'elle nous observe. Mon pere n'en est pas là , je l'avoue : ce fier gentilhomme n' imagine pas même qu'un roturier puisse être amoureux de sa fille ; mais

enfin , tu fais ses résolutions ; il te prévientra si tu ne le préviens , & pour avoir voulu te conserver le même accès dans notre maison , tu t'en banniras tout-à-fait. Crois-moi , parle à ma mere tandis qu'il en est encore tems. Feins des affaires qui t'empêchent de continuer à m'instruire , & renonçons à nous voir si souvent , pour nous voir au moins quelquefois : car si l'on te ferme la porte tu ne peux plus t'y présenter ; mais si tu te la fermes toi-même , tes visites seront en quelque sorte à ta discrétion , & avec un peu d'adresse & de complaisance , tu pourras les rendre plus fréquentes dans la suite , sans qu'on l'aperçoive ou qu'on le trouve mauvais. Je te dirai ce soir les moyens que j'imagine d'avoir d'autres occasions de nous voir , & tu conviendras que l'inséparable cousine , qui caufoit autrefois tant de murmures , ne sera pas maintenant inutile à deux amans qu'elle n'eût point dû quitter.

L E T T R E X X X I I I.

D E J U L I E.

AH ! mon ami , le mauvais refuge pour deux amans qu'une assemblée ! Quel tourment de se voir & de se contraindre ! Il vaudroit mieux cent fois ne se point voir. Comment avoir l'air tranquille avec tant d'émotion ? Comment être si différent de soi-même ? Comment songer à tant d'objets quand on n'est occupé que d'un seul ? Comment contenir le geste & les yeux quand le cœur vole ? Je ne sentis de ma vie un trouble égal à celui que j'éprouvai hier quand on t'annonça chez Madame d'Hervart. Je pris ton nom prononcé pour un reproche qu'on m'adressoit ; je m'imaginai que tout le monde m'observoit de concert , je ne savois plus ce que je faisois , & à ton arrivée je rougis si prodigieusement , que ma cousine , qui veilloit sur moi , fut contrainte d'avancer son visage & son éventail , comme pour me parler à l'oreille.

Je tremblai que cela même ne fît un mauvais effet , & qu'on ne cherchât du mystère à cette chuchoterie. En un mot , je trouvois par-tout de nouveaux sujets d'alarmes , & je ne sentis jamais mieux combien une conscience coupable arme contre nous de témoins qui n'y songent pas.

Claire prétendit remarquer que tu ne faisois pas une meilleure figure ; tu lui paroissais embarrassé de ta contenance , inquiet de ce que tu devois faire , n'osant aller ni venir , ni m'aborder ni t'éloigner , & promenant tes regards à la ronde pour avoir , disoit-elle , occasion de les tourner sur nous. Un peu remise de mon agitation , je crus m'apercevoir moi-même de la tienne , jusqu'à ce que la jeune Madame Belon t'ayant adressé la parole , tu t'assis en causant avec elle , & devins plus calme à ses côtés.

Je sens , mon ami , que cette maniere de vivre , qui donne tant de contrainte & si peu de plaisir , n'est pas bonne pour nous : nous aimons trop pour pouvoir nous gêner ainsi. Ces rendez-vous publics ne conviennent qu'à des gens qui , sans connoître

l'amour , ne laissent pas d'être bien ensemble, ou qui peuvent se passer du mystere : les inquiétudes sont trop vives de ma part , les indiscretions trop dangereuses de la tienne , & je ne puis pas tenir une Madame Belon toujours à mes côtés , pour faire diversion au besoin.

Reprenons , reprenons cette vie solitaire & paisible , dont je t'ai tiré si mal à propos. C'est elle qui a fait naître & nourri nos feux ; peut-être s'affoibliroient-ils par une maniere de vivre plus dissipée. Toutes les grandes passions se forment dans la solitude ; on n'en a point de semblables dans le monde , où nul objet n'a le tems de faire une profonde impression , & où la multitude des goûts énerve la force des sentimens. Cet état est aussi plus convenable à ma mélancolie ; elle s'entretient du même aliment que mon amour ; c'est ta chere image qui soutient l'une & l'autre , & j'aime mieux te voir tendre & sensible au fond de mon cœur , que contraint & distrait dans une assemblée.

Il peut , d'ailleurs , venir un tems où je serois forcée à une plus grande retraite ;

fût-il déjà venu , ce tems désiré ! La prudence & mon inclination veulent également que je prenne d'avance des habitudes conformes à ce que peut exiger la nécessité. Ah ! si de mes fautes pouvoit naître le moyen de les réparer ! Le doux espoir d'être un jour mais insensiblement j'en dirois plus que je n'en veux dire sur le projet qui m'occupe. Pardonne-moi ce mystere , mon unique ami , mon cœur n'aura jamais de secret qui ne te fût doux à savoir. Tu dois pourtant ignorer celui-ci , & tout ce que je t'en puis dire à présent , c'est que l'amour qui fit nos maux , doit nous en donner le remede. Raisonne , commente , si tu veux dans ta tête ; mais je te défends de m'interroger là-dessus.

L E T T R E X X X I V .

R É P O N S E .

*N*O , non vedrete mai
Cambiar gl' affetti miei ,
Bei lumi onde imparai
A sospirar d'amor (a).

Que je dois l'aimer , cette jolie Madame Belon , pour le plaisir qu'elle m'a procuré ! Pardonne-le moi , divine Julie , j'osai jouir un moment de tes tendres alarmes , & ce moment fut un des plus doux de ma vie. Qu'ils étoient charmans ces regards inquiets & curieux qui se portoient sur nous à la dérobée , & se baïssient aussi-tôt pour éviter les miens ! Que faisoit alors ton heu-

(a) Non , non , beaux yeux qui m'apprites à soupirer , jamais vous ne verrez changer mes affections.

Metast.

reux amant ? S'entretenoit-il avec Madame Belon ? Ah ma Julie , peux-tu le croire ? Non , non , fille incomparable ; il étoit plus dignement occupé. Avec quel charme son cœur suivoit les mouvemens du tien ! Avec quelle avide impatience ses yeux dévoreroient tes attraits ? Ton amour , ta beauté remplissoient , ravissoient son ame ; elle pouvoit suffire à peine à tant de sentimens délicieux. Mon seul regret étoit de goûter aux dépens de celle que j'aime des plaisirs qu'elle ne partageoit pas. Sais-je ce que durant tout ce tems me dit Madame Belon ? Sais - je ce que je lui répondis ? Le favois-je au moment de notre entretien ? A-t-elle pu le savoir elle-même , & pouvoit-elle comprendre la moindre chose aux discours d'un homme qui parloit sans penser & répondoit sans entendre ?

Com' huom , che par ch' ascolti , e nulla intende (a).

(a) Comme celui qui semble écouter & qui n'entend rien.

Aussi m'a-t-elle pris dans le plus parfait dédain. Elle a dit à tout le monde , à toi peut-être , que je n'ai pas le sens commun , qui pis est pas le moindre esprit , & que je suis tout aussi sot que mes livres. Que m'importe ce qu'elle en dit & ce qu'elle en pense ? Ma Julie ne décide-t-elle pas seule de mon être & du rang que je veux avoir ? Que le reste de la terre pense de moi comme il voudra , tout mon prix est dans ton estime.

Ah ! crois qu'il n'appartient ni à Madame Belon , ni à toutes les beautés supérieures à la sienne , de faire la diversion dont tu parles , & d'éloigner un moment de toi mon cœur & mes yeux ! si tu pouvois douter de ma sincérité , si tu pouvois faire cette mortelle injure à mon amour & à tes charmes , dis-moi , qui pourroit avoir tenu registre de tout ce qui se fit autour de toi ? Ne te vis-je pas briller entre ces jeunes beautés comme le soleil entre les astres qu'il éclipse ? N'apperçus-je pas les Cavaliers (1) se rassembler autour de ta

(1) *Cavaliers* ; vieux mot qui ne se dit plus.

chaîné ? Ne vis-je pas au dépit de tes compagnes l'admiration qu'ils marquoient pour toi ? Ne vis-je pas leurs respects empressés , & leurs hommages , & leurs galantries ? Ne te vis-je pas recevoir tout cela avec cet air de modestie & d'indifférence qui en impose plus que la fierté ? Ne vis-je pas quand tu te dégantois pour la collation l'effet que ce bras découvert produisit sur les spectateurs ? Ne vis-je pas le jeune étranger qui releva ton gant , vouloir baiser la main charmante qui le recevoit ? N'en vis-je pas un plus téméraire , dont l'œil ardent suçoit mon sang & ma vie , t'obliger quand tu t'en fus apperçue d'ajouter une épingle à ton fichu ? Je n'étois pas si distrait que tu penses ; je vis tout cela , Julie , & n'en fus point jaloux ; car je connois ton cœur. Il n'est pas , je le fais bien , de ceux qui peuvent aimer deux fois. Accuseras-tu le mien d'en être.

On dit , *hommes*. J'ai cru devoir aux provinciaux cette importante remarque , afin d'être au moins une fois utile au public.

Reprenons - la donc , cette vie solitaire que je ne quitterai qu'à regret. Non , le cœur ne se nourrit point dans le tumulte du monde. Les faux plaisirs lui rendent la privation des vrais plus amère , & il préfère sa souffrance à de vains dédommagemens. Mais , ma Julie , il en est , il en peut être de plus solides à la contrainte où nous vivons , & tu sembles les oublier ! Quoi ! passer quinze jours entiers si près l'un de l'autre sans se voir , ou sans se rien dire ! Ah ! que veux-tu qu'un cœur brûlé d'amour fasse durant tant de siècles ? l'absence même seroit moins cruelle. Que sert un excès de prudence qui nous fait plus de maux qu'il n'en prévient ? Que sert de prolonger sa vie avec son supplice ? Ne vaudroit-il pas mieux cent fois se voir un seul instant & puis mourir ?

Je ne le cache point , ma douce amie , j'aimerois à pénétrer l'aimable secret que tu me dérobés , il n'en fut jamais de plus intéressant pour nous , mais j'y fais d'inutiles efforts. Je saurai pourtant garder le silence que tu m'imposes , & contenir une indiscrete curiosité ; mais en respectant un si doux mystère , que n'en puis-je au moins as-

furer l'éclaircissement ? Qui fait , qui fait encore si tes projets ne portent point sur des chimères ? Chere ame de ma vie , ah ! commençons du moins par les bien réaliser.

P. S. J'oubliois de te dire que M. Roguin m'a offert une compagnie dans le Régiment qu'il leve pour le Roi de Sardaigne. J'ai été sensiblement touché de l'estime de ce brave officier ; je lui ai dit en le remerciant , que j'avois la vue trop courte pour le service , & que ma passion pour l'étude s'accordoit mal avec une vie aussi active. En cela je n'ai point fait un sacrifice à l'amour. Je pense que chacun doit sa vie & son sang à la patrie , qu'il n'est pas permis de s'aliéner à des Princes auxquels on ne doit rien , moins encore de se vendre & de faire du plus noble métier du monde celui d'un vil mercenaire. Ces maximes étoient celles de mon pere que je ferois bienheureux d'imiter dans son amour pour ses devoirs & pour son pays. Il ne voulut jamais entrer au service d'aucun prince étranger : Mais dans

la guerre de 1712 , il porta les armes avec honneur pour la patrie ; il se trouva dans plusieurs combats à l'un desquels il fut blessé ; & à la bataille de Wilmerghen , il eut le bonheur d'enlever un drapeau ennemi sous les yeux du Général de Sacconex.

L E T T R E X X X V .

D E J U L I E .

JE ne trouve pas , mon ami , que les deux mots que j'avois dits en riant sur Madame Belon , valussent une explication si sérieuse. Tant de soins à se justifier produisent quelquefois un préjugé contraire ; & c'est l'attention qu'on donne aux bagatelles , qui seule en fait des objets importants. Voilà ce qui sûrement n'arrivera pas entre nous ; car les cœurs bien occupés ne sont guere pointilleux ; & les tracasseries des amans sur des riens ont presque toujours un fondement beaucoup plus réel qu'il ne semble.

Je ne suis pas fâchée pourtant que cette bagatelle nous fournisse une occasion de traiter entre nous de la jalousie ; sujet , malheureusement , trop important pour moi.

Je vois , mon ami , par la trempe de nos ames & par le tour commun de nos goûts , que l'amour fera la grande affaire de notre vie. Quand une fois il a fait les impressions profondes que nous en avons reçues , il faut qu'il éteigne ou absorbe toutes les autres passions ; le moindre refroidissement feroit bientôt pour nous la langueur de la mort ; un dégoût invincible , un éternel ennui , succéderoit à l'amour éteint , & nous ne saurions long - tems vivre après avoir cessé d'aimer. En mon particulier , tu sens bien qu'il n'y a que le délire de la passion qui puisse me voiler l'horreur de ma situation présente , & qu'il faut que j'aime avec transport , ou que je meure de douleur. Vois donc si je suis fondée à discuter sérieusement un point , d'où doit dépendre le bonheur ou le malheur de mes jours.

Autant que je puis juger de moi - même , il me semble que souvent affectée avec trop de

de vivacité , je suis pourtant peu sujette à l'emportement. Il faudroit que mes peines eussent fermenté long-tems en dedans , pour que j'osasse en découvrir la source à leur auteur ; & comme je suis persuadée qu'on ne peut faire une offense sans le vouloir , je supporterois plutôt cent sujets de plainte qu'une explication. Un pareil caractère doit mener loin pour peu qu'on ait de penchant à la jalousie , & j'ai bien peur de sentir en moi ce dangereux penchant. Ce n'est pas que je ne sache que ton cœur est fait pour le mien & non pour un autre. Mais on peut s'abuser soi-même , prendre un goût passager pour une passion , & faire autant de choses par fantaisie qu'on en eût peut-être fait par amour. Or si tu peux te croire inconstant sans l'être , à plus forte raison puis-je t'accuser à tort d'infidélité. Ce doute affreux empoisonneroit pourtant ma vie ; je gémirois sans me plaindre & mourrois inconsolable sans avoir cessé d'être aimée.

Prévenons , je t'en conjure , un malheur dont la seule idée me fait frissonner. Jure moi donc , mon doux ami , non par l'amour , serment qu'on ne tient que quand il

est superflu , mais par ce nom sacré de l'honneur , si respecté de toi , que je ne cesserai jamais d'être la confidente de ton cœur , & qu'il n'y surviendra point de changement dont je ne sois la première instruite. Ne m'allegue pas que tu n'auras jamais rien à m'apprendre ? je le crois , je l'espère ? mais prévien mes folles alarmes , & donne-moi dans tes engagements , pour un avenir qui ne doit point être , l'éternelle sécurité du présent. Je serois moins à plaindre d'apprendre de toi mes malheurs réels , que d'en souffrir sans celle d'imaginaires ; je jouirois , au moins , de tes remords ; si tu ne partageois plus mes feux , tu partagerois encore mes peines , & je trouverois moins ameres les larmes que je verserois dans ton sein.

C'est ici , mon ami , que je me félicite doublement de mon choix , & par le doux lien qui nous unit & par la probité qui l'assure , voilà l'usage de cette règle de sagesse dans les choses de pur sentiment ; voilà comment la vertu sévère fait écarter les peines du tendre amour. Si j'avois un amant sans principes , dût-il m'aimer éter-

nellement , où feroient pour moi les garans de cette conſtance ? Quels moyens aurois-je de me délivrer de mes défiances continues , & comment m'afſurer de n'être point abuſée ou par ſa feinte ou par ma crédulité ? Mais toi , mon digne & reſpectable ami , toi qui n'es capable ni d'artifice ni de déguifement , tu me garderas , je le fais , la ſincérité que tu m'auras promiſe. La honte d'avouer une infidélité ne l'emportera point dans ton ame droite ſur le devoir de tenir ta parole ; & ſi tu pouvois ne plus aimer ta Julie , tu lui dirois ... oui tu pourrois lui dire , ô Julie ! je ne ... Mon ami , jamais je n'écrirai ce mot-là.

Que penſes-tu de mon expédient ? C'eſt le ſeul , j'en ſuis ſûre , qui pouvoit déraciner en moi tout ſentiment de jaloſie. Il y a je ne ſais quelle délicateſſe qui m'enchanté à me fier de ton amour à ta bonne foi , & à m'ôter le pouvoir de croire une infidélité que tu ne m'apprendrois pas toi-même. Voilà , mon cher , l'effet aſſuré de l'engagement que je t'impoſe ; car je pourrois te croire amant volage , mais non pas ami trompeur ; & quand je douterois de ton

cœur , je ne puis jamais douter de ta foi. Quel plaisir je goûte à prendre en ceci des précautions inutiles , à prévenir les apparences d'un changement dont je sens si bien l'impossibilité ! Quel charme de parler de jalousie avec un amant si fidele ! Ah ! si tu pouvois cesser de l'être , ne crois pas que je t'en parlasse ainsi ! Mon pauvre cœur ne seroit pas si sage au besoin , la moindre défiance m'ôteroit bientôt la volonté de m'en garantir.

Voilà , mon très-honoré maître , matière à discussion pour ce soir , car je fais que vos deux humbles disciples auront l'honneur de souper avec vous chez le pere de l'inséparable. Vos doctes commentaires sur la gazette vous ont tellement fait trouver grace devant lui , qu'il n'a pas fallu beaucoup de manège pour vous faire inviter. La fille a fait accorder son clavecin ; le pere a feuilleté Lamberti ; moi , je recorderai peut-être la leçon du bosquet de Clarens. O Docteur en toutes facultés , vous avez par-tout quelque science de mise ! Monsieur d'Orbe qui n'est pas oublié , comme vous pouvez penser , a le mot pour entamer

une savante dissertation sur le futur hommage du Roi de Naples , durant laquelle nous passerons tous trois dans la chambre de la cousine. C'est-là , mon féal , qu'à genoux devant votre Dame & maîtresse , vos deux mains dans les siennes , & en présence de son Chancelier , vous lui jurez foi & loyauté à toute épreuve , non pas à dire amour éternel , engagement qu'on n'est maître ni de tenir ni de rompre ; mais vérité , sincérité , franchise inviolable. Vous ne jurerez point d'être toujours soumis , mais de ne point commettre acte de félonie , & de déclarer , au moins , la guerre avant de secouer le joug. Ce faisant , aurez l'accolade , & serez reconnu vassal unique & loyal Chevalier.

Adieu , mon bon ami , l'idée du souper de ce soir m'inspire de la gaieté. Ah ! qu'elle me sera douce quand je te la verrai partager !

LETTRE XXXVI.

DE JULIE.

B AISE cette lettre & faute de joie pour la nouvelle que je vais t'apprendre ; mais pense que pour ne point sauter & n'avoir rien à baiser , je n'y suis pas la moins sensible. Mon pere obligé d'aller à Berne pour son procès , & de-là à Soleure pour sa pension , a proposé à ma mere d'être du voyage , & elle l'a accepté espérant pour sa santé quelque effet salutaire du changement d'air. On vouloit me faire la grace de m'em-mener aussi , & je ne jugeai point à propos de dire ce que j'en pensois ; mais la difficulté des arrangements de voiture a fait abandonner ce projet , & l'on travaille à me consoler de n'être pas de la partie. Il falloit feindre de la tristesse , & le faux rôle que je me vois contrainte à jouer m'en donne une si véritable , que le remords m'a presque dispensé de la feinte.

Pendant l'absence de mes parens , je ne resterai point maîtresse de la maison ; mais on me dépose chez le pere de la cousine , enforte que je serai tout de bon durant ce tems inséparable de l'inséparable. De plus ma mere a mieux aimé se passer de femme de chambre & me laisser Babi pour gouvernante : sorte d'Argus peu dangereux dont on ne doit ni corrompre la fidélité , ni se faire des confidens , mais qu'on écarte aisément au besoin , sur la moindre lueur de plaisir ou de gain qu'on leur offre.

Tu comprends quelle facilité nous aurons à nous voir durant une quinzaine de jours ; mais c'est ici que la discrétion doit suppléer à la contrainte , & qu'il faut nous imposer volontairement la même réserve à laquelle nous sommes forcés dans d'autres tems. Non-seulement tu ne dois pas , quand je serai chez ma cousine , y venir plus souvent qu'auparavant , de peur de la compromettre ; j'espère même qu'il ne faudra te parler ni des égards qu'exige son sexe , ni des droits sacrés de l'hospitalité , & qu'un honnête homme n'aura pas besoin qu'on l'instruise du respect dû par l'amour

à l'amitié qui lui donne asyle. Je connois tes vivacités , mais j'en connois les bornes inviolables. Si tu n'avois jamais fait de sacrifice à ce qui est honnête , tu n'en aurois point à faire aujourd'hui.

D'où vient cet air mécontent & cet œil attristé ? Pourquoi murmurer des loix que le devoir t'impose ? Laisse à ta Julie le soin de les adoucir ; t'es-tu jamais repenti d'avoir été docile à sa voix ? Près des côteaux fleuris d'où part la source de la Veveise , il est un hameau solitaire qui sert quelquefois de repaire aux chasseurs & ne devrait servir que d'asyle aux amans. Autour de l'habitation principale , dont M. d'Orbe dispose , sont épars assez loin quelques chalets (1) , qui de leurs toits de chaume peuvent couvrir l'amour & le plaisir , amis de la simplicité rustique. Les fraîches & discrettes laitieres savent garder pour autrui le secret dont elles ont besoin pour elles-

(1) Sorte de maisons de bois où se font les fromages & diverses especes de laitage dans la montagne.

mêmes. Les ruisseaux qui traversent les prairies sont bordés d'arbrisseaux & de bocages délicieux. Des bois épais offrent au-delà des asyles plus déserts & plus sombres.

*Al bel seggio riposo , ombroso e fosco ,
Ne mai pastori appressan , ne bifolci (a).*

L'art ni la main des hommes n'y montrent nulle part leurs soins inquiétans ; on n'y voit par-tout que les tendres soins de la mere commune. C'est-là , mon ami , qu'on n'est que sous ses auspices & qu'on peut n'écouter que ses loix. Sur l'invitation de M. d'Orbe , Claire a déjà persuadé à son papa qu'il avoit envie d'aller faire avec quelques amis une chasse de deux ou trois jours dans ce canton , & d'y mener les inséparables. Ces inséparables en ont d'autres , comme tu ne fais que trop bien. L'un représentant le maître de la maison en fera

(a) Jamais pâtre ni laboureur n'approcha des épais ombrages qui couvrent ces charmans asyles.

Petr.

naturellement les honneurs ; l'autre avec moins d'éclat pourra faire à ta Julie ceux d'un humble chalet , & ce chalet consacré par l'amour sera pour eux le Temple de Gnide. Pour exécuter heureusement & sûrement ce charmant projet , il n'est question que de quelques arrangemens qui se concerteront facilement entre nous , & qui feront partie eux-mêmes des plaisirs qu'ils doivent produire. Adieu , mon ami , je te quitte brusquement , de peur de surprise. Aussi bien , je sens que le cœur de ta Julie vole un peu trop tôt habiter le chalet.

P. S. Tout bien considéré , je pense que nous pourrons sans indiscretion nous voir presque tous les jours ; savoir chez ma cousine de deux jours l'un , & l'autre à la promenade.

LETTRE XXXVII.

DE JULIE.

Ils sont partis ce matin , ce tendre pere & cette mere incomparable , en accablant des plus tendres caresses une fille chérie , & trop indigne de leurs bontés. Pour moi , je les embrassois avec un léger serrement de cœur , tandis qu'au dedans de lui-même , ce cœur ingrat & dénaturé pétillait d'une odieuse joie. Hélas ! qu'est devenu ce tems heureux où je menois incessamment sous leurs yeux une vie innocente & sage , où je n'étois bien que contre leur sein , & ne pouvois les quitter d'un seul pas sans déplaisir ? Maintenant coupable & craintive , je tremble en pensant à eux ; je rougis en pensant à moi ; tous mes bons sentimens se dépravent , & je me consume en vains & stériles regrets que n'anime pas même un vrai repentir. Ces ameres réflexions m'ont rendu toute la tristesse que

leurs adieux ne m'avoient pas d'abord donnée. Une secrete angoisse étouffoit mon ame après le départ de ces chers parens. Tandis que Babi faisoit les paquets , je suis entrée machinalement dans la chambre de ma mere , & voyant quelques-unes de ses hardes encore éparfes , je les ai toutes baifées l'une après l'autre en fondant en larmes. Cet état d'attendrissement m'a un peu foulagée , & j'ai trouvé quelque sorte de consolation à sentir que les doux mouvemens de la nature ne sont pas tout-à-fait éteints dans mon cœur. Ah ! tyran ! tu veux en vain l'asservir tout entier , ce tendre & trop foible cœur ; malgré toi , malgré tes prestiges , il lui reste au moins des sentimens légitimes , il respecte & chérit encore des droits plus sacrés que les tiens.

Pardonne , ô mon doux ami ! ces mouvemens involontaires , & ne crains pas que j'étende ces réflexions aussi loin que je le devrois. Le moment de nos jours , peut-être , où notre amour est le plus en liberté , n'est pas , je le fais bien , celui des regrets : je ne veux ni te cacher mes peines ni t'en accabler ; il faut que tu les con-

noïsses, non pour les porter mais pour les adoucir. Dans le sein de qui les épanche-rois-je , si je n'osois les verser dans le tien ? N'es-tu pas mon tendre consolateur ? N'est-ce pas toi qui soutiens mon courage ébranlé ? N'est-ce pas toi qui nourris dans mon ame le goût de la vertu , même après que je l'ai perdue ? Sans toi , sans cette adorable amie dont la main compatissante essuya si souvent mes pleurs , combien de fois n'euf-fai-je pas déjà succombé sous le plus mortel abattement ? Mais vos tendres soins me soutiennent ; je n'ose m'avilir tant que vous m'estimez encore , & je me dis avec complaisance que vous ne m'aimeriez pas tant l'un & l'autre , si je n'étois digne que de mépris. Je vole dans les bras de cette chere cousine , ou plutôt de cette tendre sœur , déposer au fond de son cœur une importune tristesse. Toi , viens ce soir achever de rendre au mien la joie & la sérénité qu'il a perdues.

LETTRE XXXVIII.

A JULIE.

NON, Julie, il ne m'est pas possible de ne te voir chaque jour que comme je t'ai vue la veille : il faut que mon amour s'augmente & croisse incessamment avec tes charmes, & tu m'es une source inépuisable de sentimens nouveaux que je n'aurois pas même imaginés. Quelle soirée inconcevable ! Que de délices inconnus tu fis éprouver à mon cœur ! O tristesse enchantresse ! O langueur d'une ame attendrie ! combien vous surpassez les turbulens plaisirs, & la gaieté folâtre, & la joie emportée, & tous les transports qu'une ardeur sans mesure offre aux desirs effrénés des amans ! paisible & pure jouissance qui n'as rien d'égal dans la volupté des sens, jamais, jamais ton pénétrant souvenir ne s'effacera de mon cœur. Dieux ! quel ravissant spectacle, ou plutôt quelle extase,

de voir deux beautés si touchantes s'embrasser tendrement, le visage de l'une se pencher sur le sein de l'autre, leurs douces larmes se confondre, & baigner ce sein charmant comme la rosée du Ciel humecte un lis fraîchement éclos ! J'étois jaloux d'une amitié si tendre ; je lui trouvois je ne fais quoi de plus intéressant qu'à l'amour même, & je me voulois une sorte de mal de ne pouvoir t'offrir des consolations aussi chères, sans les troubler par l'agitation de mes transports. Non, rien, rien sur la terre n'est capable d'exciter un si voluptueux attendrissement que vos mutuelles caresses, & le spectacle de deux amans eût offert à mes yeux une sensation moins délicieuse.

Ah ! qu'en ce moment j'eusse été amoureux de cette aimable cousine, si Julie n'eût pas existé. Mais non, c'étoit Julie elle-même qui répandoit son charme invincible sur tout ce qui l'environnoit. Ta robe, ton ajustement, tes gants, ton éventail, ton ouvrage ; tout ce qui frappoit autour de toi mes regards enchantoit mon cœur, & toi seule faisois tout l'enchantement. Arrête, ô ma douce amie ! à force d'augmenter

mon ivresse tu m'ôterois le plaisir de la sentir. Ce que tu me fais éprouver approche d'un vrai délire, & je crains d'en perdre enfin la raison. Laisse-moi du moins connoître un égarement qui fait mon bonheur ; laisse-moi goûter ce nouvel enthousiasme , plus sublime , plus vif que toutes les idées que j'avois de l'amour. Quoi tu peux te croire avilie ! quoi la passion t'ôte-t-elle aussi le sens ? Moi , je te trouve trop parfaite pour une mortelle. Je t'imaginerois d'une espece plus pure , si ce feu dévorant qui pénètre ma substance ne m'unissoit à la tienne & ne me faisoit sentir qu'elles sont la même. Non , personne au monde ne te connoît ; tu ne te connois pas toi-même ; mon cœur seul te connoît , te sent , & fait te mettre à ta place. Ma Julie ! Ah ! quels hommages te seroient ravis , si tu n'étois qu'adorée ! Ah ! si tu n'étois qu'un ange , combien tu perdrais de ton prix !

Dis-moi comment il se peut qu'une passion telle que la mienne puisse augmenter ? Je l'ignore ; mais je l'éprouve. Quoique tu me sois présente dans tous les tems , il y a quelques jours sur-tout que ton image
plus

plus belle que jamais me poursuit & me tourmente avec une activité à laquelle ni lieu ni tems ne me dérobe, & je crois que tu me laissas avec elle dans ce chalet que tu quittas en finissant ta dernière lettre. Depuis qu'il est question de ce rendez-vous champêtre, je suis trois fois sorti de la ville; chaque fois mes pieds m'ont porté des mêmes côtés, & chaque fois la perspective d'un séjour si désiré m'a paru plus agréable.

*Non vide il mondo sì leggiadri rami ,
Ne mosse 'l vento mai sì verdi frondi (a).*

Je trouve la campagne plus riante, la verdure plus fraîche & plus vive, l'air plus pur, le Ciel plus serein; le chant des oiseaux semble avoir plus de tendresse & de volupté; le murmure des eaux inspire une langueur plus amoureuse; la vigne en

(a) Jamais œil d'homme ne vit des bocages aussi charmans, jamais zéphir n'agita de plus verts feuillages.

Petr

fleurs exhale au loin de plus doux parfums ; un charme secret embellit tous les objets ou fascine mes sens , on diroit que la terre se pare pour former à ton heureux amant un lit nuptial digne de la beauté qu'il adore & du feu qui le consume. O Julie ! ô chere & précieuse moitié de mon ame , hâtons-nous d'ajouter à ces ornemens du printems la présence de deux amans fidelles : Portons le sentiment du plaisir dans des lieux qui n'en offrent qu'une vaine image ; allons animer toute la nature , elle est morte sans les feux de l'amour. Quoi ! trois jours d'attente ? trois jours encore ? Ivre d'amour , affamé de transports , j'attends ce moment tardif avec une douloureuse impatience. Ah ! qu'on seroit heureux si le Ciel ôtoit de la vie tous les ennuyeux intervalles qui séparent de pareils instans !

L E T T R E X X X I X.

D E J U L I E.

T U n'as pas un sentiment , mon bon ami , que mon cœur ne partage ; mais ne me parle plus de plaisir tandis que des gens qui valent mieux que nous souffrent , gémissent , & que j'ai leur peine à me reprocher. Lis la lettre ci-jointe , & sois tranquille si tu le peux. Pour moi qui connois l'aimable & bonne fille qui l'a écrite , je n'ai pu la lire sans des larmes de remords & de pitié. Le regret de ma coupable négligence m'a pénétré l'ame , & je vois avec une amere confusion jusqu'où l'oubli du premier de mes devoirs m'a fait porter celui de tous les autres. J'avois promis de prendre soin de cette pauvre enfant ; je la protégeois auprès de ma mere ; je la tenois en quelque maniere sous ma garde ; & pour n'avoir su me garder moi-même , je l'abandonne sans me souvenir d'elle , & je l'expose à des dangers pires que ceux

où j'ai succombé. Je frémis en songeant que deux jours plus tard c'en étoit fait peut-être de mon dépôt , & que l'indigence & la séduction perdoient une fille modeste & sage qui peut faire un jour une excellente mere de famille. O mon ami ! comment y a - t - il dans le monde des hommes assez vils pour acheter de la misere un prix que le cœur seul doit payer , & recevoir d'une bouche affamée les tendres baisers de l'amour !

Dis-moi , pourrois - tu n'être pas touché de la piété filiale de ma Fanchon , de ses sentimens honnêtes , de son innocente naïveté ? Ne l'es - tu pas de la rare tendresse de cet amant qui se vend lui-même pour soulager sa maîtresse ! Ne feras-tu pas trop heureux de contribuer à former un nœud si bien assorti ? Ah ! si nous étions sans pitié pour les cœurs unis qu'on divise , de qui pourroient-ils jamais en attendre ? Pour moi , j'ai résolu de réparer envers ceux-ci ma faute à quelque prix que ce soit , & de faire en sorte que ces deux jeunes gens soient unis par le mariage. J'espère que le Ciel bénira cette entreprise , & qu'elle fera

pour nous d'un bon augure. Je te propose & te conjure au nom de notre amitié de partir dès aujourd'hui, si tu le peux, ou tout au moins demain matin pour Neuchâtel. Va négocier avec M. de Merveilleux le congé de cet honnête garçon ; n'épargne ni les supplications ni l'argent : porte avec toi la lettre de ma Fanchon, il n'y a point de cœur sensible qu'elle ne doive attendrir. Enfin, quoi qu'il nous en coûte & de plaisir & d'argent, ne reviens qu'avec le congé absolu de Claude Anet, ou crois que l'amour ne me donnera de mes jours un moment de pure joie.

Je sens combien d'objections ton cœur doit avoir à me faire ; doutes-tu que le mien ne les ait faites avant toi ? Et je persiste ; car il faut que ce mot de vertu ne soit qu'un vain nom, ou qu'elle exige des sacrifices. Mon ami, mon digne ami, un rendez-vous manqué peut revenir mille fois ; quelques heures agréables s'éclipsent comme un éclair & ne sont plus : mais si le bonheur d'un couple honnête est dans tes mains, songe à l'avenir que tu vas te préparer. Crois-moi, l'occasion de faire

des heureux est plus rare qu'on ne pense ; la punition de l'avoir manquée est de ne la plus retrouver , & l'usage que nous ferons de celle-ci nous va laisser un sentiment éternel de contentement ou de repentir. Pardonne à mon zèle ces discours superflus ; j'en dis trop à un honnête homme & cent fois trop à mon ami. Je fais combien tu hais cette volupté cruelle qui nous endurecit aux maux d'autrui. Tu l'as dit mille fois toi-même , malheur à qui ne fait pas sacrifier un jour de plaisir aux devoirs de l'humanité.

LETTRE XL.

DE FANCHON REGARD A JULIE.

*M*ADEMOISELLE ,

PARDONNEZ une pauvre fille au désespoir , qui ne sachant plus que devenir ose encore avoir recours à vos bontés. Car vous ne vous laissez point de consoler les

affligés , & je suis si malheureuse qu'il n'y a que vous & le bon Dieu que mes plaintes n'importunent pas. J'ai eu bien du chagrin de quitter l'apprentissage où vous m'aviez mise ; mais ayant eu le malheur de perdre ma mere cet hiver , il a fallu revenir auprès de mon pauvre pere que sa paralysie retient toujours dans son lit.

Je n'ai pas oublié le conseil que vous aviez donné à ma mere de tâcher de m'établir avec un honnête homme qui prît soin de la famille. Claude Anet que Monsieur votre pere avoit ramené du service est un brave garçon , rangé , qui fait un bon métier , & qui me veut du bien. Après tant de charité que vous avez eu pour nous , je n'osois plus vous être incommode , & c'est lui qui nous a fait vivre pendant tout l'hiver. Il devoit m'épouser ce printemps ; il avoit mis son cœur à ce mariage. Mais on m'a tellement tourmentée pour payer trois ans de loyer échu à Pâques , que ne sachant où prendre tant d'argent comptant , le pauvre jeune homme s'est engagé derechef , sans m'en rien dire , dans la Compa-

gnie de M. de Merveilleux , & m'a apporté l'argent de son engagement. Monsieur de Merveilleux n'est plus à Neufchâtel que pour sept ou huit jours , & Claude Anet doit partir dans trois ou quatre pour suivre la recrue : ainsi nous n'avons pas le tems ni le moyen de nous marier , & il me laisse sans aucune ressource. Si par votre crédit ou celui de M. le Baron , vous pouviez nous obtenir au moins un délai de cinq ou six semaines , on tâcheroit pendant ce tems-là de prendre quelque arrangement pour nous marier ou pour rembourser ce pauvre garçon ; mais je le connois bien ; il ne voudra jamais reprendre l'argent qu'il m'a donné.

Il est venu ce matin un Monsieur bien riche m'en offrir beaucoup davantage ; mais Dieu m'a fait la grace de le refuser. Il a dit qu'il reviendrait demain matin savoir ma dernière résolution. Je lui ai dit de n'en pas prendre la peine & qu'il la savoit déjà. Que Dieu le conduise , il sera reçu demain comme aujourd'hui. Je pourrois bien aussi recourir à la bourse des pauvres , mais on est

si méprisé qu'il vaut mieux pâtir : & puis, Claude Anet a trop de cœur pour vouloir d'une fille assistée.

Excusez la liberté que je prends , ma bonne Demoiselle ; je n'ai trouvé que vous seule à qui j'ose avouer ma peine , & j'ai le cœur si ferré qu'il faut finir cette lettre. Votre bien humble & affectionnée servante à vous servir.

Fanchon Regard.

LETTRE XLI.

R É P O N S E.

J'AI manqué de mémoire & toi de confiance , ma chere enfant ; nous avons eu grand tort toutes deux , mais le mien est impardonnable. Je tâcherai du moins de le réparer. Babi , qui te porte cette lettre est chargée de pourvoir au plus pressé. Elle retournera demain matin pour t'aider à congédier ce Monsieur , s'il revient , & l'après-dînée nous irons te voir , ma cousine &

moi ; car je fais que tu ne peux pas quitter ton pauvre pere , & je veux connoître par moi - même l'état de ton petit ménage.

Quant à Claude Anet , n'en sois point en peine ; mon pere est absent ; mais en attendant son retour on fera ce qu'on pourra , & tu peux compter que je n'oublierai ni toi ni ce brave garçon. Adieu , mon enfant , que le bon Dieu te console. Tu as bien fait de n'avoir pas recours à la bourse publique ; c'est ce qu'il ne faut jamais faire tant qu'il reste quelque chose dans celle des bonnes gens.

LETTRE XLII.

A JULIE.

JE reçois votre lettre & je pars à l'instant : ce sera toute ma réponse. Ah cruelle ! que mon cœur en est loin , de cette odieuse vertu que vous me supposez , & que je déteste ! Mais vous ordonnez , il faut obéir. Dussai - je en mourir cent fois , il faut être estimé de Julie.

L E T T R E X L I I I .

A J U L I E .

J'ARRIVAI hier matin à Neufchâtel ; j'appris que M. de Merveilleux étoit à la campagne , je courus l'y chercher ; il étoit à la chasse & je l'attendis jusqu'au soir. Quand je lui eus expliqué le sujet de mon voyage , & que je l'eus prié de mettre un prix au congé de ce Claude Anet , il me fit beaucoup de difficultés. Je crus les lever , en offrant de moi-même une somme assez considérable , & l'augmentant à mesure qu'il résistoit ; mais n'ayant pu rien obtenir , je fus obligé de me retirer , après m'être assuré de le retrouver ce matin , bien résolu de ne le plus quitter jusqu'à ce qu'à force d'argent , ou d'importunités , ou de quelque manière que ce pût être , j'eusse obtenu ce que j'étois venu lui demander. M'étant levé pour cela de très-bonne heure , j'étois prêt à monter à cheval , quand je reçus par un

Exprès ce billet de M. de Merveilleux , avec le congé du jeune homme en bonne forme.

Voilà , Monsieur , le congé que vous êtes venu solliciter , je l'ai refusé à vos offres , je le donne à vos intentions charitables , & vous prie de croire que je ne mets point à prix une bonne action.

Jugez , à la joie que vous donnera cet heureux succès , de celle que j'ai sentie en l'apprenant. Pourquoi faut - il qu'elle ne soit pas aussi parfaite qu'elle devrait l'être ? Je ne puis me dispenser d'aller remercier & rembourser M. de Merveilleux , & si cette visite retarde mon départ d'un jour comme il est à craindre , n'ai - je pas droit de dire qu'il s'est montré généreux à mes dépens ? N'importe , j'ai fait ce qui vous est agréable , je puis tout supporter à ce prix. Qu'on est heureux de pouvoir bien faire en servant ce qu'on aime , & réunir ainsi dans le même soin les charmes de l'amour & de la vertu ! Je l'avoue , ô Julie ! je partis le cœur plein d'impatience & de chagrin. Je vous reprochois d'être si sensible aux peines d'autrui , & de compter pour rien les miennes , comme si j'étois le seul au monde

qui n'eût rien mérité de vous. Je trouvois de la barbarie , après m'avoir leurré d'un si doux espoir , à me priver sans nécessité d'un bien dont vous m'aviez flatté vous - même. Tous ces murmures se sont évanouis ; je sens renaître à leur place au fond de mon ame un contentement inconnu ; j'éprouve déjà le dédommagement que vous m'avez promis , vous que l'habitude de bien faire a tant instruite du goût qu'on y trouve. Quel étrange empire est le vôtre , de pouvoir rendre les privations aussi douces que les plaisirs , & donner à ce qu'on fait pour vous , le même charme qu'on trouveroit à se contenter soi - même ! Ah ! je l'ai dit cent fois , tu es un ange du Ciel , ma Julie ! sans doute avec tant d'autorité sur mon ame la tienne est plus divine qu'humaine. Comment n'être pas éternellement à toi , puisque ton regne est céleste , & que serviroit de cesser de t'aimer s'il faut toujours qu'on t'adore ?

P. S. Suivant mon calcul , nous avons encore au moins cinq ou six jours jusqu'au retour de la Maman. Se-

roit - il impossible durant cet intervalle de faire un pèlerinage au Chalet ?

LETTRE XLIV.

DE JULIE.

NE murmure pas tant , mon ami , de ce retour précipité. Il nous est plus avantageux qu'il ne semble , & quand nous aurions fait par adresse ce que nous avons fait par bienfaisance , nous n'aurions pas mieux réussi. Regarde ce qui seroit arrivé si nous n'eussions suivi que nos fantaisies. Je serois allée à la campagne précisément la veille du retour de ma mere à la ville : j'aurois eu un exprès avant d'avoir pu ménager notre entrevue : il auroit fallu partir sur le champ , peut - être sans pouvoir t'avertir , te laisser dans des perplexités mortelles , & notre séparation se seroit faite au moment qui la rendoit la plus douloureuse. De plus , on auroit su que nous étions tous deux à la campagne ; malgré nos précau-

tions , peut - être eût - on su que nous y étions ensemble ; du moins on l'auroit soupçonné , c'en étoit assez. L'indiscrete avidité du présent nous ôtoit toute ressource pour l'avenir , & le remords d'une bonne œuvre dédaignée nous eût tourmentés toute la vie.

Compare à présent cet état à notre situation réelle. Premièrement ton absence a produit un excellent effet. Mon argus n'aura pas manqué de dire à ma mere qu'on t'avoit peu vu chez ma cousine ; elle fait ton voyage & le sujet ; c'est une raison de plus pour t'estimer ; & le moyen d'imaginer que des gens qui vivent en bonne intelligence prennent volontairement pour s'éloigner le seul moment de liberté qu'ils ont pour se voir ? Quelle ruse avons - nous employée pour écarter une trop juste défiance ? La seule , à mon avis , qui soit permise à d'honnêtes gens , c'est de l'être à un point qu'on ne puisse croire , en sorte qu'on prenne un effort de vertu pour un acte d'indifférence. Mon ami , qu'un amour caché par de tels moyens doit être doux aux cœurs qui le goûtent ! Ajoute à cela le plaisir de réunir des amans

désolés , & de rendre heureux deux jeunes gens si dignes de l'être. Tu l'as vue , ma Fanchon ; dis , n'est - elle pas charmante , & ne mérite - t - elle pas bien tout ce que tu as fait pour elle ? N'est - elle pas trop jolie & trop malheureuse pour rester fille impunément ? Claude Anet de son côté , dont le bon naturel a résisté par miracle à trois ans de service , en eût - il pu supporter encore autant sans devenir un vaurien comme tous les autres ? Au lieu de cela , ils s'aiment & seront unis ; ils sont pauvres & seront aidés ; ils sont honnêtes gens & pourront continuer de l'être ; car mon pere a promis de prendre soin de leur établissement. Que des biens tu as procurés à eux & à nous par ta complaisance , sans parler du compte que je t'en dois tenir ! Tel est , mon ami , l'effet assuré des sacrifices qu'on fait à la Vertu : s'ils coûtent souvent à faire , il est toujours doux de les avoir faits , & l'on n'a jamais vu personne se repentir d'une bonne action.

Je me doute bien qu'à l'exemple de l'inséparable , tu m'appelleras aussi *la précheuse* , & il est vrai que je ne fais pas mieux ce
que

que je dis que les gens du métier. Si mes sermons ne valent pas les leurs , au moins je vois avec plaisir qu'ils ne sont pas comme eux jettés au vent. Je ne m'en défends point , mon aimable ami , je voudrois ajouter autant des vertus aux tiennes qu'un fol amour m'en a fait perdre , & ne pouvant plus m'estimer moi - même , j'aime à m'estimer encore en toi. De ta part il ne s'agit que d'aimer parfaitement , & tout viendra comme de lui - même. Avec quel plaisir tu dois voir augmenter sans cesse les dettes que l'amour s'oblige à payer !

Ma cousine a su les entretiens que tu as eus avec son pere au sujet de M. d'Orbe ; elle y est aussi sensible que si nous pouvions en offices de l'amitié n'être pas toujours en reste avec elle. Mon Dieu , mon ami , que je suis une heureuse fille ! que je suis aimée & que je trouve charmant de l'être ! Pere , mere , amie , amant , j'ai beau chérir tout ce qui m'environne , je me trouve toujours ou prévenue ou surpassée. Il semble que tous les plus doux sentimens du monde viennent sans cesse chercher mon ame , &

j'ai le regret de n'en avoir qu'une pour jouir de tout mon bonheur.

J'oubliois de t'annoncer une visite pour demain matin. C'est Milord Bomston qui vient de Geneve où il a passé sept ou huit mois. Il dit t'avoir vu à Sion à son retour d'Italie. Il te trouva fort triste , & parle au surplus de toi comme j'en pense. Il fit hier ton éloge si bien & si à propos devant mon pere , qu'il m'a tout - à - fait disposée à faire le sien. En effet j'ai trouvé du sens , du sel , du feu dans sa conversation. Sa voix s'élève & son œil s'anime au récit des grandes actions , comme il arrive aux hommes capables d'en faire. Il parle aussi avec intérêt des choses de goût , entre autres de la musique Italienne qu'il porte jusqu'au sublime ; je croyois entendre encore mon pauvre frere. Au surplus il met plus d'énergie que de grace dans ses discours , & je lui trouve même l'esprit un peu rêche (1). Adieu , mon ami.

(1) Terme du pays , pris ici métaphoriquement. Il signifie au propre une surface rude au

LETTRE XLV.

A JULIE.

JE n'en étois encore qu'à la seconde lecture de la lettre , quand Milord Edouard Bomf-ton est entré. Ayant tant d'autres choses à te dire , comment aurois - je pensé , ma Julie , à te parler de lui ? Quand on se suffit l'un à l'autre s'avise - t - on de songer à un tiers ? Je vais te rendre compte de ce que j'en fais , maintenant que tu parois le désirer.

Ayant passé le Simplon , il étoit venu jusqu'à Sion au - devant d'une chaise qu'on devoit lui amener de Geneve à Brigue , & le désœuvrement rendant les hommes assez lians , il me rechercha. Nous fîmes une connoissance aussi intime qu'un Anglois naturellement peu prévenant peut la faire avec

toucher & qui cause un frissonnement désa-gréable en y passant la main , comme celle d'une brosse fort serrée ou du velours d'Utrecht.

un homme fort préoccupé , qui cherche la solitude. Cependant nous sentîmes que nous nous convenions ; il y a un certain unisson d'ames qui s'apperçoit au premier instant , & nous fûmes familiers au bout de huit jours , mais pour toute la vie , comme deux François l'auroient été au bout de huit heures , pour tout le tems qu'ils ne se feroient pas quittés. Il m'entretint de ses voyages , & le sachant Anglois , je crus qu'il m'alloit parler d'édifices & de peintures. Bientôt je vis avec plaisir que les tableaux & les monumens ne lui avoient point fait négliger l'étude des mœurs & des hommes. Il me parla cependant des beaux-arts avec beaucoup de discernement , mais modérément & sans prétention. J'estimai qu'il en jugeoit avec plus de sentiment que de science , & par les effets plus que par les regles , ce qui me confirma qu'il avoit l'ame sensible. Pour la musique Italienne , il m'en parut enthousiaste comme à toi : il m'en fit même entendre ; car il mene un virtuose avec lui , son valet - de - chambre joue fort bien du violon , & lui - même passablement du violoncelle. Il me choisit

plusieurs morceaux très - pathétiques à ce qu'il prétendoit ; mais soit qu'un accent si nouveau pour moi demandât une oreille plus exercée ; soit que le charme de la musique , si doux dans la mélancolie , s'efface dans une profonde tristesse , ces morceaux me firent peu de plaisir , & j'en trouvai le chant agréable , à la vérité , mais bizarre & sans expression.

Il fut aussi question de moi , & Milord s'informa avec intérêt de ma situation. Je lui en dis tout ce qu'il en devoit savoir. Il me proposa un voyage en Angleterre avec des projets de fortune impossibles , dans un pays où Julie n'étoit pas. Il me dit qu'il alloit passer l'hiver à Geneve , l'été suivant à Lausanne , & qu'il viendrait à Vevai avant de retourner en Italie ; il m'a tenu parole , & nous nous sommes revus avec un nouveau plaisir.

Quant à son caractère , je le crois vif & emporté , mais vertueux & ferme. Il se pique de philosophie , & de ces principes dont nous avons autrefois parlé. Mais au fond , je le crois par tempérament ce qu'il pense être par méthode , & le vernis stoïque qu'il

met à ses actions ne consiste qu'à parer de beaux raisonnemens le parti que son cœur lui a fait prendre. J'ai cependant appris avec un peu de peine qu'il avoit eu quelques affaires en Italie, & qu'il s'y étoit battu plusieurs fois.

Je ne fais ce que tu trouves de rêche dans ses manières ; véritablement elles ne sont pas prévenantes , mais je n'y sens rien de repoussant. Quoique son abord ne soit pas aussi ouvert que son cœur , & qu'il dédaigne les petites bienfaisances , il ne laisse pas , ce me semble , d'être d'un commerce agréable. S'il n'a pas cette politesse réservée & circospecte qui se règle uniquement sur l'extérieur , & que nos jeunes officiers nous apportent de France , il a celle de l'humanité , qui se pique moins de distinguer au premier coup-d'œil les états & les rangs , & respecte en général tous les hommes. Te l'avouerai - je naïvement ? La privation des graces est un défaut que les femmes ne pardonnent point , même au mérite , & j'ai peur que Julie n'ait été femme une fois en sa vie.

Puisque je suis en train de sincérité , je

te dirai encore , ma jolie prêcheuse , qu'il est inutile de vouloir donner le change à mes droits , & qu'un amour affamé ne se nourrit point de sermons. Songe , songe aux dédommagemens promis & dûs ; car toute la morale que tu m'as débitée est fort bonne ; mais , quoi que tu puisses dire , le Chalet valoit encore mieux.

LETTRE XLVI.

DE JULIE.

HE bien donc , mon ami , toujours le Chalet ? l'histoire de ce Chalet te pèse furieusement sur le cœur , & je vois bien qu'à la mort ou à la vie il faut te faire raison du Chalet ! Mais des lieux où tu ne fus jamais te font - ils si chers qu'on ne puisse t'en dédommager ailleurs , & l'amour qui fit le palais d'Armide au fond d'un désert ne sauroit - il nous faire un Chalet à la ville ? Ecoute , on va marier ma Fanchon. Mon pere , qui ne hait pas les fêtes & l'appareil , veut lui faire une nôce où nous

ferons tous : cette n^ôce ne manquera pas d'être tumultueuse. Quelquefois le mystere a su tendre son voile au sein de la turbulente joie & du fracas des festins. Tu m'entends , mon ami , ne seroit-il pas doux de retrouver dans l'effet de nos soins les plaisirs qu'ils nous ont coûtés ?

Tu t'animes ce me semble , d'un zele assez superflu sur l'apologie de Milord Edouard dont je suis fort éloignée de mal penser. D'ailleurs comment jugerois - je un homme que je n'ai vu qu'une après-midi , & comment en pourrois - tu juger toi - même sur une connoissance de quelques jours. Je n'en parle que par conjecture , & tu ne peux guere être plus avancé ; car les propositions qu'il t'a faites sont de ces offres vagues dont un air de puissance & la facilité de les éluder rendent souvent les étrangers prodigues. Mais je reconnois tes vivacités ordinaires & combien tu as de penchant à te prévenir pour ou contre les gens , presque à la premiere vue. Cependant nous examinerons à loisir les arrangemens qu'il t'a proposés. Si l'amour favorise le projet qui m'occupe , il s'en présentera peut - être de

meilleurs pour nous. O mon bon ami , la patience est amère , mais son fruit est doux ?

Pour revenir à ton Anglois , je t'ai dit qu'il me paroïssoit avoir l'ame grande & forte , & plus de lumières que d'agrémens dans l'esprit. Tu dis à peu près la même chose ; & puis , avec cet air de supériorité masculine qui n'abandonne point nos humbles adorateurs , tu me reproches d'avoir été de mon sexe une fois en ma vie , comme si jamais une femme devoit cesser d'en être ? Te souvient-il qu'en lisant ta République de Platon nous avons autrefois disputé sur ce point de la différence morale des sexes ? Je persiste dans l'avis dont j'étois alors , & ne saurois imaginer un modèle commun de perfection pour deux êtres si différens. L'attaque & la défense , l'audace des hommes , la pudeur des femmes ne sont point des conventions , comme le pensent tes philosophes , mais des institutions naturelles dont il est facile de rendre raison , & dont se déduisent aisément toutes les autres distinctions morales. D'ailleurs , la destination de la nature n'étant pas la même , les in-

clinations, les manieres de voir & de sentir doivent être dirigées de chaque côté selon ses vues, il ne faut point les mêmes goûts ni la même constitution pour labourer la terre & pour allaiter des enfans. Une taille plus haute, une voix plus forte & des traits plus marqués semblent n'avoir aucun rapport nécessaire au sexe ; mais les modifications extérieures annoncent l'intention de l'ouvrier dans les modifications de l'esprit. Une femme parfaite & un homme parfait ne doivent pas plus se ressembler d'ame que de visage ; ces vaines imitations de sexe sont le comble de la déraison ; elles font rire le sage & fuir les amours. Enfin, je trouve qu'à moins d'avoir cinq pieds & demi de haut, une voix de basse & de la barbe au menton, l'on ne doit point se mêler d'être homme.

Vois combien les amans sont mal-adroits en injures ! Tu me reproches une faute que je n'ai pas commise ou que tu commets aussi bien que moi, & l'attribues à un défaut dont je m'honore. Veux-tu que te rendant sincérité pour sincérité je te dise naïvement ce que je pense de la tienne ? Je n'y

trouve qu'un raffinement de flatterie , pour te justifier à toi - même par cette franchise apparente les éloges enthousiastes dont tu m'accables à tout propos. Mes prétendues perfections t'aveuglent au point , que pour démentir les reproches que tu te fais en secret de ta prévention , tu n'as pas l'esprit d'en trouver un solide à me faire.

Crois - moi , ne te charge point de me dire mes vérités , tu t'en acquitterois trop mal ; les yeux de l'amour , tout perçans qu'ils sont , savent - ils voir des défauts ? C'est à l'integre amitié que ces soins appartiennent , & là - dessus ta disciple Claire est cent fois plus savante que toi. Oui , mon ami , loue - moi , admire-moi , trouve-moi belle , charmante , parfaite. Tes éloges me plaisent sans me séduire , parce que je vois qu'ils sont le langage de l'erreur & non de la fausseté , & que tu te trompes toi - même ; mais que tu ne veux pas me tromper. O que les illusions de l'amour sont aimables ! Ses flatteries sont en un sens des vérités : le jugement se tait , mais le cœur parle. L'amant qui loue en nous des perfections que nous n'avons pas , les voit

en effet telles qu'il les représente ; il ne ment point en disant des mensonges ; il flatte sans s'avilir, & l'on peut au moins l'estimer sans le croire.

J'ai entendu , non sans quelque battement de cœur , proposer d'avoir demain deux philosophes à souper. L'un est Milord Edouard , l'autre est un sage dont la gravité s'est quelquefois un peu dérangée aux pieds d'une jeune écolière ; ne le connoîtriez-vous point ? Exhortez-le , je vous prie , à tâcher de garder demain le decorum philosophique un peu mieux qu'à son ordinaire. J'aurai soin d'avertir aussi la petite personne de baisser les yeux , & d'être aux siens la moins jolie qu'il se pourra.

L E T T R E X L V I I.

A J U L I E.

AH ! mauvaise ! Est-ce là la circonspection que tu m'avois promise ? Est-ce ainsi que tu ménages mon cœur & voiles tes attraits ? Que de contraventions à tes en-

gagemens ! Premièrement ta parure , car tu n'en avois point , & tu fais bien que jamais tu n'es si dangereuse. Secondement ton maintien si doux , si modeste , si propre à laisser remarquer à loisir toutes tes graces. Ton parler plus rare , plus réfléchi , plus spirituel encore qu'à l'ordinaire , qui nous rendoit tous plus attentifs , & faisoit voler l'oreille & le cœur au-devant de chaque mot. Cet air que tu chantas à demi-voix , pour donner encore plus de douceur à ton chant , & qui , bien que françois , plut à Milord Edouard même. Ton regard timide , & tes yeux baissés dont les éclairs inattendus me jettoient dans un trouble inévitable. Enfin , ce je ne fais quoi d'exprimable , d'enchanteur , que tu semblois avoir répandu sur toute ta personne pour faire tourner la tête à tout le monde , sans paroître même y songer. Je ne fais , pour moi , comment tu t'y prends ; mais si telle est ta maniere d'être jolie le moins qu'il est possible , je t'avertis que c'est l'être beaucoup plus qu'il ne faut pour avoir des sages autour de soi.

Je crains fort que le pauvre philosophe Anglois n'ait un peu ressenti la même influence. Après avoir reconduit ta cousine , comme nous étions tous encore fort éveillés , il nous proposa d'aller chez lui faire de la musique & boire du punch. Tandis qu'on rassembloit ses gens , il ne cessa de nous parler de toi avec un feu qui me déplut , & je n'entendis pas ton éloge dans sa bouche avec autant de plaisir que tu avois entendu le mien. En général , j'avoue que je n'aime point que personne , excepté ta cousine , me parle de toi ; il me semble que chaque mot m'ôte une partie de mon secret ou de mes plaisirs , & quoique l'on puisse dire , on y met un intérêt si suspect , ou l'on est si loin de ce que je sens , que je n'aime écouter là-dessus que moi-même.

Ce n'est pas que j'aie comme toi du penchant à la jalousie. Je connois mieux ton ame ; j'ai des garants qui ne me permettent pas même d'imaginer ton changement possible. Après tes assurances , je ne te dis plus rien des autres prétendans. Mais celui-ci , Julie ! . . . des conditions

fortables . . . les préjugés de ton pere Tu fais bien qu'il s'agit de ma vie ; daigne donc me dire un mot là-dessus. Un mot de Julie , & je suis tranquille à jamais.

J'ai passé la nuit à entendre ou exécuter de la musique italienne , car il s'est trouvé des duo & il a fallu hazarder d'y faire ma partie. Je n'ose te parler encore de l'effet qu'elle a produit sur moi ; j'ai peur , j'ai peur que l'impression du souper d'hier ne se soit prolongée sur ce que j'entendois , & que je n'aie pris l'effet de tes séductions pour le charme de la musique. Pourquoi la même cause qui me la rendoit ennuyeuse à Sion , ne pourroit-elle pas ici me la rendre agréable dans une situation contraire ? N'es-tu pas la première source de toute les affections de mon ame , & suis-je à l'épreuve des prestiges de ta magie ? Si la musique eût réellement produit cet enchantement , il eût agi sur tous ceux qui l'entendoient. Mais tandis que ces chants me tenoient en extase , M. d'Orbe dormoit tranquillement dans un fauteuil , & au milieu de mes transports,

il s'est contenté pour tout éloge de demander si ta cousine favoit l'Italien.

Tout ceci sera mieux éclairci demain ; car nous avons pour ce soir un nouveau rendez-vous de musique. Milord veut la rendre complete & il a mandé de Lau-fanne un second violon qu'il dit être assez entendu. Je porterai de mon côté des scenes , des cantates françoises , & nous verrons !

En arrivant chez moi j'étois d'un accablement que m'a donné le peu d'habitude de veiller & qui se perd en t'écrivant. Il faut pourtant tâcher de dormir quelques heures. Viens avec moi , ma douce amie ; ne me quitte point durant mon sommeil ; mais soit que ton image le trouble ou le favorise , soit qu'il m'offre ou non les nûces de la Fanchon , un instant délicieux qui ne peut m'échapper & qu'il me prépare , c'est le sentiment de mon bonheur au réveil.

L E T T R E X L V I I I .

A J U L I E .

AH ! ma Julie , qu'ai-je entendu ? Quels sons touchans ? Quelle musique ? Quelle source délicieuse de sentimens & de plaisirs ? Ne perds pas un moment ; rassemble avec soin tes opéra , tes cantates , ta musique françoise , fais un grand feu bien ardent , jettes-y tout ce fatras , & l'attise avec soin , afin que tant de glace puisse y brûler & donner de la chaleur au moins une fois. Fais ce sacrifice propitiatoire au Dieu du goût , pour expier ton crime & le mien d'avoir profané ta voix à cette lourde psalmodie , & d'avoir pris si long-tems pour le langage du cœur un bruit qui ne fait qu'étourdir l'oreille. O que ton digne frere avoit raison ! Dans quelle étrange erreur j'ai vécu jusqu'ici sur les productions de cet art charmant ? Je sentoits leur peu d'effet , &

l'attribuois à sa foiblesse. Je disois , la musique n'est qu'un vain son qui peut flatter l'oreille & n'agit qu'indirectement & légèrement sur l'ame. L'impression des accords est purement mécanique & physique ; qu'a-t-elle à faire au sentiment , & pourquoi devrois-je espérer d'être plus vivement touché d'une belle harmonie que d'un bel accord de couleurs ? Je n'ap-
percevois pas dans les accens de la mélodie appliqués à ceux de la langue , le lien puissant & secret des passions avec les sons ; je ne voyois pas que l'imitation des tons divers dont les sentimens animent la voix parlante , donne à son tour à la voix chantante le pouvoir d'agiter les cœurs , & que l'énergique tableau des mouvemens de l'ame de celui qui se fait entendre , est ce qui fait le vrai charme de ceux qui l'écoutent.

C'est ce que me fit remarquer le chanteur de Milord , qui , pour un Musicien , ne laisse pas de parler assez bien de son art. L'harmonie , me disoit-il , n'est qu'un accessoire éloigné dans la musique imitative ; il n'y a dans l'harmonie proprement dite

aucun principe d'imitation. Elle assure , il est vrai , les intonations ; elle porte témoignage de leur justesse , & rendant les modulations plus sensibles , elle ajoute de l'énergie à l'expression & de la grace au chant : Mais c'est de la seule mélodie que sort cette puissance invincible des accens passionnés ; c'est d'elle que dérive tout le pouvoir de la musique sur l'ame ; formez les plus savantes successions d'accords sans mélange de mélodie , vous ferez ennuyés au bout d'un quart d'heure. De beaux chants sans aucune harmonie sont long-tems à l'épreuve de l'ennui. Que l'accent du sentiment anime les chants les plus simples , ils seront intéressans. Au contraire , une mélodie qui ne parle point chante toujours mal , & la seule harmonie n'a jamais rien su dire au cœur.

C'est en ceci , continuoit-il , que consiste l'erreur des François sur les forces de la musique. N'ayant & ne pouvant avoir une mélodie à eux dans une langue qui n'a point d'accent , sur une poésie maniérée qui ne connut jamais la nature , ils n'imaginent d'effets que ceux de l'harmonie

& des éclats de voix qui ne rendent pas les sons plus mélodieux mais plus bruyans , & ils sont si malheureux dans leurs prétentions , que cette harmonie même qu'ils cherchent leur échappe ; à force de la vouloir charger ils n'y mettent plus de choix , ils ne connoissent plus les choses d'effet , ils ne font plus que du remplissage , ils se gâtent l'oreille , & ne sont plus sensibles qu'au bruit ; en sorte que la plus belle voix pour eux n'est que celle qui chante le plus fort. Aussi faute d'un genre propre n'ont-ils jamais fait que suivre pesamment & de loin nos modèles , & depuis leur célèbre Lulli ou plutôt le nôtre , qui ne fit qu'imiter les Opéra dont l'Italie étoit déjà pleine de son tems , on les a toujours vus à la piste de trente ou quarante ans copier , gâter nos vieux Auteurs , & faire à peu près de notre musique comme les autres peuples font de leurs modes. Quand ils se vantent de leurs chansons , c'est leur propre condamnation qu'ils prononcent ; s'ils faisoient chanter des sentimens ils ne chanteraient pas de l'esprit , mais parce que leur musique n'exprime rien , elle est plus

propre aux chansons qu'aux Opéra, & parce que la nôtre est toute passionnée, elle est plus propre aux Opéra qu'aux chansons.

Ensuite m'ayant récité sans chant quelques scènes italiennes, il me fit sentir les rapports de la musique à la parole dans le récitatif, de la musique au sentiment dans les airs, & par-tout l'énergie que la mesure exacte & le choix des accords ajoute à l'expression. Enfin après avoir joint à la connoissance que j'ai de la langue la meilleure idée qu'il me fut possible de l'accent oratoire & pathétique, c'est-à-dire de l'art de parler à l'oreille & au cœur dans un langage sans articuler des mots, je me mis à écouter cette musique enchanteresse, & je sentis bientôt aux émotions qu'elle me causoit que cet art avoit un pouvoir supérieur à celui que j'avois imaginé. Je ne fais qu'elle sensation voluptueuse me gagnoit insensiblement. Ce n'étoit plus une vaine suite de sons, comme dans nos récits. A chaque phrase quelque image entroit dans mon cerveau ou quelque sentiment dans mon cœur; le plaisir ne s'arrêtoit point à l'oreille, il pénétoit jusqu'à l'ame; l'exé-

cution couloit sans effort avec une facilité charmante ; tous les concertans sembloient animés du même esprit ; le chanteur maître de sa voix en tiroit sans gêne tout ce que le chant & les paroles demandoient de lui , & je trouvois sur-tout un grand soulagement à ne sentir ni ces lourdes cadences , ni ces pénibles efforts de voix , ni cette contrainte que donne chez nous au musicien le perpétuel combat du chant & de la mesure , qui , ne pouvant jamais s'accorder , ne lassent guere moins l'auditeur que l'exécutant.

Mais quand après une suite d'airs agréables , on vint à ces grands morceaux d'expression , qui savent exciter & peindre le désordre des passions violentes , je perdois à chaque instant l'idée de musique , de chant , d'imitation ; je croyois entendre la voix de la douleur , de l'emportement , du désespoir ; je croyois voir des meres éplorées , des amans trahis , des tyrans furieux , & dans les agitations que j'étois forcé d'éprouver j'avois peine à rester en place. Je connus alors pourquoi cette même musique qui m'avoit autrefois ennuyé , m'échauffoit maintenant jusqu'au transport ; c'est

que j'avois commencé de la concevoir , & que si-tôt qu'elle pouvoit agir elle agissoit avec toute sa force. Non , Julie , on ne supporte point à demi de pareilles impressions ; elles sont excessives ou nulles , jamais foibles ou médiocres ; il faut rester insensible ou se laisser émouvoir outre mesure ; ou c'est le vain bruit d'une langue qu'on n'entend point , ou c'est une impétuosité de sentiment qui vous entraîne , & à laquelle il est impossible à l'ame de résister.

Je n'avois qu'un regret ; mais il ne me quittoit point ; c'étoit qu'un autre que toi formât des sons dont j'étois si touché , & de voir sortir de la bouche d'un vil *castrato* les plus tendres expressions de l'amour. O ma Julie ! n'est-ce pas à nous de revendiquer tout ce qui appartient au sentiment ? Qui sentira , qui dira mieux que nous ce que doit dire & sentir une ame attendrie ? Qui saura prononcer d'un ton plus touchant le *cor mio* , *l'idolo amato* ? Ah ! que le cœur prêtera d'énergie à l'art , si jamais nous chantons ensemble un de ces duo charmans qui font couler des larmes si dé-

licieuses ! Je te conjure premièrement d'entendre un essai de cette musique , soit chez toi , soit chez l'inséparable. Milord y conduira quand tu voudras tout son monde , & je suis sûr qu'avec un organe aussi sensible que le tien , & plus de connoissance que je n'en avois de la déclamation italienne , une seule séance suffira pour t'amener au point où je suis , & te faire partager mon enthousiasme. Je te propose & te prie encore de profiter du séjour du virtuose pour prendre leçon de lui , comme j'ai commencé de faire dès ce matin. Sa manière d'enseigner est simple , nette , & consiste en pratique plus qu'en discours ; il ne dit pas ce qu'il faut faire , il le fait ; & en ceci , comme en bien d'autres choses l'exemple vaut mieux que la règle. Je vois déjà qu'il n'est question que de s'affervir à la mesure , de la bien sentir , de phraser & ponctuer avec soin , de soutenir également des sons & non de les renfler , enfin d'ôter de la voix les éclats & toute la prétintaille françoise , pour la rendre juste , expressive , & flexible ; la tienne naturellement si légère & si douce prendra

facilement ce nouveau pli ; tu trouveras bientôt dans ta sensibilité l'énergie & la vivacité de l'accent qui anime la musique italienne ,

E'l cantar che nell' anima si sente (a).

Laisse donc pour jamais cet ennuyeux & lamentable chant françois , qui ressemble aux cris de la colique mieux qu'aux transports des passions. Apprends à former ces sons divins que le sentiment inspire , seuls dignes de ta voix , seuls dignes de ton cœur , & qui portent toujours avec eux le charme & le feu des caractères sensibles.

LETTRE XLIX.

DE JULIE.

TU fais bien , mon ami , que je ne puis t'écrire qu'à la dérobée , & toujours en danger d'être surprise. Ainsi , dans l'im-

(a) Et le chant qui se sent dans l'ame. *Petr.*

possibilité de faire de longues lettres , je me borne à répondre à ce qu'il y a de plus essentiel dans les tiennes , ou à suppléer à ce que je ne t'ai pu dire dans des conversations non moins furtives de bouche que par écrit. C'est ce que je ferai sur - tout aujourd'hui , que deux mots au sujet de Milord Edouard me font oublier le reste de ta lettre.

Mon ami , tu crains de me perdre & me parles de chansons ! belle matiere à tracasserie entre amans qui s'entendroient moins. Vraiment , tu n'es pas jaloux , on le voit bien ; mais pour le coup je ne serai pas jalouse moi - même , car j'ai pénétré dans ton ame & ne sens que ta confiance où d'autres croiroient sentir ta froideur. O la douce & charmante sécurité que celle qui vient du sentiment d'une union parfaite ! C'est par elle , je le fais , que tu tires de ton propre cœur le bon témoignage du mien , c'est par elle aussi que le mien te justifie , & je te croirois bien moins amoureux si je te voyois plus alarmé.

Je ne fais , ni ne veux savoir si Milord Edouard a d'autres attentions pour moi que

celles qu'ont tous les hommes pour les personnes de mon âge ; ce n'est point de sentimens qu'il s'agit , mais de ceux de mon pere & des miens ; ils sont aussi d'accord sur son compte que sur celui des prétendus prétendans , dont tu dis que tu ne dis rien. Si son exclusion & la leur suffisent à ton repos , sois tranquille. Quelque honneur que nous fît la recherche d'un homme de ce rang , jamais du consentement du pere ni de la fille , Julie d'Etange ne sera Lady Bomston. Voilà sur quoi tu peux compter.

Ne va pas croire qu'il ait été pour cela question de milord Edouard , je suis sûre que de nous quatre tu es le seul qui puisse même lui supposer du goût pour moi. Quoi qu'il en soit , je fais à cet égard la volonté de mon pere sans qu'il en ait parlé ni à moi ni à personne , & je n'en serois pas mieux instruite quand il me l'auroit positivement déclarée. En voilà assez pour calmer tes craintes , c'est-à-dire autant que tu en dois savoir. Le reste seroit pour toi de pure curiosité , & tu fais que j'ai résolu de ne la pas satisfaire. Tu as beau me reprocher cette réserve & la prétendre

hors de propos dans nos intérêts communs. Si je l'avois toujours eue , elle me feroit moins importante aujourd'hui. Sans le compte indiscret que je te rendis d'un discours de mon pere , tu n'aurois point été te désoler à Meillerie , tu ne m'eusses point écrit la lettre qui m'a perdue ; je vivrois innocente & pourrois encore aspirer au bonheur. Juge par ce que me coûte une seule indiscretion , de la crainte que je dois avoir d'en commettre d'autres ! Tu as trop d'emportement pour avoir de la prudence ; tu pourrois plutôt vaincre tes passions que les déguiser. La moindre alarme te mettroit en fureur ; à la moindre lueur favorable tu ne douterois plus de rien : on liroit tous nos secrets dans ton ame , tu détruirois à force de zele tout le succès de mes soins. Laisse-moi donc les soucis de l'amour , & n'en garde que les plaisirs ; ce partage est-il si pénible , & ne sens-tu pas que tu ne peux rien à notre bonheur que de n'y point mettre obstacle ?

Hélas ! que me serviront désormais ces précautions tardives ? Est-il tems d'affermir

ses pas au fond du précipice , & de prévenir les maux dont on se sent accablé ? Ah ! misérable fille , c'est bien à toi de parler de bonheur ! En peut-il jamais être où regnent la honte & le remords ? Dieu ! quel état cruel , de ne pouvoir ni supporter son crime , ni s'en repentir ; d'être assiégé par mille frayeurs , abusé par mille espérances vaines , & de ne jouir pas même de l'horrible tranquillité du désespoir ! Je suis désormais à la seule merci du sort. Ce n'est plus ni de force ni de vertu qu'il est question , mais de fortune & de prudence : & il ne s'agit pas d'éteindre un amour qui doit durer autant que ma vie , mais de le rendre innocent ou de mourir coupable. Considère cette situation , mon ami , & vois si tu peux te fier à mon zèle.

L E T T R E L.

D E J U L I E.

J E n'ai point voulu vous expliquer hier en vous quittant la cause de la tristesse

que vous m'avez reprochée , parce que vous n'étiez pas en état de m'entendre. Malgré mon aversion pour les éclaircissements, je vous dois celui-ci , puisque je l'ai promis , & je m'en acquitte.

Je ne fais si vous vous souvenez des étranges discours que vous me tintes hier au soir , & des manieres dont vous les accompagnâtes ; quant à moi , je ne les oublierai jamais assez tôt pour votre honneur & pour mon repos , & malheureusement j'en suis trop indignée pour pouvoir les oublier aisément. De pareilles expressions avoient quelquefois frappé mon oreille en passant auprès du port ; mais je ne croyois pas qu'elles pussent jamais sortir de la bouche d'un honnête homme ; je suis très-sûre au moins qu'elles n'entrèrent jamais dans le dictionnaire des amans , & j'étois bien éloignée de penser qu'elles pussent être d'usage entre vous & moi. Eh Dieux ! quel amour est le vôtre , s'il assaisonne ainsi ses plaisirs ! Vous sortiez , il est vrai , d'un long repas , & je vois ce qu'il faut pardonner en ce pays aux excès qu'on y peut faire ; c'est aussi pour

cela que je vous en parle. Soyez certain qu'un tête-à-tête où vous m'auriez traitée ainsi de sang-froid eût été le dernier de notre vie.

Mais ce qui m'alarme sur votre compte, c'est que souvent la conduite d'un homme échauffé de vin n'est que l'effet de ce qui se passe au fond de son cœur dans les autres tems. Croirai-je que dans un état où l'on ne déguise rien vous vous montrâtes tel que vous êtes. Que devien-drais-je si vous pensiez à jeun comme vous parliez hier au soir ? Plutôt que de sup-porter un pareil mépris j'aimerois mieux éteindre un feu si grossier, & perdre un amant qui sachant si mal honorer sa maîtresse mériterait si peu d'en être estimé. Dites-moi, vous qui chérissiez les senti-mens honnêtes, seriez-vous tombé dans cette erreur cruelle que l'amour heureux n'a plus de ménagement à garder avec la pudeur, & qu'on ne doit plus de respect à celles dont on n'a plus de rigueur à craindre ? Ah ! si vous aviez toujours pensé ainsi, vous auriez été moins à redouter & je ne serois pas si malheureuse ! Ne vous

y trompez pas , mon ami , rien n'est si dangereux pour les vrais amans que les préjugés du monde ; tant de gens parlent d'amour , & si peu savent aimer , que la plupart prennent pour ses pures & douces loix les viles maximes d'un commerce abject , qui bientôt assouvi de lui-même a recours aux monstres de l'imagination & se déprave pour se soutenir.

Je ne fais si je m'abuse ; mais il me semble que le véritable amour est le plus chaste de tous les liens. C'est lui , c'est son feu divin qui fait épurer nos penchans naturels en les concentrant dans un seul objet ; c'est lui qui nous dérobe aux tentations , & qui fait qu'excepté cet objet unique , un sexe n'est plus rien pour l'autre. Pour une femme ordinaire , tout homme est toujours un homme ; mais pour celle dont le cœur aime , il n'y a point d'homme que son amant. Que dis-je ? Un amant n'est-il qu'un homme ? Ah ! qu'il est un être bien plus sublime ! Il n'y a point d'homme pour celle qui aime : son amant est plus ; tous les autres sont moins ; elle & lui sont les seuls de
leur

leur espece. Ils ne désirent pas , ils aiment. Le cœur ne fuit point les sens , il les guide ; il couvre leurs égaremens d'un voile délicieux. Non , il n'y a rien d'obscène que la débauche & son grossier langage. Le véritable amour toujours modeste n'arrache point ses faveurs avec audace ; il les dérobe avec timidité. Le mystère , le silence , la honte craintive aiguïsent & cachent ses doux transports ; sa flamme honore & purifie toutes ses caresses ; la décence & l'honnêteté l'accompagnent au sein de la volupté même , & lui seul fait tout accorder aux desirs sans rien ôter à la pudeur. Ah ! dites ! vous qui connûtes les vrais plaisirs , comment une cynique effronterie pourroit-elle s'allier avec eux ? Comment ne banniroit-elle pas leur délire & tout leur charme ? Comment ne fouilleroit-elle pas cette image de perfection sous laquelle on se plaît à contempler l'objet aimé ? Croyez-moi , mon ami , la débauche & l'amour ne sauroient loger ensemble , & ne peuvent pas même se compenser. Le cœur fait le vrai bon-

heur quand on s'aime , & rien n'y peut suppléer si-tôt qu'on ne s'aime plus.

Mais quand vous seriez assez malheureux pour vous plaire à ce déshonnête langage , comment avez-vous pu vous résoudre à l'employer si mal à propos , & à prendre avec celle qui vous est chère un ton & des manières qu'un homme d'honneur doit même ignorer ? Depuis quand est-il doux d'affliger ce qu'on aime , & qu'elle est cette volupté barbare qui se plaît à jouir du tourment d'autrui ? Je n'ai pas oublié que j'ai perdu le droit d'être respectée ; mais si je l'oubliois jamais , est-ce à vous de me le rappeler ? Est-ce à l'auteur de ma faute d'en aggraver la punition ? Ce seroit à lui plutôt à m'en consoler. Tout le monde a droit de me mépriser hors vous. Vous me devez le prix de l'humiliation où vous m'avez réduite , & tant de pleurs versés sur ma foiblesse méritoient que vous me la fîssiez moins cruellement sentir. Je ne suis ni prude ni précieuse. Hélas que j'en suis loin , moi qui n'ai pas su même être sage ! Vous le

savez trop , ingrat , si ce tendre cœur fait rien refuser à l'amour ? Mais au moins ce qu'il lui cede , il ne veut le céder qu'à lui , & vous m'avez trop bien appris son langage , pour lui en pouvoir substituer un si différent. Des injures , des coups m'outrageroient moins que de semblables caresses. Ou renoncez à Julie , ou sachez être estimé d'elle. Je vous l'ai déjà dit , je ne connois point d'amour sans pudeur , & s'il m'en coûtoit de perdre le vôtre , il m'en coûteroit encore plus de le conserver à ce prix.

Il me reste beaucoup de choses à dire sur le même sujet ; mais il faut finir cette lettre , & je les renvoie à un autre tems. En attendant , remarquez un effet de vos fausses maximes sur l'usage immodéré du vin. Votre cœur n'est point coupable , j'en suis très-sûre. Cependant vous avez navré le mien , & sans savoir ce que vous faisiez , vous désoliez comme à plaisir ce cœur trop facile à s'alarmer , & pour qui rien n'est indifférent de ce qui lui vient de vous.

L E T T R E L I.

R É P O N S E.

IL n'y a pas une ligne dans votre lettre qui ne me fasse glacer le sang ; & j'ai peine à croire , après l'avoir relue vingt fois que ce soit à moi qu'elle est adressée. Qui moi , moi ? j'aurois offensé Julie ? J'aurois profané ses attraits ? Celle à qui chaque instant de ma vie j'offre des adorations , eût été en butte à mes outrages ? Non , je me ferois percé le cœur mille fois avant qu'un projet si barbare en eût approché. Ah ! que tu le connois mal , ce cœur qui t'idolâtre ! ce cœur qui vole & se prosterne sous chacun de tes pas ! ce cœur qui voudroit inventer pour toi de nouveaux hommages inconnus aux mortels ! Que tu le connois mal , ô Julie ! si tu l'accuses de manquer envers toi à ce respect ordinaire & commun qu'un amant vulgaire auroit même pour sa maîtresse ! Je ne crois être ni impudent ni brutal , je hais les discours dés-

honnêtes & n'entrai de mes jours dans les lieux où l'on apprend à les tenir. Mais , que je le redise après toi , que je renchérisse sur ta juste indignation ; quand je serois le plus vil des mortels , quand j'aurois passé mes premiers ans dans la crapule , quand le goût des honteux plaisirs pourroit trouver place en un cœur où tu regnes , oh ! dis - moi , Julie , Ange du Ciel , dis - moi comment je pourrois apporter devant toi l'effronterie qu'on ne peut avoir que devant celles qui l'aiment ? Ah ! non , il n'est pas possible ! Un seul de tes regards eût contenu ma bouche & purifié mon cœur. L'amour eût couvert mes desirs emportés des charmes de ta modestie ; il l'eût vaincue sans l'outrager , & dans la douce union de nos ames , leur seul délire eût produit les erreurs des sens. J'en appelle à ton propre témoignage. Dis , si dans toutes les fureurs d'une passion sans mesure , je cessai jamais d'en respecter le charmant objet ? Si je reçus le prix que ma flamme avoit mérité : dis si j'abusai de mon bonheur pour outrager ta douce honte ? si d'une main timide l'amour ardent & craintif attenta quelque-

fois à tes charmes : dis si jamais une témérité brutale osa les profaner ? Quand un transport indiscret écarte un instant le voile qui les couvre , l'aimable pudeur n'y substitue - t - elle pas aussi - tôt le sien ? Ce vêtement sacré t'abandonneroit - il un moment quand tu n'en aurois point d'autre ? Incorruptible comme ton ame honnête , tous les feux de la mienne l'ont-ils jamais altéré ? Cette union si touchante & si tendre ne suffit - elle pas à notre félicité ? Ne fait-elle pas seule tout le bonheur de nos jours ? Connoissons - nous au monde quelques plaisirs hors ceux que l'amour donne ? En voudrions - nous connoître d'autres ? Conçois-tu comment cet enchantement eût pu se détruire ? Comment j'aurois oublié dans un moment l'honnêteté , notre amour , mon honneur , & l'invincible respect que j'aurois toujours eu pour toi , quand même je ne t'aurois point adorée ! Non , ne le crois pas ; ce n'est point moi qui pus t'offenser. Je n'en ai nul souvenir ; & si j'eusse été coupable un instant , le remords me quitteroit - il jamais ? Non , Julie , un démon jaloux d'un sort trop heureux pour un mor-

tel a pris ma figure pour le troubler , & m'a laissé mon cœur pour me rendre plus misérable.

J'abjure , je déteste un forfait que j'ai commis , puisque tu m'en accuses , mais auquel ma volonté n'a point de part. Que je vais l'abhorrer , cette fatale intempérance qui me paroïssoit favorable aux épanchemens du cœur , & qui put démentir si cruellement le mien ! J'en fais par toi l'irrévocable ferment , dès aujourd'hui je renonce pour ma vie au vin comme au plus mortel poison ; jamais cette liqueur funeste ne troublera mes sens ; jamais elle ne fouillera mes levres , & son délire insensé ne me rendra plus coupable à mon insu. Si j'enfreins ce vœu solennel , Amour , accable-moi du châtiment dont je serai digne : puisse à l'instant l'image de ma Julie sortir pour jamais de mon cœur , & l'abandonner à l'indifférence & au désespoir.

Ne pense pas que je veuille expier mon crime par une peine si légère. C'est une précaution & non pas un châtiment. J'attends de toi celui que j'ai mérité. Je l'implore pour soulager mes regrets. Que l'amour

offensé se venge & s'appaise ; punis - moi ,
sans me haïr , je souffrirai sans murmure.
Sois juste & sévère ; il le faut , j'y consens ;
mais si tu veux me laisser la vie , ôte-moi
tout , hormis ton cœur.

L E T T R E L I I .

D E J U L I E .

C O M M E N T , mon ami , renoncer au
vin pour sa maîtresse ? Voilà ce qu'on ap-
pelle un sacrifice ! Oh ! je défie qu'on trouve
dans les quatre Cantons un homme plus
amoureux que toi ! Ce n'est pas qu'il n'y
ait parmi nos jeunes gens de petits Messieurs
francisés qui boivent de l'eau par air , mais
tu seras le premier à qui l'amour en aura
fait boire ; c'est un exemple à citer dans
les fastes galans de la Suisse. Je me suis
même informée de tes déportemens , & j'ai
appris avec une extrême édification que sou-
pant hier chez M. de Vuëillerans¹, tu laissas
faire la ronde à six bouteilles après le repas ,
sans y toucher , & ne marchandais non

plus les verres d'eau , que les convives ceux de vin de la Côte. Cependant cette pénitence dure depuis trois jours que ma lettre est écrite , & trois jours font au moins six repas. Or à six repas observés par fidélité , l'on en peut ajouter six autres par crainte , & six par honte , & six par habitude , & six par obstination. Que de motifs peuvent prolonger des privations pénibles dont l'amour seul auroit la gloire ? Daigneroit-il se faire honneur de ce qui peut n'être pas à lui ?

Voilà plus de mauvaises plaisanteries que tu ne m'as tenu de mauvais propos , il est tems d'enrayer. Tu es grave naturellement ; je me suis apperçue qu'un long badinage t'échauffe , comme une longue promenade échauffe un homme replet ; mais je tire à peu près de toi la vengeance qu'Henri IV tira du Duc de Mayenne , & ta Souveraine veut imiter la clémence du meilleur des Rois. Aussi bien je craindrois qu'à force de regrets & d'excuses tu ne te fisses à la fin un mérite d'une faute si bien réparée , & je veux me hâter de l'oublier , de peur

que si j'attendois trop long - tems ce ne fût plus générosité, mais ingratitude.

A l'égard de ta résolution de renoncer au vin pour toujours , elle n'a pas autant d'éclat à mes yeux que tu pourrois croire ; les passions vives ne songent guere à ces petits sacrifices , & l'amour ne se repait point de galanterie. D'ailleurs , il y a quelquefois plus d'adresse que de courage à tirer avantage pour le moment présent d'un avenir incertain , & à se payer d'avance d'une abstinence éternelle à laquelle on renonce quand on veut. Eh mon bon ami ! dans tout ce qui flatte les sens l'abus est - il donc inséparable de la jouissance ? l'ivresse est - elle nécessairement attachée au goût du vin , & la philosophie seroit - elle assez vaine ou assez cruelle pour n'offrir d'autre moyen d'user modérément des choses qui plaisent , que de s'en priver tout-à-fait ?

Si tu tiens ton engagement , tu t'ôtes un plaisir innocent , & risques ta santé en changeant de maniere de vivre : si tu l'enfreins , l'amour est doublement offensé &

ton honneur même en souffrir. J'use donc en cette occasion de mes droits , & non-seulement je te relève d'un vœu nul , comme fait sans mon congé , mais je te défends même de l'observer au - delà du terme que je vais te prescrire. Mardi nous aurons ici la musique de Milord Edouard. A la collation je t'enverrai une coupe à demi pleine d'un nectar pur & bienfaisant. Je veux qu'elle soit bue en ma présence , & à mon intention , après avoir fait de quelques gouttes une libation expiatoire aux graces. Ensuite mon pénitent reprendra dans ses repas l'usage sobre du vin tempéré par le cristal des fontaines , & comme dit ton bon Plutarque , en calmant les ardeurs de Bacchus par le commerce des Nymphes.

A propos du concert de mardi , cet étourdi de Regianino ne s'est - il pas mis dans la tête que j'y pourrois déjà chanter un air Italien & même un duo avec lui ? Il vouloit que je le chantasse avec toi pour mettre ensemble les deux écoliers ; mais il y a dans ce duo de certains *ben mio* dangereux à dire sous les yeux d'une mere quand le cœur est de la partie ; il vaut mieux

renvoyer cet essai au premier concert qui se fera chez l'Inſéparable. J'attribue la facilité avec laquelle j'ai pris le goût de cette musique à celui que mon frere m'avoit donné pour la poésie Italienne , & que j'ai si bien entretenu avec toi que je sens aisément la cadence des vers , & qu'au dire de Regiaino , j'en prends assez bien l'accent. Je commence chaque leçon par lire quelques oétaves du Tasse , ou quelque scene du Metastase : ensuite il me fait dire & accompagner du récitatif , & je crois continuer de parler ou de lire , ce qui sûrement ne m'arrivoit pas dans le récitatif François. Après cela il faut soutenir en mesure des sons égaux & justes ; exercice que les éclats auxquels j'étois accoutumée me rendent assez difficile. Enfin nous passons aux airs , & il se trouve que la justesse & la flexibilité de la voix , l'expression pathétique , les sons renforcés & tous les passages , sont un effet naturel de la douceur du chant & de la précision de la mesure , de sorte que ce qui me paroissoit le plus difficile à apprendre , n'a pas même besoin d'être enseigné. Le caractère de la mélodie a tant

de rapport au ton de la langue , & une si grande pureté de modulation , qu'il ne faut qu'écouter la basse & savoir parler , pour déchiffrer aisément le chant. Toutes les passions y sont des expressions aiguës & fortes ; tout au contraire de l'accent traînant & pénible du chant François , le sien , toujours doux & facile , mais vif & touchant, dit beaucoup avec peu d'effort. Enfin, je sens que cette musique agite l'ame & repose la poitrine ; c'est précisément celle qu'il faut à mon cœur & à mes poumons. A mardi donc , mon aimable ami , mon maître , mon pénitent , mon apôtre , hélas ! que ne m'es - tu point ! Pourquoi faut-il qu'un seul titre manque à tant de droits ?

P. S. Sais - tu qu'il est question d'une jolie promenade sur l'eau , pareille à celle que nous fîmes il y a deux ans avec la pauvre Chaillot ? Que mon rusé maître étoit timide alors ! Qu'il trembloit en me donnant la main pour sortir du bateau ! Ah l'hypocrite ! il a beaucoup changé.

L E T T R E L I I I.

D E J U L I E.

A I N S I tout déconcerte nos projets , tout trompe notre attente , tout trahit des feux que le Ciel eût dû couronner ! Vils jouets d'une aveugle fortune , tristes victimes d'un moqueur espoir , touchérons - nous sans cesse au plaisir qui fuit , sans jamais l'atteindre ? Cette nôce trop vainement désirée devoit se faire à Clarens ; le mauvais tems nous contrarie , il faut la faire à la ville. Nous devons y ménager une entrevue ; tous deux obsédés d'importuns , nous ne pouvons leur échapper en même tems , & le moment où l'un des deux se dérobe est celui où il est impossible à l'autre de le joindre ! Enfin , un favorable instant se présente , la plus cruelle des meres vient nous l'arracher , & peu s'en faut que cet instant ne soit celui de la perte de deux infortunés qu'il devoit rendre heureux ! Loin de rebuter mon courage , tant d'obs

tacles l'ont irrité. Je ne fais quelle nouvelle force m'anime, mais je me sens une hardiesse que je n'eus jamais ; & si tu l'oses partager, ce soir, ce soir même peut acquitter mes promesses & payer d'une seule fois toutes les dettes de l'amour.

Consulte-toi bien, mon ami, & vois jusqu'à quel point il t'est doux de vivre ; car l'expédient que je te propose peut nous mener tous deux à la mort. Si tu la crains, n'acheve point cette lettre, mais si la pointe d'une épée n'effraie pas plus aujourd'hui ton cœur, que ne l'effrayoient jadis les gouffres de Meillerie, le mien court le même risque & n'a pas balancé. Ecoute.

Babi, qui couche ordinairement dans ma chambre, est malade depuis trois jours, & quoique je voulusse absolument la soigner, on l'a transportée ailleurs malgré moi : mais comme elle est mieux, peut-être elle reviendra dès demain. Le lieu où l'on mange est loin de l'escalier qui conduit à l'appartement de ma mère & au mien : à l'heure du souper toute la maison est déserte hors la cuisine & la salle à manger. Enfin la nuit dans cette saison est déjà

obscur à la même heure , son voile peut dérober aisément dans la rue les passans aux spectateurs , & tu fais parfaitement les êtres de la maison.

Ceci suffit pour me faire entendre. Viens cette après-midi chez ma Fanchon ; je t'expliquerai le reste , & te donnerai les instructions nécessaires : que si je ne le puis je les laisserai par écrit à l'ancien entrepôt de nos lettres , où , comme je t'en ai prévenu , tu trouveras déjà celle-ci : car le sujet en est trop important pour l'oser confier à personne.

O comme je vois à présent palpiter ton cœur ! Comme j'y lis tes transports , & comme je les partage ! Non, mon doux ami, non , nous ne quitterons point cette courte vie sans avoir un instant goûté le bonheur. Mais songe pourtant que cet instant est environné des horreurs de la mort ; que l'abord est sujet à mille hasards , le séjour dangereux , la retraite d'un péril extrême ; que nous sommes perdus si nous sommes découverts , & qu'il faut que tout nous favorise pour pouvoir éviter de l'être. Ne nous abusons point ; je connois trop mon
pere

pere pour douter que je ne te viſſe à l'inſtant percer le cœur de ſa main , ſi même il ne commençoit par moi ; car ſûrement je ne ſerois pas plus épargnée , & crois-tu que je t'expoſerois à ce riſque ſi je n'étois ſûre de le partager ?

Penſe encore qu'il n'eſt point queſtion de te fier à ton courage ; il n'y faut pas ſonger ; & je te défends même très-expreſſément d'apporter aucune arme pour ta défenſe , pas même ton épée : auſſi bien te ſeroit-elle parfaitement inutile ; car ſi nous ſommes ſurpris , mon deſſein eſt de me précipiter dans tes bras , de t'enlacer fortement dans les miens , & de recevoir ainſi le coup mortel pour n'avoir plus à me ſéparer de toi ; plus heureuſe à ma mort que je ne le fus de ma vie.

J'eſpere qu'un ſort plus doux nous eſt réſervé ; je ſens au moins , qu'il nous eſt dû , & la fortune ſe laſſera de nous être injuſte. Viens donc , ame de mon cœur , vie de ma vie , viens te réunir à toi-même. Viens ſous les auſpices du tendre amour , recevoir le prix de ton obéiſſance & de tes ſacrifices. Viens avouer , même au ſein

des plaisirs , que c'est de l'union des cœurs qu'ils tirent leur plus grand charme.

L E T T R E L I V.

A J U L I E.

J'ARRIVE plein d'une émotion qui s'accroît en entrant dans cet asyle. Julie ! me voici dans ton cabinet , me voici dans le sanctuaire de tout ce que mon cœur adore. Le flambeau de l'amour guidoit mes pas , & j'ai passé sans être aperçu. Lieu charmant , lieu fortuné , qui jadis vis tant réprimer de regards tendres , tant étouffer de soupirs brûlans ; toi qui vis naître & nourrir mes premiers feux , pour la seconde fois tu les verras couronner ; témoin de ma constance immortelle , sois le témoin de mon bonheur , & voile à jamais les plaisirs du plus fidele & du plus heureux des hommes.

Que ce mystérieux séjour est charmant ! Tout y flatte & nourrit l'ardeur qui me dévore. O Julie ! il est plein de toi , & la

flamme de mes desirs s'y répand sur tous
 tes vestiges. Oui , tous mes sens y sont
 enivrés à la fois. Je ne fais quel parfum
 presque insensible , plus doux que la rose ,
 & plus léger que l'iris s'exhale ici de toutes
 parts. J'y crois entendre le son flatteur de
 ta voix. Toutes les parties de ton habil-
 lement éparfes présentent à mon ardente
 imagination celles de toi - même qu'elles re-
 celent. Cette coëffure légère que parent de
 grands cheveux blonds qu'elle feint de cou-
 vrir ; cet heureux fichu contre lequel une
 fois au moins je n'aurai point à murmurer ;
 ce déshabillé élégant & simple qui marque
 si bien le goût de celle qui le porte ; ces
 mules si mignonnes qu'un pied souple rem-
 plit sans peine ; ce corps si délié qui tou-
 che & embrasse. quelle taille enchan-
 teresse ! au - devant deux légers con-
 tours. ô spectacle de volupté !
 la baleine a cédé à la force de l'impres-
 sion. empreintes délicieuses , que je
 vous baise mille fois ! Dieux ! Dieux !
 que fera - ce quand Ah ! je crois
 déjà sentir ce tendre cœur battre sous une
 heureuse main ! Julie ! ma charmante julie !

je te vois , je te sens par - tout , je te respire avec l'air que tu as respiré ; tu pénètres toute ma substance ; que ton séjour est brûlant & douloureux pour moi ! Il est terrible à mon impatience. O viens ! vole , où je suis perdu.

Quel bonheur d'avoir trouvé de l'encre & du papier ! J'exprime ce que je sens pour en tempérer l'excès , je donne le change à mes transports en les décrivant.

Il me semble entendre du bruit. Seroit-ce ton barbare pere ? Je ne crois pas être lâche... mais qu'en ce moment la mort me seroit horrible ! Mon désespoir seroit égal à l'ardeur qui me consume. Ciel ! Je te demande encore une heure de vie , & j'abandonne le reste de mon être à ta rigueur. O desirs ! ô crainte ! ô palpitations cruelles !... on ouvre !... on entre !... c'est elle ! c'est elle ! je l'entrevois , je l'ai vue , j'entends refermer la porte. Mon cœur , mon foible cœur , tu succombes à tant d'agitations. Ah ! cherche des forces pour supporter la félicité qui t'accable !

L E T T R E L V.

A J U L I E.

O M O U R O N S , ma douce amie ! mourons , la bien aimée de mon cœur ! Que faire désormais d'une jeunesse insipide dont nous avons épuisé toutes les délices ? Explique-moi , si tu le peux , ce que j'ai senti dans cette nuit inconcevable ; donne - moi l'idée d'une vie ainsi passée , ou laisse-m'en quitter une qui n'a plus rien de ce que je viens d'éprouver avec toi. J'avois goûté le plaisir , & croyois concevoir le bonheur. Ah ! je n'avois senti qu'un vain songe & n'imaginois que le bonheur d'un enfant ! Mes sens abusoient mon ame grossière ; je ne cherchois qu'en eux le bien suprême , & j'ai trouvé que leurs plaisirs épuisés n'étoient que le commencement des miens. O chef-d'œuvre unique de la Nature ! Divine Julie ! possession délicieuse à laquelle tous les transports du plus ardent amour suffisoient à peine ! Non , ce ne sont point ces trans-

ports que je regrette le plus : ah ! non , retire , s'il le faut , ces faveurs enivrantes pour lesquelles je donneroïs milles vies ; mais rends-moi tout ce qui n'étoit point elles , & les effaçoit mille fois. Rends-moi cette étroite union des ames , que tu m'avois annoncée & que tu m'as si bien fait goûter. Rends-moi cet abattement si doux rempli par les effusions de nos cœurs ; rends-moi ce sommeil enchanteur trouvé sur ton sein ; rends-moi ce réveil plus délicieux encore , & ces soupirs entrecoupés , & ces douces larmes , & ces baisers qu'une voluptueuse langueur nous faisoit lentement savourer , & ces gémissemens si tendres , durant lesquels tu pressois sur ton cœur ce cœur fait pour s'unir à lui.

Dis-moi , Julie , toi qui d'après ta propre sensibilité fais si bien juger de celle d'autrui , crois-tu que ce que je sentoïis auparavant fût véritablement de l'amour ? Mes sentimens , n'en doute pas , ont depuis hier changé de nature ; ils ont pris je ne fais quoi de moins impétueux , mais de plus doux , de plus tendre & de plus charmant. Te souvient-il de cette heure entière que nous passâmes à

parler paisiblement de notre amour & de cet avenir obscur & redoutable , par qui le présent nous étoit encore plus sensible ; de cette heure , hélas ! trop courte dont une légère empreinte de tristesse rendit les entretiens si touchans : J'étois tranquille , & pourtant j'étois près de toi ; je t'adorois & ne desirois rien. Je n'imaginois pas même une autre félicité , que de sentir ainsi ton visage auprès du mien , ta respiration sur ma joue , & ton bras autour de mon cou. Quel calme dans tous mes sens ! Quelle volupté pure , continue , universelle ! Le charme de la jouissance étoit dans l'ame ; il n'en sortoit plus ; il duroit toujours. Quelle différence des fureurs de l'amour à une situation si paisible ! C'est la première fois de mes jours que je l'ai éprouvée auprès de toi ; & cependant , juge du changement étrange que j'éprouve ; c'est de toutes les heures de ma vie , celle qui m'est la plus chère , & la seule que j'aurois voulu prolonger éternellement (1).

(1) Femme trop facile , voulez-vous savoir si vous êtes aimée ? examinez votre amant sortant de vos bras. O amour ! Si je regrette l'âge où

Julie , dis-moi donc si je ne t'aimois point auparavant , ou si maintenant je ne t'aime plus ?

Si je ne t'aime plus ? Quel doute ! ai-je donc cessé d'exister , & ma vie n'est-elle pas plus dans ton cœur que dans le mien ? Je sens , je sens que tu m'es mille fois plus chère que jamais , & j'ai trouvé dans mon abattement de nouvelles forces pour te chérir plus tendrement encore. J'ai pris pour toi des sentimens plus paisibles , il est vrai , mais plus affectueux & de plus de différentes espèces ; sans s'affoiblir ils se sont multipliés ; les douceurs de l'amitié temperent les emportemens de l'amour , & j'imagine à peine quelque sorte d'attachement qui ne m'unisse pas à toi. O ma charmante maîtresse ! ô mon épouse , ma sœur , ma douce amie ! que j'aurai peu dit pour ce que je sens , après avoir épuisé tous les noms les plus chers au cœur de l'homme !

Il faut que je t'avoue un soupçon que j'ai conçu dans la honte & l'humiliation

On te goûte , ce n'est pas pour l'heure de la jouissance ; c'est pour l'heure qui la suit.

de moi-même ; c'est que tu fais mieux aimer que moi. Oui, ma Julie, c'est bien toi qui fais ma vie & mon être ; je t'adore bien de toutes les facultés de mon ame ; mais la tienne est plus aimante, l'amour l'a plus profondément pénétrée ; on le voit, on le sent ; c'est lui qui anime tes graces, qui regne dans tes discours, qui donne à tes yeux cette douceur pénétrante, à ta voix ces accens si touchans ; c'est lui qui par ta seule présence communique aux autres cœurs, sans qu'ils s'en apperçoivent, la tendre émotion du tien. Que je suis loin de cet état charmant qui se suffit à lui-même ! je veux jouir, & tu veux aimer ; j'ai des transports & toi de la passion ; tous mes emportemens ne valent pas ta délicieuse langueur, & le sentiment dont ton cœur se nourrit est la seule félicité suprême. Ce n'est que d'hier seulement que j'ai goûté cette volupté si pure. Tu m'as laissé quelque chose de ce charme inconcevable qui est en toi, & je crois qu'avec ta douce haleine tu m'inspirois une ame nouvelle. Hâte-toi, je t'en conjure, d'achever ton ouvrage. Prends de la mienne tout ce qui m'en reste, & mets tout-à-fait

la tienne à la place. Non , beauté d'ange ,
 ame céleste ; il n'y a que des sentimens
 comme les tiens qui puissent honorer tes
 attraits. Toi seule es digne d'inspirer un par-
 fait amour , toi seule es propre à le sentir.
 Ah ! donne-moi ton cœur , ma Julie , pour
 t'aimer comme tu le mérites !

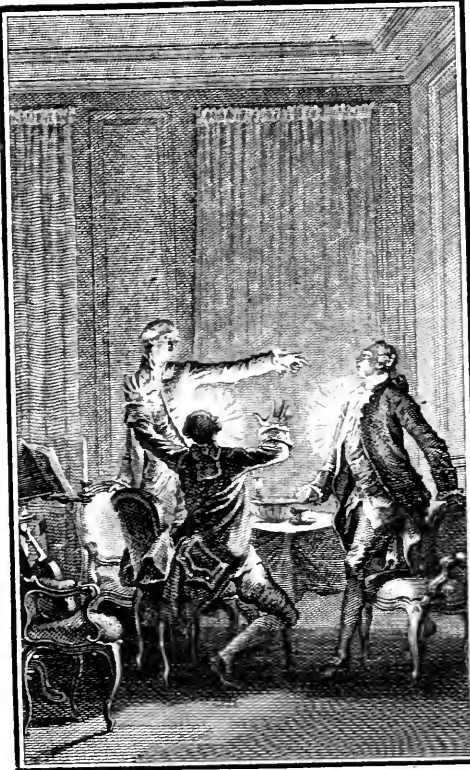
LETTRE LVI.

D E C L A I R E A J U L I E .

J'AI, ma chère cousine , à te donner un
 avis qui t'importe. Hier au soir ton ami
 eut avec Milord Edouard un démêlé qui
 peut devenir sérieux. Voici ce que m'en a
 dit M. d'Orbe qui étoit présent , & qui ,
 inquiet des suites de cette affaire , est venu
 ce matin m'en rendre compte.

Ils avoient tous deux soupé chez Milord ,
 & après une heure ou deux de musique ,
 ils se mirent à causer & boire du punch.
 Ton ami n'en but qu'un seul verre mêlé
 d'eau ; les deux autres ne furent pas si sobres ,
 & quoique M. d'Orbe ne convienne pas de





s'être enivré , je me réserve à lui en dire mon avis dans un autre tems. La conversation tomba naturellement sur ton compte ; car tu n'ignores pas que Milord n'aime à parler que de toi. Ton ami , à qui ces confidences déplaisent , les reçut avec si peu d'aménité , qu'enfin Edouard échauffé de punch & piqué de cette sécheresse , osa dire en se plaignant de ta froideur , qu'elle n'étoit pas si générale qu'on pourroit croire , & que tel qui n'en disoit mot n'étoit pas si mal traité que lui. A l'instant ton ami dont tu connois la vivacité releva ce discours avec un emportement insultant qui lui attira un démenti , & ils sauterent à leurs épées. Bomston à demi ivre se donna en courant une entorse qui le força de s'asseoir. Sa jambe enfla sur le champ & cela calma la querelle mieux que tous les soins que M. d'Orbe s'étoit donnés. Mais comme il étoit attentif à ce qui se passoit , il vit ton ami s'approcher , en sortant , de l'oreille de Milord Edouard , & il entendit qu'il lui disoit à demi-voix : *Si tôt que vous serez en état de sortir , faites-moi donner de vos nouvelles , ou j'aurai soin*

de m'en informer. N'en prenez pas la peine , lui dit Edouard avec un souris moqueur , *vous en saurez assez-tôt. Nous verrons ,* reprit froidement ton ami , & il sortit. M. d'Orbe en te remettant cette lettre t'expliquera le tout plus en détail. C'est à ta prudence à te suggérer des moyens d'étouffer cette fâcheuse affaire , ou à me prescrire de mon côté ce que je dois faire pour y contribuer. En attendant, le porteur est à tes ordres ; il fera tout ce que tu lui commanderas, & tu peux compter sur le secret.

Tu te perds , ma chère , il faut que mon amitié te le dise. L'engagement où tu vis ne peut rester long-tems caché dans une petite ville comme celle-ci , & c'est un miracle de bonheur que depuis plus de deux ans qu'il a commencé tu ne sois pas encore le sujet des discours publics. Tu le vas devenir si tu n'y prends garde ; tu le serois déjà , si tu étois moins aimée ; mais il y a une répugnance si générale à mal parler de toi , que c'est un mauvais moyen de se faire fête & un très-sûr de se faire haïr. Cependant tout a son terme ; je tremble que celui du mystère ne soit venu pour ton amour , & il y a grande apparence

que les soupçons de Milord Edouard lui viennent de quelques mauvais propos qu'il peut avoir entendus. Songes-y bien , ma chere enfant. Le Guet dit il y a quelque tems avoir vu sortir de chez toi ton ami à cinq heures du matin. Heureusement celui-ci fut des premiers ce discours , il courut chez cet homme & trouva le secret de le faire taire ; mais qu'est - ce qu'un pareil silence , sinon le moyen d'accréditer des bruits sourdement répandus ? La défiance de ta mere augmente aussi de jour en jour ; tu fais combien de fois elle te l'a fait entendre. Elle m'en a parlé à mon tour d'une maniere assez dure , & si elle ne craignoit la violence de ton pere , il ne faut pas douter qu'elle ne lui en eût déjà parlé à lui même ; mais elle l'ose d'autant moins qu'il lui donnera toujours le principal tort d'une connoissance qui te vient d'elle.

Je ne puis trop te le répéter ; songe à toi tandis qu'il en est tems encore. Ecarte ton ami avant qu'on en parle ; prévien des soupçons naissans que son absence fera surement tomber : car enfin , que peut-on croire qu'il fait ici ? Peut-être dans six semaines , dans un mois fera-t-il trop tard. Si le moindre mor

venoit aux oreilles de ton pere , tremble de ce qui résulteroit de l'indignation d'un vieux militaire entêté de l'honneur de sa maison , & de la pétulance d'un jeune homme emporté qui ne fait rien endurer : mais il faut commencer par vuider de maniere ou d'autre l'affaire de milord Edouard ; car tu ne ferois qu'irriter ton ami , & t'attirer un juste refus , si tu lui parlois d'éloignement avant qu'elle fût terminée.

LET TRE LVII.

D E J U L I E .

MON ami , je me suis instruite avec soin de ce qui s'est passé entre vous & Milord Edouard. C'est sur l'exakte connoissance des faits que votre amie veut examiner avec vous comment vous devez vous conduire en cette occasion d'après les sentimens que vous professez , & dont je suppose que vous ne faites pas une vaine & fausse parade.

Je ne m'informe point si vous êtes versé dans l'art de l'escrime , ni si vous vous sentez

en état de tenir tête à un homme qui a dans l'Europe la réputation de manier supérieurement les armes , & qui s'étant battu cinq ou six fois en sa vie a toujours tué , blessé , ou désarmé son homme. Je comprends que dans le cas où vous êtes , on ne consulte pas son habileté mais son courage , & que la bonne manière de se venger d'un brave qui vous insulte est de faire qu'il vous tue. Passons sur une maxime si judicieuse ; vous me direz que votre honneur & le mien vous sont plus chers que la vie. Voilà donc le principe sur lequel il faut raisonner.

Commençons par ce qui vous regarde. Pourriez-vous jamais me dire en quoi vous êtes personnellement offensé dans un discours où c'est de moi seule qu'il s'agissoit ? Si vous deviez en cette occasion prendre fait & cause pour moi , c'est ce que nous verrons tout à l'heure : en attendant , vous ne sauriez disconvenir que la querelle ne soit parfaitement étrangère à votre honneur particulier , à moins que vous ne preniez pour un affront le soupçon d'être aimé de moi. Vous avez été insulté , je l'avoue ; mais après avoir commencé vous-même par une insulte

atroce , & moi dont la famille est pleine de militaires , & qui ai tant ouï débattre ces horribles questions , je n'ignore pas qu'un outrage en réponse à un autre ne l'efface point , & que le premier qu'on insulte demeure le seul offensé : c'est le même cas d'un combat imprévu , où l'agresseur est le seul criminel , & où celui qui tue ou blesse en se défendant n'est point coupable de meurtre.

Venons maintenant à moi ; accordons que j'étois outragée par le discours de Milord Edouard , quoiqu'il ne fît que me rendre justice. Savez-vous ce que vous faites en me défendant avec tant de chaleur & d'indiscrétion ? Vous aggravez son outrage ; vous prouvez qu'il avoit raison ; vous sacrifiez mon honneur à un faux point-d'honneur ; vous diffamez votre maîtresse pour gagner tout au plus la réputation d'un bon spadassin. Montrez-moi , de grace , quel rapport il y a entre votre manière de me justifier & ma justification réelle ? Pensez-vous que prendre ma cause avec tant d'ardeur soit une grande preuve qu'il n'y a point de liaison entre nous , & qu'il fût de faire voir que vous êtes brave , pour montrer que vous n'êtes pas

pas mon amant ? Soyez sûr que tous les propos de Milord Edouard me font moins de tort que votre conduite ; c'est vous seul qui vous chargez par cet éclat de les publier & de les confirmer. Il pourra bien , quant à lui , éviter votre épée dans le combat ; mais jamais ma réputation ni mes jours , peut-être , n'éviteront le coup mortel que vous leur portez.

Voilà des raisons trop solides pour que vous ayez rien , qui le puisse être , à y répliquer ; mais vous combattrez , je le prévois , la raison par l'usage ; vous me direz qu'il est des fatalités qui nous entraînent malgré nous ; que dans quelque cas que ce soit , un démenti ne se souffre jamais ; & que quand une affaire a pris un certain tour , on ne peut plus éviter de se battre ou de se déshonorer. Voyons encore.

Vous souvient-il d'une distinction que vous me fîtes autrefois dans une occasion importante , entre l'honneur réel & l'honneur apparent ? Dans laquelle des deux classes mettrons-nous celui dont il s'agit aujourd'hui ? Pour moi , je ne vois pas comment cela peut même faire une question. Qu'y a-t-il de com-

mun entre la gloire d'égorger un homme & le témoignage d'une ame droite , & quelle prise peut avoir une vaine opinion d'autrui sur l'honneur véritable , dont toutes les racines sont au fond du cœur ? Quoi ! les vertus qu'on a réellement périssent-elles sous les mensonges d'un calomniateur ? les injures d'un homme ivre prouvent-elles qu'on les mérite , & l'honneur du sage seroit-il à la merci du premier brutal qu'il peut rencontrer ? Me direz-vous qu'un duel témoigne qu'on a du cœur , & que cela suffit pour effacer la honte ou le reproche de tous les autres vices ? Je vous demanderai quel honneur peut dicter une pareille décision , & quelle raison peut la justifier ? A ce compte un fripon n'a qu'à se battre pour cesser d'être un fripon ; les discours d'un menteur deviennent des vérités , si-tôt qu'ils sont soutenus à la pointe de l'épée , & si l'on vous accusoit d'avoir tué un homme , vous en iriez tuer un second pour prouver que cela n'est pas vrai ? Ainsi , vertu , vice , honneur , infamie , vérité , mensonge , tout peut tirer son être de l'événement d'un combat ; une salle d'armes est le siège de toute justice ;

il n'y a d'autre droit que la force , d'autre raison que le meurtre ; toute la réparation due à ceux qu'on outrage est de les tuer , & toute offense est également bien lavée dans le sang de l'offenseur ou de l'offensé ? Dites , si les loups savoient raisonner auroient-ils d'autres maximes ? Jugez vous-même par le cas où vous êtes si j'exagere leur absurdité. De quoi s'agit-il ici pour vous ? D'un démenti reçu dans une occasion où vous mentiez en effet. Pensez-vous donc tuer la vérité avec celui que vous voulez punir de l'avoir dite ? Songez-vous qu'en vous soumettant au sort d'un duel , vous appelez le Ciel en témoignage d'une fausseté , & que vous osez-dire à l'arbitre des combats : Viens soutenir la cause injuste , & faire triompher le mensonge ? Ce blasphême n'a-t-il rien qui vous épouvante ? Cette absurdité n'a-t-elle rien qui vous révolte ? Eh Dieu ! quel est ce misérable honneur qui ne craint pas le vice mais le reproche , & qui ne vous permet pas d'endurer d'un autre un démenti reçu d'avance de votre propre cœur.

Vous qui voulez qu'on profite pour soi de ses lectures , profitez donc des vôtres ,

& cherchez si l'on vit un seul appel sur la terre quand elle étoit couverte de héros ? Les plus vaillans hommes de l'antiquité songerent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers ? César envoya-t-il un cartel à Caton , ou Pompée à César , pour tant d'affronts réciproques , & le plus grand Capitaine de la Grece fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer du bâton ? D'autres tems , d'autres mœurs , je le fais ; mais n'y en a-t-il que de bonnes , & n'oseroit-on s'enquérir si les mœurs d'un tems sont celles qu'exige le solide honneur ? Non , cet honneur n'est point variable , il ne dépend ni des tems ni des lieux ni des préjugés , il ne peut ni passer ni renaître , il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste & dans la regle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés , les plus braves , les plus vertueux de la terre n'ont point connu le duel , je dis qu'il n'est pas une institution de l'honneur , mais une mode affreuse & barbare digne de sa féroce origine. Reste à savoir si , quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui , l'honnête homme se regle sur la mode , & s'il n'y a pas alors plus

de vrai courage à la braver qu'à la suivre ? Que feroit à votre avis , celui qui s'y veut attêrvir , dans des lieux où regne un usage contraire ? A Messine ou à Naples , il iroit attendre son homme au coin d'une rue & le poignarder par derriere. Cela s'appelle être brave en ce pays-là , & l'honneur n'y consiste pas à se faire tuer par son ennemi , mais à le tuer lui-même.

Gardez-vous donc de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée , & n'est propre qu'à faire de braves scélérats. Que cette méthode puisse fournir si l'on veut un supplément à la probité , par-tout où la probité regne son supplément n'est-il pas inutile , & que penser de celui qui s'expose à la mort pour s'exempter d'être honnête homme ? Ne voyez-vous pas que les crimes que la honte & l'honneur n'ont point empêchés , sont couverts & multipliés par la fausse honte & la crainte du blâme ? C'est elle qui rend l'homme hypocrite & menteur ; c'est elle qui lui fait verser le sang d'un ami pour un mot indiscret qu'il devroit oublier , pour

un reproche mérité qu'il ne peut souffrir. C'est elle qui transforme en furie infernale une fille abusée & craintive. C'est elle, ô Dieu puissant ! qui peut armer la main maternelle contre le tendre fruit..... Je sens défaillir mon ame à cette idée horrible, & je rends grace au moins à celui qui sonde les cœurs d'avoir éloigné du mien cet honneur affreux qui n'inspire que des forfaits & fait frémir la nature.

Rentrez donc en vous-même & considérez s'il vous est permis d'attaquer de propos délibéré la vie d'un homme & d'exposer la vôtre pour satisfaire une barbare & dangereuse fantaisie qui n'a nul fondement raisonnable, & si le triste souvenir du sang versé dans une pareille occasion peut cesser de crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler ? Connoissez-vous aucun crime égal à l'homicide volontaire ; & si la base de toutes les vertus est l'humanité, que penserons-nous de l'homme sanguinaire & dépravé qui l'ose attaquer dans la vie de son semblable ? Souvenez-vous de ce que vous m'avez dit vous-même contre le service étranger ; avez-

vous oublié que le citoyen doit sa vie à la patrie & n'a pas le droit d'en disposer sans le congé des loix , à plus forte raison contre leur défense ? O mon ami ! si vous aimez sincèrement la vertu , apprenez à la servir à sa mode , & non à la mode des hommes. Je veux qu'il en puisse résulter quelque inconvénient : ce mot de vertu n'est-il donc pour vous qu'un vain nom , & ne serez-vous vertueux que quand il n'en coûtera rien de l'être ?

Mais quels sont au fond ces inconvénients ? Les murmures des gens oisifs , des méchans , qui cherchent à s'amuser des malheurs d'autrui & voudroient avoir toujours quelque histoire nouvelle à raconter. Voilà vraiment un grand motif pour s'entre-égorger ! si le philosophe & le sage se reglent dans les plus grandes affaires de la vie sur les discours insensés de la multitude , que sert tout cet appareil d'études pour n'être au fond qu'un homme vulgaire ? Vous n'osez donc sacrifier le ressentiment au devoir , à l'estime , à l'amitié , de peur qu'on ne vous accuse de craindre la mort ? Pesez les choses , mon bon ami , & vous trouverez

bien plus de lâcheté dans la crainte de ce reproche , que dans celle de la mort même. Le fanfaron , le poltron veut à toute force passer pour brave ;

*Ma verace valor , ben che negletto ,
E di se stesso a se freggio affai chiaro. (a)*

Celui qui feint d'envisager la mort sans effroi , ment. Tout homme craint de mourir , c'est la grande loi des êtres sensibles , sans laquelle toute espèce mortelle seroit bientôt détruite. Cette crainte est un simple mouvement de la nature , non-seulement indifférent , mais bon en lui-même & conforme à l'ordre. Tout ce qui la rend honteuse & blâmable , c'est qu'elle peut nous empêcher de bien faire & de remplir nos devoirs. Si la lâcheté n'étoit jamais un obstacle à la vertu , elle cesseroit d'être un vice. Quiconque est plus attaché à sa vie qu'à son devoir , ne sauroit

(a) Mais la véritable valeur n'a pas besoin du témoignage d'autrui & tire sa gloire d'elle-même.

être solidement vertueux , j'en conviens. Mais expliquez-moi , vous qui vous piquez de raison , quelle espece de mérite on peut trouver à braver la mort pour commettre un crime ?

Quand il feroit vrai qu'on se fait mépriser en refusant de se battre , quel mépris est le plus à craindre , celui des autres en faisant bien , ou le sien propre en faisant mal ? Croyez-moi , celui qui s'estime véritablement lui-même est peu sensible à l'injuste mépris d'autrui , & ne craint que d'en être digne : car le bon & l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes , mais de la nature des choses , & quand toute la terre approuveroit l'action que vous allez faire , elle n'en seroit pas moins honteuse. Mais il est faux qu'à s'en abstenir par vertu l'on se fasse mépriser. L'homme droit dont toute la vie est sans tache & qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté , refusera de fouiller sa main d'un homicide & n'en fera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie , à protéger le foible , à remplir les devoirs les plus dangereux , & à défendre en toute

rencontre juste & honnête ce qui lui est cher au prix de son sang , il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience , il marche la tête levée , il ne fuit ni ne cherche son ennemi. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire , & qu'il redoute le crime & non le péril. Si les vils préjugés s'élèvent un instant contre lui , tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les réfutent , & dans une conduite si bien liée on juge d'une action sur toutes les autres.

Mais savez - vous ce qui rend cette modération si pénible à un homme ordinaire ? C'est la difficulté de la soutenir dignement. C'est la nécessité de ne commettre ensuite aucune action blâmable. Car si la crainte de mal faire ne le retient pas dans ce dernier cas , pourquoi l'auroit - elle retenu dans l'autre où l'on peut supposer un motif plus naturel ? On voit bien alors que ce refus ne vient pas de vertu , mais de lâcheté , & l'on se moque avec raison d'un scrupule qui ne vient

que dans le péril. N'avez-vous point remarqué que les hommes ombrageux & si prompts à provoquer les autres font, pour la plupart, de très-malhonnêtes gens qui, de peur qu'on n'ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entière ? Est-ce à vous d'imiter de tels hommes ? Mettons encore à part les militaires de profession qui vendent leur sang à prix d'argent ; qui, voulant conserver leur place, calculent par leur intérêt ce qu'ils doivent à leur honneur, & savent à un écu près ce que vaut leur vie. Mon ami, laissez battre tous ces gens-là. Rien n'est moins honorable que cet honneur dont ils font si grand bruit ; ce n'est qu'une mode insensée, une fausse imitation de vertu qui se pare des plus grands crimes. L'honneur d'un homme comme vous n'est point au pouvoir d'un autre, il est en lui-même & non dans l'opinion du peuple ; il ne se défend ni par l'épée ni par le bouclier, mais par une vie intègre & irréprochable, & ce combat vaut bien l'autre en fait de courage.

C'est par ces principes que vous devez concilier les éloges que j'ai donnés dans tous les tems à la véritable valeur avec le mépris que j'eus toujours pour les faux braves. J'aime les gens de cœur & ne puis souffrir les lâches ; je romprois avec un amant poltron que la crainte feroit fuir le danger , & je pense comme toutes les femmes que le feu du courage anime celui de l'amour. Mais je veux que la valeur se montre dans les occasions légitimes , & qu'on ne se hâte pas d'en faire hors de propos une vaine parade , comme si l'on avoit peur de ne la pas retrouver au besoin. Tel fait un effort & se présente une fois pour avoir droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance & moins d'empressement ; il est toujours ce qu'il doit être : il ne faut ni l'exciter ni le retenir ; l'homme de bien le porte par-tout avec lui ; au combat contre l'ennemi ; dans un cercle en faveur des absens & de la vérité ; dans son lit contre les attaques de la douleur & de la mort. La force de l'ame qui l'inspire est d'usage dans tous les tems ; elle met toujours la

vertu au-dessus des événemens , & ne consiste pas à se battre , mais à ne rien craindre. Telle est , mon ami , la sorte de courage que j'ai souvent louée , & que j'aime à trouver en vous. Tout le reste n'est qu'étourderie , extravagance , férocité , c'est une lâcheté de s'y soumettre , & je ne méprise pas moins celui qui cherche un péril inutile , que celui qui fuit un péril qu'il doit affronter.

Je vous ai fait voir , si je ne me trompe , que dans votre démêlé avec Milord Edouard , votre honneur n'est point intéressé ; que vous compromettez le mien en recourant à la voie des armes ; que cette voie n'est ni juste , ni raisonnable , ni permise ; qu'elle ne peut s'accorder avec les sentimens dont vous faites profession ; qu'elle ne convient qu'à de malhonnêtes gens qui font servir la bravoure de supplément aux vertus qu'ils n'ont pas , ou aux Officiers qui ne se battent point par honneur mais par intérêt ; qu'il a plus de vrai courage à la dédaigner qu'à la prendre ; que les inconvéniens auxquels on s'expose en la rejetant sont inséparables de la pratique des

vrais devoirs & plus apparens que réels ; qu'enfin les hommes les plus prompts à y recourir sont toujours ceux dont la probité est la plus suspecte. D'où je conclus que vous ne sauriez en cette occasion ni faire ni accepter un appel , sans renoncer en même tems à la raison , à la vertu , à l'honneur & à moi. Retournez mes raisonnemens comme il vous plaira , entassez de votre part sophisme sur sophisme , il se trouvera toujours qu'un homme de courage n'est point un lâche , & qu'un homme de bien ne peut être un homme sans honneur. Or je vous ai démontré , ce me semble , que l'homme de courage dédaigne le duel , & que l'homme de bien l'abhorre.

J'ai cru , mon ami , dans une matiere aussi grave , devoir faire parler la raison seule : & vous présenter les choses exactement telles qu'elles sont. Si j'avois voulu les peindre telles que je les vois , & faire parler le sentiment & l'humanité , j'aurois pris un langage fort différent. Vous savez que mon pere dans sa jeunesse eut le malheur de tuer un homme en duel ; cet homme étoit son ami , ils se battirent à regret , l'insensé

point - d'honneur les y contraignit. Le coup mortel qui priva l'un de la vie ôta pour jamais le repos à l'autre. Le triste remords n'a pu depuis ce tems sortir de son cœur ; souvent dans la solitude on l'entend pleurer & gémir ; il croit sentir encore le fer poussé par sa main cruelle entrer dans le cœur de son ami ; il voit dans l'ombre de la nuit son corps pâle & sanglant ; il contemple en frémissant la plaie mortelle ; il voudroit étancher le sang qui coule ; l'effroi le saisit , il s'écrie , ce cadavre affreux ne cesse de le poursuivre. Depuis cinq ans qu'il a perdu le cher soutien de son nom & l'espoir de sa famille , il s'en reproche la mort comme un juste châtiment du Ciel , qui vengea sur son fils unique le pere infortuné qu'il priva du sien.

Je vous l'avoue ; tout cela joint à mon aversion naturelle pour la cruauté m'inspire une telle horreur des duels , que je les regarde comme le dernier degré de brutalité où les hommes puissent parvenir. Celui qui va se battre de gaieté de cœur n'est à mes yeux qu'une bête féroce qui s'efforce d'en

dechirer une autre , & s'il reste le moindre sentiment naturel dans leur ame , je trouve celui qui périt moins à plaindre que le vainqueur. Voyez ces hommes accoutumés au sang : ils ne bravent les remords qu'en étouffant la voix de la nature ; ils deviennent par degrés cruels , insensibles ; ils se jouent de la vie des autres , & la punition d'avoir pu manquer d'humanité est de la perdre enfin tout-à-fait. Que sont-ils dans cet état ? Réponds , veux-tu leur devenir semblable ? Non , tu n'es point fait pour cet odieux abrutissement ; redoute le premier pas qui peut t'y conduire : ton ame est encore innocente & saine , ne commence pas à la dépraver au péril de ta vie , par un effort sans vertu , un crime sans plaisir , un point d'honneur sans raison.

Je ne t'ai rien dit de ta Julie ; elle gagnera , sans doute , à laisser parler ton cœur. Un mot , un seul mot , & je te livre à lui. Tu m'as honorée quelquefois du tendre nom d'épouse : peut-être en ce moment dois-je porter celui de mere. Veux-tu me laisser veuve avant qu'un nœud sacré nous unisse ?

P. S. J'emploie dans cette lettre une
autorité

autorité à laquelle jamais homme sage n'a résisté. Si vous refusez de vous y rendre , je n'ai plus rien à vous dire ; mais pensez-y bien auparavant. Prenez huit jours de réflexion pour méditer sur cet important sujet. Ce n'est pas au nom de la raison que je vous demande ce délai , c'est au mien. Souvenez-vous que j'use en cette occasion du droit que vous m'avez donné vous-même & qu'il s'étend au moins jusques-là.

L E T T R E L V I I I.

DE JULIE A MILORD EDOUARD.

C E n'est point pour me plaindre de vous , Milord , que je vous écris : puisque vous m'outragez , il faut bien que j'aie avec vous des torts que j'ignore. Comment concevoir qu'un honnête homme voulût déshonorer sans sujet une famille estimable ? Contentez donc votre vengeance , si vous la croyez lé-

gitime. Cette lettre vous donne un moyen facile de perdre une malheureuse fille qui ne se consolera jamais de vous avoir offensé, & qui met à votre discrétion l'honneur que vous voulez lui ôter. Oui Milord, vos imputations étoient justes, j'ai un amant aimé; il est maître de mon cœur & de ma personne; la mort seule pourra briser un nœud si doux. Cet amant est celui même que vous honoriez de votre amitié; il en est digne, puisqu'il vous aime & qu'il est vertueux. Cependant il va périr de votre main; je fais qu'il faut du sang à l'honneur outragé; je fais que sa valeur même le perdra, je fais que dans un combat si peu redoutable pour vous, son intrépide cœur ira sans crainte chercher le coup mortel. J'ai voulu retenir ce zèle inconsidéré; j'ai fait parler la raison. Hélas! en écrivant ma lettre j'en sentoís l'inutilité, & quelque respect que je porte à ses vertus, je n'en attends point de lui d'assez sublimes pour le détacher d'un faux point-d'honneur. Jouissez d'avance du plaisir que vous aurez de percer le sein de votre ami: mais sachez, homme bar-

bare , qu'au moins vous n'aurez pas celui de jouir de mes larmes & de contempler mon désespoir. Non , j'en jure par l'amour qui gémit au fond de mon cœur ; soyez témoin d'un serment qui ne fera point vain ; je ne survivrai pas d'un jour à celui pour qui je respire , & vous aurez la gloire de mettre au tombeau d'un seul coup deux amans infortunés , qui n'eurent point envers vous de tort volontaire , & qui se plaisoient à vous honorer.

On dit , Milord , que vous avez l'ame belle & le cœur sensible. S'ils vous laissent goûter en paix une vengeance que je ne puis comprendre & la douceur de faire des malheureux , puissent-ils , quand je ne serai plus , vous inspirer quelques soins pour un pere & une mere inconsolables , que la perte du seul enfant qui leur reste va livrer à d'éternelles douleurs.

LETTRE LIX.

DE M. D'ORBE A JULIE.

JE me hâte, Mademoiselle, selon vos ordres, de vous rendre compte de la commission dont vous m'avez chargé. Je viens de chez Milord Edouard que j'ai trouvé souffrant encore de son entorse, & ne pouvant marcher dans sa chambre qu'à l'aide d'un bâton. Je lui ai remis votre lettre qu'il a ouverte avec empressement; il m'a paru ému en la lisant: il a rêvé quelque tems, puis il l'a relue une seconde fois avec une agitation plus sensible. Voici ce qu'il m'a dit en la finissant. *Vous savez, Monsieur, que les affaires d'honneur ont leurs regles dont on ne peut se départir: vous avez vu ce qui s'est passé dans celle-ci; il faut qu'elle soit vidée régulièrement. Prenez deux amis, & donnez vous la peine de revenir ici demain matin avec eux; vous saurez alors ma résolution.*

Je lui ai représenté que l'affaire s'étant passée entre nous , il seroit mieux qu'elle se terminât de même. *Je fais ce qui convient , m'a-t-il dit brusquement , & ferai ce qu'il faut. Amenez vos deux amis , ou je n'ai plus rien à vous dire.* Je suis sorti là-dessus , cherchant inutilement dans ma tête quel peut-être son bizarre dessein ; quoi qu'il en soit j'aurai l'honneur de vous voir ce soir , & j'exécuterai demain ce que vous me prescrirez. Si vous trouvez à propos que j'aille au rendez-vous avec mon cortège , je le composerai de gens dont je sois sûr à tout événement.

L E T T R E L X.

A J U L I E.

CALME tes alarmes , tendre & chere Julie , & sur le récit de ce qui vient de se passer connois & partage les sentimens que j'éprouve.

J'étois si rempli d'indignation quand je reçus ta lettre , qu'à peine pus-je la lire

avec l'attention qu'elle méritoit. J'avois beau ne la pouvoir réfuter ; l'aveugle colere étoit la plus forte. Tu peux avoir raison , disois-je en moi-même , mais ne me parle jamais de te laisser avilir. Dussai-je te perdre & mourir coupable , je ne souffrirai point qu'on manque au respect qui t'est dû , & tant qu'il me restera un souffle de vie , tu feras honorée de tout ce qui t'approche comme tu l'es de mon cœur. Je ne balançai pas pourtant sur les huit jours que tu me demandois ; l'accident de Milord Edouard & mon vœu d'obéissance concouroient à rendre ce délai nécessaire. Résolu , selon tes ordres , d'employer cet intervalle à méditer sur le sujet de ta lettre , je m'occupois sans cesse à la relire & à y réfléchir , non pour changer de sentiment , mais pour justifier le mien.

J'avois repris ce matin cette lettre trop sage & trop judicieuse à mon gré , & je la relisois avec inquiétude , quand on a frappé à la porte de ma chambre. Un moment après j'ai vu entrer Milord Edouard sans épée , appuyé sur une canne ; trois personnes le suivoient , parmi lesquelles j'ai reconnu M. d'Orbe.

Surpris de cette visite imprévue , j'attendois en silence ce qu'elle devoit produire , quand Edouard m'a prié de lui donner un moment d'audience , & de le laisser agir & parler sans l'interrompre. Je vous en demande , a-t-il dit , votre parole , la présence de ces Messieurs , qui sont de vos amis , doit vous répondre que vous ne l'engagez pas indiscrettement. Je l'ai promis sans balancer ; à peine avois-je achevé que j'ai vu avec l'étonnement que tu peux concevoir Milord Edouard à genoux devant moi. Surpris d'une si étrange attitude , j'ai voulu sur le champ le relever ; mais après m'avoir rappelé ma promesse , il m'a parlé dans ces termes. » Je viens , Monsieur , » rétracter hautement les discours injurieux » que l'ivresse m'a fait tenir en votre présence : leur injustice les rend plus offensans pour moi que pour vous , & je m'en dois l'authentique désaveu. Je me sou mets » à toute la punition que vous voudrez » m'imposer , & je ne croirai mon honneur rétablie que quand ma faute sera réparée. » A quelque prix que ce soit , accordez-moi le pardon que je vous demande ,

» & me rendez votre amitié. » Milord , lui ai-je dit auffi-tôt , je reconnois maintenant votre ame grande & généreuse ; & je fais bien distinguer en vous les discours que le cœur dicte de ceux que vous tenez quand vous n'êtes pas à vous-même ; qu'ils soient à jamais oubliés. A l'instant , je l'ai foutenu en se relevant , & nous nous sommes embrassés. Après cela Milord se tournant vers les spectateurs , leur a dit : *Messieurs , je vous remercie de votre complaisance. De braves gens comme vous , a-t-il ajouté d'un air fier & d'un ton animé , sentent que celui qui répare ainsi ses torts , n'en fait endurer de personne. Vous pouvez publier ce que vous avez vu.* Ensuite il nous a tous quatre invités à souper pour ce soir , & ces Messieurs sont sortis.

A peine avons-nous été seuls qu'il est revenu m'embrasser d'une maniere plus tendre & plus amicale ; puis me prenant la main & s'asseyant à côté de moi : Heureux mortel , s'est-il écrié , jouissez d'un bonheur dont vous êtes digne. Le cœur de Julie est à vous ; puissiez-vous tous deux.... que dites-vous , Milord ? ai-je interrompu ;

perdez-vous le sens ? Non , m'a-t-il dit en souriant , mais peu s'en est fallu que je ne le perdissè , & c'en étoit fait de moi , peut-être , si celle qui m'ôtoit la raison ne me l'eût rendue. Alors il m'a remis une lettre que j'ai été surpris de voir écrite d'une main qui n'en écrivit jamais à d'autre homme (1) qu'à moi. Quels mouvemens j'ai sentis à sa lecture ! Je voyois une amante incomparable vouloir se perdre pour me sauver , & je reconnoissois Julie. Mais quand je suis parvenu à cet endroit où elle jure de ne pas survivre au plus fortuné des hommes , j'ai frémi des dangers que j'avois courus , j'ai murmuré d'être trop aimé , & mes terreurs m'ont fait sentir que tu n'es qu'une mortelle. Ah ! rends - moi le courage dont tu me prives ; j'en avois pour braver la mort qui ne menaçoit que moi seul , je n'en ai point pour mourir tout entier.

Tandis que mon ame se livroit à ces réflexions ameres , Edouard me tenoit des discours auxquels j'ai donné d'abord peu

(1) Il en faut , je pense , excepter son pere.

d'attention ; cependant il me l'a rendue à force de me parler de toi ; car ce qu'il m'en disoit plaisoit à mon cœur & n'excitoit plus ma jalousie. Il m'a paru pénétré de regret d'avoir troublé nos feux & ton repos ; tu es ce qu'il honore le plus au monde , & n'osant te porter les excuses qu'il m'a faites , il m'a prié de les recevoir en ton nom & de te les faire agréer. Je vous ai regardé , m'a-t-il dit , comme son représentant , & n'ai pu trop m'humilier devant ce qu'elle aime , ne pouvant sans la compromettre m'adresser à sa personne ni même la nommer. Il avoue avoir conçu pour toi les sentimens dont on ne peut se défendre en te voyant avec trop de soin ; mais c'étoit une tendre admiration plutôt que de l'amour. Ils ne lui ont jamais inspiré ni prétention ni espoir ; il les a tous sacrifiés aux nôtres à l'instant qu'ils lui ont été connus , & le mauvais propos qui lui est échappé étoit l'effet du punch & non de la jalousie. Il traite l'amour en philosophe qui croit son ame au-dessus des passions : pour moi je suis trompé s'il n'en a déjà ressenti quelqueune qui ne permet plus à

d'autres de germer profondément. Il prend l'épuisement du cœur pour l'effort de la raison , & je fais bien qu'aimer Julie & renoncer à elle n'est pas une vertu d'homme.

Il a désiré de savoir en détail l'histoire de nos amours , & les causes qui s'opposent au bonheur de ton ami ; j'ai cru qu'après ta lettre une demi - confidence étoit dangereuse & hors de propos ; je l'ai faite entière , & il m'a écouté avec une attention qui m'attestoit sa sincérité. J'ai vu plus d'une fois ses yeux humides & son ame attendrie ; je remarquois sur-tout l'impression puissante que tous les triomphes de la vertu faisoient sur son ame , & je crois avoir acquis à Claude Anet un nouveau protecteur qui ne fera pas moins zélé que ton pere. Il n'y a , m'a-t-il dit , ni incidens ni aventures dans ce que vous m'avez raconté , & les catastrophes d'un Roman m'attacheroient beaucoup moins ; tant les sentimens suppléent aux situations , & les procédés honnêtes aux actions éclatantes. Vos deux ames sont si extraordinaires qu'on n'en peut juger sur les regles communes ; le bonheur n'est pour vous ni sur la même route ni de la même

espece que celui des autres hommes ; ils ne cherchent que la puissance & les regards d'autrui ; il ne vous faut que la tendresse & la paix. Il s'est joint à votre amour une émulation de vertu qui vous élève , & vous vaudriez moins l'un & l'autre si vous ne vous étiez point aimés. L'amour passera , ose-t-il ajouter , (pardonnons-lui ce blasphème prononcé dans l'ignorance de son cœur.) L'amour passera , dit-il , & les vertus resteront. Ah ! puissent-elles durer autant que lui , ma Julie ! le Ciel n'en demandera pas davantage.

Enfin je vois que la dureté philosophique & nationale n'altère point dans cet honnête Anglois l'humanité naturelle , & qu'il s'intéresse véritablement à nos peines. Si le crédit & la richesse nous pouvoient être utiles , je crois que nous aurions lieu de compter sur lui. Mais hélas ! de quoi servent la puissance & l'argent pour rendre les cœurs heureux ?

Cet entretien , durant lequel nous ne comptons pas les heures , nous a menés jusqu'à celle du dîné ; j'ai fait apporter un poulet , & après le dîné nous avons con-

tinué de causer. Il m'a parlé de sa démarche de ce matin , & je n'ai pu m'empêcher de témoigner quelque surprise d'un procédé si authentique & si peu mesuré : mais , outre la raison qu'il m'en avoit déjà donnée , il a ajouté qu'une demi - satisfaction étoit indigne d'un homme de courage ; qu'il la falloit complete ou nulle ; de peur qu'on ne s'avisât sans rien réparer , & qu'on ne fît attribuer à la crainte une démarche faite à contre cœur & de mauvaise grace. D'ailleurs , a-t-il ajouté , ma réputation est faite ; je puis être juste sans soupçon de lâcheté ; mais vous qui êtes jeune & débutez dans le monde , il faut que vous sortiez si net de la première affaire , qu'elle ne tente personne de vous en susciter une seconde. Tout est plein de ces poltrons adroits qui cherchent , comme on dit , à tâter leur homme ; c'est-à-dire , à découvrir quelqu'un qui soit encore plus poltron qu'eux , & aux dépens duquel ils puissent se faire valoir. Je veux éviter à un homme d'honneur comme vous la nécessité de châtier sans gloire un de ces gens-là , & j'aime mieux , s'ils ont besoin de leçon qu'ils la reçoivent de moi que

de vous ; car une affaire de plus n'ôte rien à celui qui en a déjà eu plusieurs : mais en avoir une est toujours une forte de tache , & l'amant de Julie en doit être exempt.

Voilà l'abrégé de ma longue conversation avec Milord Edouard. J'ai cru nécessaire de t'en rendre compte , afin que tu me prescribes la maniere dont je dois me comporter avec lui.

Maintenant que tu dois être tranquillisée , chaste , je t'en conjure , les idées funestes qui t'occupent depuis quelques jours. Songe aux ménagemens qu'exige l'incertitude de ton état actuel. Oh si bientôt tu pouvois tripler mon être ! Si bientôt un gage adoré.... espoir déjà trop déçu viendrois-tu m'abuser encore ? ... ô desirs ! ô crainte ! ô perplexités ! Charmante amie de mon cœur ! vivons pour nous aimer , & que le Ciel dispose du reste.

P. S. J'oubliois de te dire que Milord m'a remis ta lettre , & que je n'ai point fait difficulté de la recevoir , ne jugeant pas qu'un pareil dépôt doive rester entre les mains d'un tiers. Je te

la rendrai à notre première entrevue ; car quant à moi , je n'en ai plus à faire. Elle est trop bien écrite au fond de mon cœur pour que jamais j'aie besoin de la relire.

L E T T R E L X I.

D E J U L I E.

A MENE demain Milord Edouard que je me jette à ses pieds comme il s'est mis aux tiens. Quelle grandeur ! Quelle générosité ! O que nous sommes petits devant lui ! Conserve ce précieux ami comme la prunelle de ton œil. Peut-être vaudroit-il moins s'il étoit plus tempérant ; jamais homme sans défauts eut-il de grandes vertus ?

Mille angoisses de toute espèce m'avoient jetée dans l'abattement ; ta lettre est venue ranimer mon courage éteint. En dissipant mes terreurs elle m'a rendu mes peines plus supportables. Je me sens maintenant assez de force pour souffrir. Tu vis , tu m'aimes , ton sang , le sang de ton ami

n'ont point été répandus & ton honneur est en sûreté : je ne suis donc pas tout - à - fait misérable.

Ne manque pas au rendez-vous de demain. Jamais je n'eus si grand besoin de te voir , ni si peu d'espoir de te voir longtemps. Adieu mon cher & unique ami. Tu n'as pas bien dit , ce me semble ; vivons pour nous aimer. Ah ! il falloit dire ; aimons-nous pour vivre.

LETTRE LXII.

DE CLAIRE A JULIE.

F AUDRA-T-IL toujours , aimable cousine , ne remplir envers toi que les plus tristes devoirs de l'amitié ? Fraudra-t-il toujours dans l'amertume de mon cœur affliger le tien par de cruels avis ? Hélas ! tous nos sentimens nous sont communs , tu le fais bien & je ne saurois t'annoncer de nouvelles peines que je ne les aie déjà senties. Que ne puis-je te cacher ton infortune sans l'augmenter ! ou que la tendre amitié n'a-t-elle

elle autant de charmes que l'amour ! Ah ! que j'effacerois promptement tous les chagrins que je te donne !

Hier après le concert , ta mere en s'en retournant ayant accepté le bras de ton ami , & toi celui de M. d'Orbe , nos deux peres resterent avec Milord à parler de politique ; sujet dont je suis si excédée que l'ennui me chassa dans ma chambre. Une demi-heure après , j'entendis nommer ton ami plusieurs fois avec assez de véhémence : je connus que la conversation avoit changé d'objet & je prêtai l'oreille. Je jugeai par la suite du discours qu'Edouard avoit osé proposer ton mariage avec ton ami , qu'il appelloit hautement le sien , & auquel il offroit de faire en cette qualité un établissement convenable. Ton pere avoit rejeté avec mépris cette proposition , & c'étoit là-dessus que les propos commençoient à s'échauffer. Sachez , lui disoit Milord , malgré vos préjugés , qu'il est de tous les hommes le plus digne d'elle , & peut-être le plus propre à la rendre heureuse. Tous les dons qui ne dépendent pas des hommes il les a reçus de la nature ,

& il y a ajouté tous les talens qui ont dépendu de lui. Il est jeune, grand, bien fait, robuste, adroit; il a de l'éducation, du sens, des mœurs, du courage; il a l'esprit orné, l'ame saine, que lui manque-t-il donc pour mériter votre aveu? La fortune? Il l'aura. Le tiers de mon bien suffit pour en faire le plus riche particulier du pays de Vaud, j'en donnerai s'il le faut jusqu'à la moitié. La noblesse? Vaine prérogative dans un pays où elle est plus nuisible qu'utile. Mais il l'a encore, n'en doutez pas, non point écrite d'encre en de vieux parchemins, mais gravée au fond de son cœur en caractères ineffaçables. En un mot si vous préférez la raison au préjugé, & si vous aimez mieux votre fille que vos titres, c'est à lui que vous la donnerez.

Là-dessus ton pere s'emporta vivement. Il traita la proposition d'absurde & de ridicule. Quoi! Milord, dit-il, un homme d'honneur comme vous peut-il seulement penser que le dernier rejetton d'une famille illustre aille éteindre ou dégrader son nom dans celui d'un Quidam sans asyle, & ré-

duit à vivre d'aumônes ?.... Arrêtez , interrompit Edouard , vous parlez de mon ami , songez que je prends pour moi tous les outrages qui lui sont faits en ma présence , & que les noms injurieux à un homme d'honneur le sont encore plus à celui qui les prononce. De tels quidams sont plus respectables que tous les Houberaux de l'Europe , & je vous défie de trouver aucun moyen plus honorable d'aller à la fortune que les hommages de l'estime & les dons de l'amitié. Si le gendre que je vous propose ne compte point , comme vous , une longue suite d'ayeux toujours incertains , il fera le fondement & l'honneur de sa maison comme votre premier ancêtre le fut de la vôtre. Vous seriez-vous donc tenu pour déshonoré par l'alliance du chef de votre famille , & ce mépris ne rejaillira-t-il pas sur vous-même ? Combien de grands noms retomberoient dans l'oubli si l'on ne tenoit compte que de ceux qui ont commencé par un homme estimable ? Jugeons du passé par le présent ; sur deux ou trois Citoyens qui s'illustrent par des moyens honnêtes , mille coquins

anoblissent tous les jours leur famille ; & que prouvera cette noblesse dont leurs descendans seront si fiers , sinon les vols & l'infamie de leur ancêtre (1). On voit , je l'avoue , beaucoup de malhonnêtes gens parmi les roturiers ; mais il y a toujours vingt à parier contre un qu'un gentilhomme descend d'un fripon. Laissons si vous voulez l'origine à part , & pesons le mérite & les services. Vous avez porté les armes chez un Prince étranger , son pere les a portées gratuitement pour la patrie. Si vous avez bien servi , vous avez été bien payé , & quelque honneur que vous ayez acquis à la guerre , cent roturiers en ont acquis encore plus que vous.

De quoi s'honore donc , continua Milord Edouard , cette noblesse dont vous êtes si fier ? Que fait-elle pour la gloire de la pa-

(1) Les lettres de noblesse sont rares en ce siècle , & même elles y ont été illustrées au moins une fois. Mais quant à la noblesse qui s'acquiert à prix d'argent & qu'on achete avec des charges , tout ce que j'y vois de plus honorable est le privilège de n'être pas pendu.

trie ou le bonheur du genre humain ? Mortelle ennemie des loix & de la liberté qu'a-t-elle jamais produit dans la plupart des pays où elle brille , si ce n'est la force de la tyrannie & l'oppression des peuples ? Osez-vous dans une République vous honorer d'un état destructeur des vertus & de l'humanité ? D'un état où l'on se vante de l'esclavage , & où l'on rougit d'être homme ? Lisez les annales de votre patrie ; en quoi votre ordre a-t-il bien mérité d'elle ? Quels nobles comptez-vous parmi ses libérateurs ? Les *Furst* , les *Tell* , les *Stouffacher* étoient - ils gentilshommes ? Quelle est donc cette gloire insensée dont vous faites tant de bruit ? Celle de servir un homme , & d'être à charge à l'Etat.

Conçois , ma chere , ce que je souffrois de voir cet honnête homme nuire ainsi par une âpreté déplacée aux intérêts de l'ami qu'il vouloit servir. En effet , ton pere irrité par tant d'invectives piquantes quoique générales , se mit à les repousser par des personnalités. Il dit nettement à Milord Edouard que jamais homme de sa condition n'avoit tenu les propos qui ve-

noient de lui échapper. Ne plaidez point inutilement la cause d'autrui , ajouta-t-il d'un ton brusque ; tout grand seigneur que vous êtes , je doute que vous pussiez bien défendre la vôtre sur le sujet en question. Vous demandez ma fille pour votre ami prétendu sans savoir si vous-même seriez bon pour elle , & je connois assez la noblesse d'Angleterre pour avoir sur vos discours une médiocre opinion de la vôtre.

Pardieu ! dit Milord , quoique vous pensiez de moi , je serois bien fâché de n'avoir d'autre preuve de mon mérite que celui d'un homme mort depuis cinq cents ans. Si vous connoissez la noblesse d'Angleterre, vous savez qu'elle est la plus éclairée , la mieux instruite , la plus sage & la plus brave de l'Europe : avec cela , je n'ai pas besoin de chercher si elle est la plus antique ; car quand on parle de ce qu'elle est , il n'est pas question de ce qu'elle fut. Nous ne sommes point , il est vrai , les esclaves du Prince mais ses amis , ni les tyrans du peuple mais ses chefs. Garants de la liberté , soutiens de la patrie & appui du trône , nous formons un invincible équilibre entre le peuple &

le Roi. Notre premier devoir est envers la Nation ; le second envers celui qui la gouverne : ce n'est pas sa volonté mais son droit que nous consultons. Ministres suprêmes des loix dans la chambre des Pairs , quelquefois même législateurs , nous rendons également justice au peuple & au Roi , & nous ne souffrons point que personne dise , *Dieu & mon épée* , mais seulement , *Dieu & mon droit*.

Voilà , Monsieur , continua-t-il , quelle est cette noblesse respectable , ancienne autant qu'aucune autre , mais plus fière de son mérite que de ses ancêtres , & dont vous parlez sans la connoître. Je ne suis point le dernier en rang dans cet ordre illustre , & crois , malgré vos prétentions vous valoir à tous égards. J'ai une sœur à marier : elle est noble , jeune , aimable , riche ; elle ne cède à Julie que par les qualités que vous comprenez pour rien. Si quiconque a senti les charmes de votre fille pouvoit tourner ailleurs ses yeux & son cœur , quel honneur je me ferois d'accepter avec rien pour mon beau-frère celui que je vous propose pour gendre avec la moitié de mon bien.

Je connus à la réplique de ton pere que cette conversation ne faisoit que l'aigrir , & quoique pénétrée d'admiration pour la générosité de Milord Edouard , je sentis qu'un homme aussi peu liant que lui n'étoit propre qu'à ruiner à jamais la négociation qu'il avoit entreprise. Je me hâtai donc de rentrer avant que les choses allaissent plus loin. Mon retour fit rompre cet entretien , & l'on se sépara le moment d'après assez froidement. Quant à mon pere , je trouvai qu'il se comportoit très-bien dans ce démêlé. Il appuya d'abord avec intérêt la proposition ; mais voyant que ton pere n'y vouloit point entendre , & que la dispute commençoit à s'animer , il se retourna comme de raison du parti de son beau-frere , & en interrompant à propos l'un & l'autre par des discours modérés , il les retint tous deux dans des bornes dont ils seroient vraisemblablement sortis s'ils fussent restés tête-à-tête. Après leur départ , il me fit confidence de ce qui venoit de se passer , & comme je prévis où il en alloit venir , je me hâtai de lui dire que les choses étant en cet état , il ne

convenoit plus que la personne en question te vît si souvent ici , & qu'il ne conviendrait pas même qu'il y vînt du tout , si ce n'étoit faire une espece d'affront à M. d'Orbe dont il étoit l'ami ; mais que je le priois de l'amener plus rarement ainsi que Milord Edouard. C'est , ma chere , tout ce que j'ai pu faire de mieux pour ne leur pas fermer tout-à-fait ma porte.

Ce n'est pas tout. La crise où je te vois me force à revenir sur mes avis précédens. L'affaire de Milord Edouard & de ton ami a fait par la ville tout l'éclat auquel on devoit s'attendre. Quoique M. d'Orbe ait gardé le secret sur le fond de la querelle , trop d'indices le décelent pour qu'il puisse rester caché. On soupçonne , on conjecture , on te nomme : le rapport du Guet n'est pas si bien étouffé qu'on ne s'en souvienne , & tu n'ignores pas qu'aux yeux du public la vérité soupçonnée est bien près de l'évidence. Tout ce que je puis te dire pour ta consolation , c'est qu'en général on approuve ton choix , & qu'on verroit avec plaisir l'union d'un si charmant couple ; ce qui me confirme que ton ami s'est bien

comporté dans ce pays & n'y est guere moins aimé que toi. Mais que fait la voix publique à ton inflexible pere ? Tous ces bruits lui sont parvenus ou lui vont parvenir , & je frémis de l'effet qu'ils peuvent produire , si tu ne te hâtes de prévenir sa colere. Tu dois t'attendre de sa part à une explication terrible pour toi-même , & peut-être à pis encore pour ton ami : non que je pense qu'il veuille à son âge se mesurer avec un jeune homme qu'il ne croit pas digne de son épée ; mais le pouvoir qu'il a dans la ville lui fourniroit , s'il le vouloit , mille moyens de lui faire un mauvais parti , & il est à craindre que sa fureur ne lui en inspire la volonté.

Je t'en conjure à genoux , ma douce amie , songe aux dangers qui t'environnent , & dont le risque augmente à chaque instant. Un bonheur inoui t'a préservée jusqu'à présent au milieu de tout cela ; tandis qu'il en est tems encore , mets le sceau de la prudence au mystere de tes amours , & ne pousse pas à bout la fortune , de peur qu'elle n'enveloppe dans tes malheurs celui qui les aura causés. Crois-moi , mon ange , l'ave-

nir est incertain ; mille événemens peuvent , avec le tems , offrir des ressources inespérées ; mais quant à présent , je te l'ai dit & le répète plus fortement ; éloigne ton ami , ou tu es perdue.

L E T T R E L X I I I.

D E J U L I E A C L A I R E.

TOUT ce que tu avois prévu , ma chere , est arrivé. Hier une heure après notre retour , mon pere entra dans la chambre de ma mere , les yeux étincellans , le visage enflammé , dans un état en un mot où je ne l'avois jamais vu. Je compris d'abord qu'il venoit d'avoir querelle ou qu'il alloit la chercher , & ma conscience agitée me fit trembler d'avance.

Il commença par apostropher vivement , mais en général , les meres de famille qui appellent indiscrettement chez elles de jeunes gens sans état & sans nom , dont le commerce n'attire que honte & déshonneur à

celles qui les écoutent. Ensuite voyant que cela ne suffisoit pas pour arracher quelque réponse d'une femme intimidée , il cita sans ménagement en exemple ce qui s'étoit passé dans notre maison , depuis qu'on y avoit introduit un prétendu bel-esprit , un diseur de riens , plus propre à corrompre une fille sage qu'à lui donner aucune bonne instruction. Ma mere , qui vit qu'elle gagneroit peu de chose à se taire , l'arrêta sur ce mot de corruption , & lui demanda ce qu'il trouvoit dans la conduite ou dans la réputation de l'honnête homme dont il parloit , qui pût autoriser de pareils soupçons. Je n'ai pas cru , ajouta-t-elle , que l'esprit & le mérite fussent des titres d'exclusion dans la société. A qui donc faudra-t-il ouvrir votre maison si les talens & les mœurs n'en obtiennent pas l'entrée ? A des gens fortables , Madame , reprit-il en colere , qui puissent réparer l'honneur d'une fille quand ils l'ont offensé. Non , dit-elle , mais à des gens de bien qui ne l'offensent point. Apprenez , dit-il , que c'est offenser l'honneur d'une maison que d'oser en solliciter l'alliance sans titres pour l'obtenir. Loin de voir en cela ,

dit ma mere , une offense , je n'y vois au contraire , qu'un témoignage d'estime. D'ailleurs , je ne sache point que celui contre qui vous vous emportez ait rien fait de semblable à votre égard. Il l'a fait , Madame , & fera pis encore si je n'y mets ordre ; mais je veillerai , n'en doutez pas , aux soins que vous remplissez si mal.

Alors commença une dangereuse altercation qui m'apprit que les bruits de ville dont tu parles étoient ignorés de mes parens , mais durant laquelle ton indigne cousine eût voulu être à cent pieds sous terre. Imagine-toi la meilleure & la plus abusée des meres faisant l'éloge de sa coupable fille , & la louant , hélas ! de toutes les vertus qu'elle a perdues , dans les termes les plus honorables , ou pour mieux dire , les plus humilians. Figure-toi un pere irrité , prodigue d'expressions offensantes , & qui dans tout son emportement n'en laisse pas échapper une qui marque le moindre doute sur la sagesse de celle que le remords déchire & que la honte écrase en sa présence. O quel incroyable tourment d'une conscience avilie , de se reprocher des crimes que la colere & l'indignation ne pour-

roient soupçonner ! Quel poids accablant & insupportable que celui d'une fausse louange , & d'une estime que le cœur rejette en secret ! Je m'en sentoís tellement oppressée , que pour me délivrer d'un si cruel supplice j'étois prête à tout avouer , si mon pere m'en eût laissé le tems ; mais l'impétuosité de son emportement lui faisoit redire cent fois les mêmes choses , & changer à chaque instant de sujet. Il remarqua ma contenance basse , éperdue , humiliée , indice de mes remords. S'il n'en tira pas la conséquence de ma faute , il en tira celle de mon amour ; & pour m'en faire plus de honte , il en outragea l'objet en des termes si odieux & si méprisans , que je ne pus , malgré tous mes efforts , le laisser poursuivre sans l'interrompre.

Je ne fais , ma chere , où je trouvai tant de hardiesse , & quel moment d'égarement me fit oublier ainsi le devoir & la modestie ; mais si j'osai sortir un instant d'un silence respectueux , j'en portai , comme tu vas voir , assez rudement la peine. Au nom du Ciel , lui dis-je , daignez vous appaiser ; jamais un homme digne de tant d'in-



jurez ne fera dangereux pour moi. A l'instant , mon pere qui crut sentir un reproche à travers ces mots , & dont la fureur n'attendoit qu'un prétexte , s'élança sur ta pauvre amie : pour la premiere fois de ma vie , je reçus un soufflet qui ne fut pas le seul ; & se livrant à son transport avec une violence égale à celle qu'il lui avoit coûté , il me maltraita sans ménagement , quoique ma mere se fût jettée entre deux , m'eût couverte de son corps , & eût reçu quelques-uns des coups qui m'étoient portés. En reculant pour les éviter je fis un faux pas , je tombai , & mon visage alla donner contre le pied d'une table qui me fit saigner.

Ici finit le triomphe de la colere , & commença celui de la nature. Ma chute , mon sang , mes larmes , celles de ma mere l'émurent. Il me releva avec un air d'inquiétude & d'empressement , & m'ayant assise sur une chaise , ils rechercherent tous deux avec soin si je n'étois point blessée. Je n'avois qu'une légère contusion au front , & ne saignois que du nez. Cependant , je vis au changement d'air & de voix de mon pere , qu'il étoit mécontent de ce qu'il ve-

noit de faire. Il ne revint point à moi par des careffes , la dignité paternelle ne souffroit pas un changement fi brufque ; mais il revint à ma mere avec de tendres excuses , & je voyois fi bien , aux regards qu'il jettoit furtivement fur moi , que la moitié de tout cela m'étoit indirectement adreffé. Non , ma chere , il n'y a point de confufion fi touchante que celle d'un tendre pere qui croit s'être mis dans fon tort. Le cœur d'un pere fent qu'il eft fait pour pardonner , & non pour avoir befoin de pardon.

Il étoit l'heure de fouper ; on le fit retarder pour me donner le tems de me remettre ; & mon pere ne voulant pas que les domestiques fuflent témoins de mon défordre m'alla chercher lui-même un verre d'eau , tandis que ma mere me baffinoit le vifage. Hélas ! cette pauvre maman ! Déjà languiffante & valétudinaire , elle fe feroit bien paffée d'une pareille fcene , & n'avoit guere moins befoin de fecours que moi.

A table , il ne me parla point ; mais ce fílence étoit de honte & non de dédain ; il affectoit de trouver bon chaque plat pour
dire

dire à ma mere de m'en servir, & ce qui me toucha le plus sensiblement, fut de m'appercevoir qu'il cherchoit les occasions de nommer sa fille, & non pas Julie comme à l'ordinaire.

Après le souper, l'air se trouva si froid que ma mere fit faire du feu dans sa chambre. Elle s'assit à l'un des coins de la cheminée & mon pere à l'autre. J'allois prendre une chaise pour me placer entre eux, quand m'arrêtant par ma robe & me tirant à lui sans rien dire, il m'assit sur ses genoux. Tout cela se fit promptement, & par une sorte de mouvement si involontaire, qu'il en eut une espece de repentir le moment d'après. Cependant j'étois sur ses genoux, il ne pouvoit plus s'en dédire, & ce qu'il y avoit de pis pour la contenance, il falloit me tenir embrassée dans cette gênante attitude. Tout cela se faisoit en silence; mais je sentoie de tems en tems ses bras se presser contre mes flancs avec un soupir assez mal étouffé. Je ne sais quelle mauvaise honte empêchoit ses bras paternels de se livrer à ces douces étreintes; une certaine gravité qu'on n'osoit quitter, une certaine confusion

qu'on n'osoit vaincre , mettoient entre un pere & sa fille ce charmant embarras que la pudeur & l'amour donnent aux amans ; tandis qu'une tendre mere , transportée d'aise , dévoroit en secret un si doux spectacle. Je voyois , je sentoís tout cela , mon ange , & ne pus tenir plus long-tems à l'attendrissement qui me gagnoit. Je feignis de glisser ; je jetai pour me retenir un bras au cou de mon pere ; je penchai mon visage sur son visage vénérable , & dans un instant il fut couvert de mes baisers & inondé de mes larmes. Je sentis à celles qui lui couloient des yeux qu'il étoit lui-même soulagé d'une grande peine ; ma mere vint partager nos transports. Douce & paisible innocence , tu manquas seule à mon cœur pour faire de cette scene de la nature le plus délicieux moment de ma vie !

Ce matin , la lassitude & le ressentiment de ma chute , m'ayant retenue au lit un peu tard , mon pere est entré dans ma chambre avant que je fusse levée ; il s'est assis à côté de mon lit en s'informant tendrement de ma santé ; il a pris une de mes mains dans les siennes , il s'est

abaissée jusqu'à la baiser plusieurs fois en m'appellant sa chère fille , & me témoignant du regret de son emportement. Pour moi je lui ai dit , & je le pense , que je serois trop heureuse d'être battue tous les jours au même prix , & qu'il n'y a point de traitement si rude qu'une seule de ses caresses n'efface au fond de mon cœur.

Après cela prenant un ton plus grave , il m'a remise sur le sujet d'hier & m'a signifié sa volonté en termes honnêtes , mais précis. Vous savez , m'a-t-il dit , à qui je vous destine , je vous l'ai déclaré dès mon arrivée , & ne changerai jamais d'intention sur ce point. Quant à l'homme dont m'a parlé Milord Edouard , quoique je ne lui dispute point le mérite que tout le monde lui trouve , je ne fais s'il a conçu de lui-même le ridicule espoir de s'allier à moi , ou si quelqu'un a pu le lui inspirer ; mais quand je n'aurois personne en vue & qu'il auroit toutes les guinées de l'Angleterre , soyez sûre que je n'accepterois jamais un tel gendre. Je vous défends de le voir & de lui parler de votre vie , & cela , autant pour la sûreté de la sienne

que pour votre honneur. Quoique je me fois toujours senti peu d'inclination pour lui , je le hais sur-tout à présent pour les excès qu'il m'a fait commettre , & ne lui pardonnerai jamais ma brutalité.

A ces mots , il est sorti sans attendre ma réponse , & presque avec le même air de sévérité qu'il venoit de se reprocher. Ah ! ma cousine , quels monstres d'enfer sont ces préjugés , qui dépravent les meilleurs cœurs , & font taire à chaque instant la nature ?

Voilà , ma Claire , comment s'est passée l'explication que tu avois prévue , & dont je n'ai pu comprendre la cause jusqu'à ce que ta lettre me l'ait apprise. Je ne puis bien te dire quelle révolution s'est faite en moi , mais depuis ce moment je me trouve changée. Il me semble que je tourne les yeux avec plus de regret sur l'heureux temps où je vivois tranquille & contente au sein de ma famille , & que je sens augmenter le sentiment de ma faute , avec celui des biens qu'il m'a fait perdre. Dis , cruelle ! dis-le moi si tu l'oses , le temps de l'amour seroit-il passé & faut-il ne se plus

revoir ? Ah ! sens-tu bien tout ce qu'il y a de sombre & d'horrible dans cette funeste idée ? Cependant l'ordre de mon pere est précis , le danger de mon amant est certain ! Sais-tu ce qui résulte en moi de tant de mouvemens opposés qui s'entredétruisent ? Une sorte de stupidité qui me rend l'ame presque insensible , & ne me laisse l'usage ni des passions ni de la raison. Le moment est critique , tu me l'as dit & je le sens ; cependant , je ne fus jamais moins en état de me conduire. J'ai voulu tenter vingt fois d'écrire à celui que j'aime : je suis prête à m'évanouir à chaque ligne & n'en saurois tracer deux de suite. Il ne me reste que toi , ma douce amie , daigne penser , parler , agir pour moi ; je remets mon sort en tes mains ; quelque parti que tu prennes je confirme d'avance tout ce que tu feras ; je confie à ton amitié ce pouvoir funeste que l'amour m'a vendu si cher. Sépare-moi pour jamais de moi-même ; donne-moi la mort s'il faut que je meure , mais ne me force pas à me percer le cœur de ma propre main.

O mon ange ! ma protectrice ! quel

horrible emploi je te laisse ! auras-tu le courage de l'exercer ? Sauras-tu bien en adoucir la barbarie ? Hélas ! ce n'est pas mon cœur seul qu'il faut déchirer. Claire , tu le fais , tu le fais , comment je suis aimée ! je n'ai pas même la consolation d'être la plus à plaindre. De grace ! fais parler mon cœur par ta bouche ; pénétre le tien de la tendre commiseration de l'amour ; console un infortuné ! Dis-lui cent fois Ah ! dis-lui Ne crois-tu pas , chere amie , que malgré tous les préjugés , tous les obstacles , tous les revers , le Ciel nous a faits l'un pour l'autre ? Oui , oui , j'en suis sûre ; il nous destine à être unis. Il m'est impossible de perdre cette idée ; il m'est impossible de renoncer à l'espoir qui la suit. Dis-lui qu'il se garde lui-même du découragement & du désespoir. Ne t'amuse point à lui demander en mon nom amour & fidélité ; encore moins à lui en promettre autant de ma part. L'assurance n'en est-elle pas au fond de nos ames ? Ne sentons-nous pas qu'elles sont indivisibles , & que nous n'en avons plus qu'une à nous deux ? Dis-lui donc

seulement qu'il espere ; & que si le sort nous poursuit , il se fie au moins à l'amour : car je le sens , ma cousine , il guérira de maniere ou d'autre les maux qu'il nous cause , & quoique le Ciel ordonne de nous , nous ne vivrons pas long-temps séparés.

P. S. Après ma lettre écrite , j'ai passé dans la chambre de ma mere , & je m'y suis trouvée si mal que je suis obligée de venir me remettre dans mon lit. Je m'apperçois même..... je crains..... ah ! ma chere ! je crains bien que ma chute d'hier n'ait quelque suite plus funeste que je n'avois pensé. Ainsi tout est fini pour moi ; toutes mes espérances m'abandonnent en même-tems.

LETTRE LXIV.

DE CLAIRE A M. D'ORBE.

MON pere m'a rapporté ce matin l'entretien qu'il eut hier avec vous. Je vois avec plaisir que tout s'achemine à ce qu'il vous plait d'appeller votre bonheur. J'espère , vous le savez , d'y trouver aussi le mien ; l'estime & l'amitié vous sont acquises , & tout ce que mon cœur peut nourrir de sentimens plus tendres est encore à vous. Mais ne vous y trompez pas ; je suis en femme une espece de monstre , & je ne fais par qu'elle bizarrerie de la nature l'amitié l'emporte en moi sur l'amour. Quand je vous dis que ma Julie m'est plus chere que vous , vous n'en faites que rire , & cependant rien n'est plus vrai. Julie le sent si bien qu'elle est plus jalouse pour vous que vous-même , & que tandis que vous paroissez content , elle trouve toujours que je ne vous aime pas

assez. Il y a plus , & je m'attache tellement à tout ce qui lui est cher , que son amant & vous , êtes à peu près dans mon cœur en même degré , quoique de différentes manières. Je n'ai pour lui que de l'amitié , mais elle est plus vive ; je crois sentir un peu d'amour pour vous , mais il est plus posé. Quoique tout cela pût paroître assez équivalent pour troubler la tranquillité d'un jaloux , je ne pense pas que la vôtre en soit fort altérée.

Que les pauvres enfans en sont loin , de cette douce tranquillité dont nous osons jouir & que notre contentement a mauvaise grace , tandis que nos amis sont au désespoir ! c'en est fait , ils faut qu'ils se quittent ; voici l'instant , peut-être , de leur éternelle séparation , & la tristesse que nous leur reprochâmes le jour du concert étoit peut-être un pressentiment qu'ils se voyoient pour la dernière fois. Cependant , votre ami ne fait rien de son infortune : dans la sécurité de son cœur il jouit encore du bonheur qu'il a perdu ; au moment du désespoir il goûte en idée un ombre de félicité ; & comme celui qu'enleve un trépas imprévu ,

le malheureux songe à vivre & ne voit pas la mort qui va le saisir. Hélas ! c'est de ma main qu'il doit recevoir ce coup terrible ! O divine amitié ! seule idole de mon cœur ! viens l'animer de ta sainte cruauté. Donne-moi le courage d'être barbare , & de te servir dignement dans un si douloureux devoir.

Je compte sur vous en cette occasion & j'y compterois même quand vous m'aimeriez moins , car je connois votre ame ; je fais qu'elle n'a pas besoin du zèle de l'amour , où parle celui de l'humanité. Il s'agit d'abord d'engager notre ami à venir chez moi demain dans la matinée. Gardez-vous , au surplus , de l'avertir de rien. Aujourd'hui l'on me laisse libre , & j'irai passer l'après-midi chez Julie ; tâchez de trouver Milord Edouard , & de venir seul avec lui m'attendre à huit heures , afin de convenir ensemble de ce qu'il faudra faire pour résoudre au départ cet infortuné , & prévenir son désespoir.

J'espère beaucoup de son courage & de nos soins. J'espère encore plus de son amour. La volonté de Julie , le danger

que court sa vie & son honneur sont des motifs auxquels il ne résistera pas. Quoi qu'il en soit, je vous déclare qu'il ne fera point question de nôce entre nous, que Julie ne soit tranquille, & que jamais les larmes de mon amie n'arroseront le nœud qui doit nous unir. Ainsi, Monsieur, s'il est vrai que vous m'aimiez, votre intérêt s'accorde en cette occasion avec votre générosité; & ce n'est pas tellement ici l'affaire d'autrui, que ce ne soit aussi la vôtre.

L E T T R E L X V.

D E C L A I R E A J U L I E.

T O U T est fait; & malgré ses imprudences, ma Julie est en sûreté. Les secrets de ton cœur sont ensevelis dans l'ombre du mystère; tu es encore au sein de ta famille & de ton pays, chérie, honorée, jouissant d'une réputation sans tache, & d'une estime universelle. Considère en frémissant les dangers que la honte ou l'amour t'ont fait courir en faisant trop ou

trop peu. Apprends à ne vouloir plus concilier des sentimens incompatibles, & bénis le Ciel, trop aveugle amante ou fille trop craintive, d'un bonheur qui n'étoit réservé qu'à toi.

Je voulois éviter à ton triste cœur le détail de ce départ si cruel & si nécessaire. Tu l'as voulu, je l'ai promis, je tiendrai parole avec cette même franchise qui nous est commune, & qui ne mit jamais aucun avantage en balance avec la bonne foi ! Lis donc, chere & déplorable amie ; lis, puisqu'il le faut ; mais prends courage & tiens-toi ferme.

Toutes les mesures que j'avois prises & dont je te rendis compte hier ont été suivies de point en point. En rentrant chez moi, j'y trouvai M. d'Orbe & Milord Edouard. Je commençai par déclarer au dernier ce que nous savions de son héroïque générosité, & lui témoignai combien nous en étions toutes deux pénétrées. Ensuite, je leur exposai les puissantes raisons que nous avions d'éloigner promptement son ami, & les difficultés que je prévoyois à l'y résoudre. Milord sentit parfaitement tout cela & mon-

tra beaucoup de douleur de l'effet qu'avoit produit son zele inconsideré. Ils convinrent qu'il étoit important de précipiter le départ de ton ami , & de saisir un moment de consentement pour prévenir de nouvelles irrésolutions , & l'arracher au continuel danger du séjour. Je voulois charger M. d'Orbe de faire à son infu les préparatifs convenables ; mais Milord regardant cette affaire comme la sienne , voulut en prendre le soin. Il me promit que sa chaise seroit prête ce matin à onze heures , ajoutant qu'il l'accompagneroit aussi loin qu'il seroit nécessaire , & proposa de l'emmener d'abord sous un autre prétexte pour le déterminer plus à loisir. Cet expédient ne me parut pas assez franc pour nous & pour notre ami , & je ne voulus pas , non plus , l'exposer loin de nous au premier effet d'un désespoir qui pouvoit plus aisément échapper aux yeux de Milord qu'aux miens. Je n'acceptai pas , par la même raison , la proposition qu'il fit de lui parler lui-même & d'obtenir son consentement. Je prévoyois que cette négociation seroit délicate , & je n'en voulus charger que moi seule ; car je connois plus sure-

ment les endroits sensibles de son cœur , & je fais qu'il regne toujours entre hommes une sécheresse qu'une femme fait mieux adoucir. Cependant , je conçus que les soins de Milord ne nous seroient pas inutiles pour préparer les choses. Je vis tout l'effet que pouvoient produire sur un cœur vertueux les discours d'un homme sensible qui croit n'être qu'un philosophe , & quelle chaleur la voix d'un ami pouvoit donner aux raisonnemens d'un sage.

J'engageai donc Milord Edouard à passer avec lui la soirée , & sans rien dire qui eût un rapport direct à sa situation , de disposer insensiblement son ame à la fermeté stoïque. Vous qui savez si bien votre Epictète , lui dis-je ; voici le cas ou jamais de l'employer utilement. Distinguez avec soin les biens apparens des biens réels ; ceux qui sont en nous de ceux qui sont hors de nous. Dans un moment où l'épreuve se prépare au-dehors , prouvez - lui qu'on ne reçoit jamais de mal que de soi-même , & que le sage se portant partout avec lui , porte aussi par-tout son bonheur. Je compris à sa réponse que cette

légère ironie , qui ne pouvoit le fâcher , suffisoit pour exciter son zele , & qu'il comptoit fort m'envoyer le lendemain ton ami bien préparé. C'étoit tout ce que j'avois prétendu : car , quoiqu'au fond je ne fasse pas grand cas , non plus que toi , de toute cette philosophie parlere ; je suis persuadée qu'un honnête homme a toujours quelque honte de changer de maximes du soir au matin , & de se dédire en son cœur dès le lendemain de tout ce que sa raison lui dictoit la veille.

M. d'Orbe vouloit être aussi de la partie , & passer la soirée avec eux , mais je le priai de n'en rien faire ; il n'auroit fait que s'ennuyer ou gêner l'entretien. L'intérêt que je prends à lui ne m'empêche pas de voir qu'il n'est point du vol des deux autres. Ce penser mâle des ames fortes , qui leur donne un idiome si particulier , est une langue dont il n'a pas la grammaire. En les quittant , je songeai au punch , & craignant les confidences anticipées j'en glissai un mot en riant à Milord. Rassurez-vous , me dit-il , je me livre aux habitudes quand je n'y vois aucun danger ; mais je ne m'en

fuis jamais fait l'esclave ; il s'agit ici de l'honneur de Julie , du destin , peut-être de la vie d'un homme & de mon ami. Je boirai du punch selon ma coutume , de peur de donner à l'entretien quelque air de préparation ; mais ce punch sera de la limonade , & comme il s'abstient d'en boire , il ne s'en appercevra point. Ne trouves-tu pas , ma chere , qu'on doit être bien humilié d'avoir contracté des habitudes qui forcent à de pareilles précautions ?

J'ai passé la nuit dans de grandes agitations qui n'étoient pas toutes pour ton compte. Les plaisirs innocens de notre premiere jeunesse ; la douceur d'une ancienne familiarité ; la société plus resserrée encore depuis une année entre lui & moi par la difficulté qu'il avoit de te voir ; tout portoit dans mon ame l'amertume de cette séparation. Je sentoís que j'allois perdre avec la moitié de toi-même une partie de ma propre existence. Je comptois les heures avec inquiétude , & voyant poindre le jour , je n'ai pas vu naître sans effroi celui qui devoit décider de ton sort. J'ai passé la matinée à méditer mes discours & à réfléchir sur l'impression

l'impression qu'ils pouvoient faire. Enfin , l'heure est venue & j'ai vu entrer ton ami. Il avoit l'air inquiet , & m'a demandé précipitamment de tes nouvelles ; car dès le lendemain de ta scène avec ton pere , il avoit su que tu étois malade , & Milord Edouard lui avoit confirmé hier que tu n'étois pas sortie de ton lit. Pour éviter là-dessus les détails , je lui ai dit aussi-tôt que je t'avois laissée mieux hier au soir , & j'ai ajouté qu'il en apprendroit dans un moment davantage par le retour de Hanz que je venois de t'envoyer. Ma précaution n'a servi de rien , il m'a fait cent questions sur ton état , & comme elles m'éloignoient de mon objet , j'ai fait des réponses succinâtes , & me suis mise à le questionner à mon tour.

J'ai commencé par sonder la situation de son esprit. Je l'ai trouvé grave , méthodique , & prêt à peser le sentiment au poids de la raison. Graces au Ciel , ai-je dit en moi-même , voilà mon sage bien préparé. Il ne s'agit plus que de le mettre à l'épreuve. Quoique l'usage ordinaire soit d'annoncer par degrés les tristes nouvelles , la connoissance que j'ai de son imagina-

tion fougueuse , qui sur un mot porte tout à l'extrême , m'a déterminée à suivre une route contraire , & j'ai mieux aimé l'accabler d'abord pour lui ménager des adoucissmens , que de multiplier inutilement ses douleurs & les lui donner mille fois pour une. Prenant donc un ton plus sérieux & le regardant fixement : Mon ami , lui ai-je dit, connoissez-vous les bornes du courage & de la vertu dans une ame forte , & croyez-vous que renoncer à ce qu'on aime soit un effort au-dessus de l'humanité ? A l'instant il s'est levé comme un furieux , puis frappant des mains & les portant à son front ainsi jointes : Je vous entends , s'est-il écrié , Julie est morte ! Julie est morte ! a-t-il répété d'un ton qui m'a fait frémir : je le sens à vos soins trompeurs , à vos vains ménagemens , qui ne font que rendre ma mort plus lente & plus cruelle.

Quoiqu'effrayée d'un mouvement si subit , j'en ai bientôt deviné la cause , & j'ai d'abord conçu comment les nouvelles de ta maladie , les moralités de Milord Edouard , le rendez-vous de ce matin , ses questions éludées , celles que je venois de lui faire l'avoient pu jeter dans de fausses alarmes.

Je voyois bien aussi quel parti je pouvois tirer de son erreur en l'y laissant quelques instans ; mais je n'ai pu me résoudre à cette barbarie. L'idée de la mort de ce qu'on aime est si affreuse, qu'il n'y en a point qui ne soit douce à lui substituer, & je me suis hâtée de profiter de cet avantage. Peut-être ne la verrez-vous plus, lui ai-je dit ; mais elle vit & vous aime. Ah ! si Julie étoit morte, Claire auroit-elle quelque chose à vous dire ? Rendez grace au Ciel qui sauve à votre infortune des maux dont il pourroit vous accabler. Il étoit si étonné, si saisi, si égaré, qu'après l'avoir fait rasseoir, j'ai eu le tems de lui détailler par ordre tout ce qu'il falloit qu'il fût, & j'ai fait valoir de mon mieux les procédés de Milord Edouard, afin de faire dans son cœur honnête quelque diversion à la douleur, par le charme de la reconnoissance.

Voilà, mon cher, ai-je poursuivi, l'état actuel des choses. Julie est au bord de l'abyme, prête à s'y voir accabler du déshonneur public, de l'indignation de sa famille, des violences d'un pere emporté

& de son propre défefpoir. Le danger augmente inceffamment : de la main de fon pere ou de la fienne , le poignard , à chaque instant de fa vie , eft à deux doigts de fon cœur. Il refte un feul moyen de prévenir tous ces maux , & ce moyen dépend de vous feul. Le fort de votre amante eft entre vos mains. Voyez fi vous avez le courage de la fauver en vous éloignant d'elle , puifqu'auffi-bien il ne lui eft plus permis de vous voir , ou fi vous aimez mieux être l'auteur & le témoin de fa perte & de fon opprobre. Après avoir tout fait pour vous , elle va voir ce que votre cœur peut faire pour elle. Eft-il étonnant que fa fanté fuccombe à fes peines ? Vous êtes inquiet de fa vie : fachez que vous en êtes l'arbitre.

Il m'écouteoit fans m'interrompre ; mais fi-tôt qu'il a compris de quoi il s'agiffoit , j'ai vu difparoître ce gefte animé , ce regard furieux , cet air effrayé , mais vif & bouillant , qu'il avoit auparavant. Un voile fombre de triftelfe & de confternation a couvert fon vifage ; fon œil morne & fa contenance effacée annonçoient l'abattement de fon cœur : à peine avoit-il la force d'ou-

vrir la bouche pour me répondre. Il faut partir , m'a-t-il dit d'un ton qu'un autre auroit cru tranquille. Hé bien ! je partirai. N'ai-je pas assez vécu ? Non, sans doute , ai-je repris aussi-tôt ; il faut vivre pour celle qui vous aime : avez-vous oublié que ses jours dépendent des vôtres ? Il ne falloit donc pas les séparer , a-t-il à l'instant ajouté ; elle l'a pu & le peut encore. J'ai feint de ne pas entendre ces derniers mots , & je cherchois à le ranimer par quelques espérances auxquelles son ame demeuroid fermée , quand Hanz est rentré , & m'a rapporté de bonnes nouvelles. Dans le moment de joie qu'il en a ressenti , il s'est écrié : Ah ! qu'elle vive ! qu'elle soit heureuse..... s'il est possible. Je ne veux que lui faire mes derniers adieux..... & je pars. Ignorez-vous , ai-je dit , qu'il ne lui est plus permis de vous voir. Hélas ! vos adieux sont faits , & vous êtes déjà séparés ! Votre sort sera moins cruel quand vous serez plus loin d'elle ; vous aurez du moins le plaisir de l'avoir mise en sûreté. Fuyez dès ce jour , dès cet instant ; craignez qu'un si grand sacrifice ne soit trop tardif ; trem-

blez de causer encore sa perte après vous être dévoué pour elle. Quoi ! m'a-t-il dit avec une espece de fureur , je partiroyis sans la revoir ? Quoi ! je ne la verrois plus ? Non , non , nous périrons tous deux , s'il le faut ; la mort , je le fais bien , ne lui fera point dure avec moi , mais je la verrai quoi qu'il arrive ; je laisserai mon cœur & ma vie à ses pieds avant de m'arracher à moi - même. Il ne m'a pas été difficile de lui montrer la folie & la cruauté d'un pareil projet. Mais ce , *quoi je ne la verrai plus !* qui revenoit sans cesse d'un ton plus douloureux , sembloit chercher au moins des consolations pour l'avenir. Pourquoi , lui ai-je dit , vous figurer vos maux pires qu'ils ne sont ? Pourquoi renoncer à des espérances que Julie elle-même n'a pas perdues ? Pensez-vous qu'elle pût se séparer ainî de vous , si elle croyoit que ce fût pour toujours ? Non , mon ami , vous devez connoître son cœur. Vous devez savoir combien elle préfere son amour à sa vie. Je crains , je crains trop (j'ai ajouté ces mots , je te l'avoue) qu'elle ne le préfere bientôt à tout. Croyez donc qu'elle espere , puisqu'elle consent à

vivre : croyez que les soins que la prudence lui dicte vous regardent plus qu'il ne semble , & qu'elle ne se respecte pas moins pour vous que pour elle-même. Alors j'ai tiré ta dernière lettre , & lui montrant les tendres espérances de cette fille aveuglée qui croit n'avoir plus d'amour , j'ai ranimé les siennes à cette douce chaleur. Ce peu de lignes sembloit distiller un baume salutaire sur sa blessure envenimée. J'ai vu ses regards s'adoucir & ses yeux s'humecter ; j'ai vu l'attendrissement succéder par degrés au désespoir ; mais ces derniers mots si touchans , tels que ton cœur les fait dire : *Nous ne vivrons pas long-tems séparés* , l'ont fait fondre en larmes. Non , Julie , non , ma Julie , a-t-il dit en élevant la voix & baissant la lettre , nous ne vivrons pas long - tems séparés ; le Ciel unira nos destins sur la terre , ou nos cœurs dans le séjour éternel.

C'étoit-là l'état où je l'avois souhaité. Sa sèche & sombre douleur m'inquiétoit. Je ne l'aurois pas laissé partir dans cette situation d'esprit ; mais si-tôt que je l'ai vu pleurer , & que j'ai entendu ton nom chéri

fortir de sa bouche avec douceur, je n'ai plus craint pour sa vie ; car rien n'est moins tendre que le désespoir. Dans cet instant il a tiré de l'émotion de son cœur une objection que je n'avois pas prévue. Il m'a parlé de l'état où tu soupçonnois d'être , jurant qu'il mouroit plutôt mille fois que de t'abandonner à tous les périls qui t'alloient menacer. Je n'ai eu garde de lui parler de ton accident ; je lui ai dit simplement que ton attente avoit encore été trompée , & qu'il n'y avoit plus rien à espérer. Ainsi , m'a-t-il dit en soupirant , il ne restera sur la terre aucun monument de mon bonheur ; il a disparu comme un songe qui n'eut jamais de réalité.

Il me restoit à exécuter la dernière partie de ta commission , & je n'ai pas cru qu'après l'union dans laquelle vous avez vécu , il fallût à cela ni préparatif ni mystère. Je n'aurois pas même évité un peu d'altercation sur ce léger sujet pour éluder celle qui pourroit naître sur celui de notre entretien. Je lui ai reproché sa négligence dans le soin de ses affaires. Je lui ai dit que tu craignois que de long - tems il ne fût plus

soigneux , qu'en attendant qu'il le devînt , tu lui ordonnois de se conserver pour toi , de pourvoir mieux à ses besoins , & de se charger à cet effet du léger supplément que j'avois à lui remettre de ta part. Il n'a ni paru humilié de cette proposition , ni prétendu en faire une affaire. Il m'a dit simplement que tu favois bien que rien ne lui venoit de toi qu'il ne reçût avec transports , mais que ta précaution étoit superflue , & qu'une petite maison qu'il venoit de vendre à Grandson (1) , reste de son chétif patrimoine , lui avoit produit plus d'argent qu'il n'en avoit possédé de sa vie. D'ailleurs , a-t-il ajouté , j'ai quelques talens dont je puis tirer par-tout des ressources. Je serai trop heureux de trouver dans leur exercice quelque diversion à mes maux , & depuis que j'ai vu de plus

(1) Je suis un peu en peine de savoir comment cet amant anonyme , qu'il sera dit ci-après n'avoir pas encore vingt-quatre ans, a pu vendre une maison n'étant pas majeur. Ces lettres sont si pleines de semblables absurdités que je n'en parlerai plus ; il suffit d'en avoir averti.

près l'usage que Julie fait de son superflu , je le regarde comme le trésor sacré de la veuve & de l'orphelin , dont l'humanité ne me permet pas de rien aliéner. Je lui ai rappelé son voyage du Valais , ta lettre & la précision de tes ordres. Les mêmes raisons subsistent..... Les mêmes ! a-t-il interrompu d'un ton d'indignation. La peine de mon refus étoit de ne la plus voir : qu'elle me laisse donc rester & j'accepte. Si j'obéis pourquoi me punit-elle ? Si je refuse , que me fera-t-elle de pis ?..... Les mêmes ! répétoit-il avec impatience. Notre union commençoit ; elle est prête à finir ; peut-être vais-je pour jamais me séparer d'elle ; il n'y a plus rien de commun entre elle & moi ; nous allons être étrangers l'un à l'autre. Il a prononcé ces derniers mots avec un tel serrement de cœur , que j'ai tremblé de le voir retomber dans l'état d'où j'avois eu tant de peine à le retirer. Vous êtes un enfant , ai-je affecté de lui dire d'un air riant ; vous avez encore besoin d'un tuteur , & je veux être le vôtre. Je vais garder ceci ; & pour en disposer à propos dans le com-

merce que nous allons avoir ensemble , je veux être instruite de toutes vos affaires. Je tâchois de détourner ainsi ses idées funestes par celle d'une correspondance familière continuée entre nous , & cette ame simple qui ne cherche pour ainsi dire qu'à s'accrocher à ce qui t'environne , a pris aisément le change. Nous nous sommes ensuite ajustés pour les adresses de lettres ; & comme ces mesures ne pouvoient que lui être agréables , j'en ai prolongé le détail jusqu'à l'arrivée de M. d'Orbe , qui m'a fait signe que tout étoit prêt.

Ton ami a facilement compris de quoi il s'agissoit ; il a instamment demandé à t'écrire , mais je me suis gardée de le permettre. Je prévoyois qu'un excès d'attendrissement lui relâcheroit trop le cœur , & qu'à peine feroit-il au milieu de sa lettre , qu'il n'y auroit plus moyen de le faire partir. Tous les délais sont dangereux , lui ai-je dit ; hâtez-vous d'arriver à la première station d'où vous pourrez lui écrire à votre aise. En disant cela , j'ai fait signe à M. d'Orbe ; je me suis avancée , & le cœur gros de sanglots , j'ai

collé mon visage sur le sien ; je n'ai plus su ce qu'il devenoit ; les larmes m'offusquoient la vue , ma tête commençoit à se perdre , & il étoit tems que mon rôle finît.

Un moment après je les ai entendus descendre précipitamment. Je suis sortie sur le pailleur pour les suivre des yeux. Ce dernier trait manquoit à mon trouble. J'ai vu l'insensé se jeter à genoux au milieu de l'escalier , en baïser mille fois les marches , & d'Orbe pouvoir à peine l'arracher de cette froide pierre qu'il pressoit de son corps , de la tête & des bras en poussant de longs gémissemens. J'ai senti les miens prêts d'éclater malgré moi , & je suis brusquement rentrée , de peur de donner une scène à toute la maison.

A quelques instans de-là , M. d'Orbe est revenu tenant son mouchoir sur ses yeux. C'en est fait , m'a-t-il dit , ils sont en route. En arrivant chez lui , votre ami a trouvé la chaise à sa porte. Milord Edouard l'y attendoit aussi ; il a couru au-devant de lui , & le serrant contre sa poitrine : *Viens, homme infortuné* , lui a-t-il

dit d'un ton pénétré, *viens verser tes douleurs dans ce cœur qui t'aime. Viens, tu sentiras peut-être qu'on n'a pas tout perdu sur la terre, quand on y retrouve un ami tel que moi.* A l'instant, il l'a porté d'un bras vigoureux dans la chaise, & il sont partis en se tenant étroitement embrassés.

Fin de la premiere Partie & du Tome second.

T A B L E

D E S L E T T R E S

E T M A T I E R E S

Contenues en ce Volume.

- L** E T T R E XXIX. de Julie à Claire. Julie perd son innocence. Ses remords. Elle ne trouve plus de ressource que dans sa cousine. *Page 1*
- L** E T. XXX. Réponse. Claire tâche de calmer le désespoir de Julie , & lui jure une amitié inviolable. *5*
- L** E T. XXXI. à Julie. L'Amant de Julie , qu'il a surpris fondante en larmes , lui reproche son repentir. *11*
- L** E T. XXXII. Réponse. Julie regrette moins d'avoir donné trop à l'amour que de l'avoir privé de son plus grand charme. Elle conseille à son Amant , à qui elle apprend les soupçons de sa mère , de seindre des affaires qui l'empêchent de continuer à l'instruire , & l'informera des moyens qu'elle imagine d'avoir d'autres occasions de se voir tous deux. *16*
- L** E T. XXXIII. de Julie. Peu satisfaite de la conduite des rendez-vous publics , dont elle craint d'ailleurs que la dissipation n'affoiblisse les feux de son Amant , elle l'invite à reprendre

avec elle la vie solitaire & paisible dont elle l'a tiré. Projet qu'elle lui cache , & sur lequel elle lui défend de l'interroger. *Page 21*

LET. XXXIV. Réponse. L'Amant de Julie , pour la rassurer sur la diversion dont elle lui a parlé , lui détaille tout ce qui s'est fait autour d'elle dans l'assemblée où il l'a vue , & promet de garder le silence qu'elle lui a imposé.

Il refuse le grade de Capitaine au service du Roi de Sardaigne , & par quels motifs. 25

LET. XXXV. de Julie. De la justification de son Amant , Julie prend occasion de traiter de la jalousie. Fût-il Amant volage , elle ne le croira jamais ami trompeur. Elle doit souper avec lui chez le pere de Claire. Ce qui se passera après le souper. 31

LET. XXXVI. de Julie. Les parens de Julie obligés de s'absenter. Elle sera déposée chez le pere de sa cousine. Arrangement qu'elle prend pour voir son Amant en liberté. 38

LET. XXXVII. de Julie. Départ des parens de Julie. Etat de son cœur dans cette circonstance. 43

LET. XXXVIII. à Julie. Témoin de la tendre amitié des deux cousines , l'Amant de Julie sent redoubler son amour. Son impatience de se trouver au Chalet , rendez-vous champêtre que Julie lui a assigné. 46

LET. XXXIX. de Julie. Elle dit à son Amant de partir sur l'heure , pour aller demander le congé de Claude Anet , jeune garçon qui s'est engagé pour payer les loyers de sa maîtresse ,

- qu'elle protégeoit auprès de sa mere. Page 51
- LET. XL. de Fanchon Regard à Julie. Elle implore le secours de Julie pour avoir le congé de son Amant. Sentimens nobles & vertueux de cette fille. 54
- LET. XLI. Réponse. Julie promet à Fanchon Regard, maîtresse de Claude Anet, de s'employer pour son Amant. 57
- LET. XLII. à Julie. Son Amant part pour avoir le congé de Claude Anet. 58
- LET. XLIII. à Julie. Générosité du Capitaine de Claude Anet. L'Amant de Julie lui demande un rendez-vous au Chalet, avant le retour de la Maman. 59
- LET. XLIV. de Julie. Retour précipité de sa mere. Avantages qui résultent du voyage qu'a fait l'Amant de Julie pour avoir le congé de Claude Anet. Julie lui annonce l'arrivée de Milord Edouard Bomston dont il est connu. Ce qu'elle pense de cet étranger. 62
- LET. XLV. de Julie. Où, & comment, l'Amant de Julie a fait connoissance avec Milord Edouard, dont il fait le portrait. Il reproche à sa maîtresse de penser en femme sur cet Anglois, & la somme du rendez-vous au Chalet. 67
- LET. XLVI. de Julie. Elle annonce à son Amant le mariage de Fanchon Regard, & lui fait entendre que le tumulte de la nôce peut suppléer au mystere du Chalet. Elle répond au reproche que son Amant lui a fait par rapport à Milord Edouard. Différence morale des sexes. souper

T A B L E.

209

- Souper pour le lendemain , où Julie & son Amant doivent se trouver avec Milord Edouard. *Page 71*
- LET. XLVII. à Julie. Son Amant craint que Milord Edouard ne devienne son époux. Rendez-vous de Musique. *76*
- LET. XLVIII. à Julie. Réflexions sur la Musique Françoisé & sur la Musique Italienne. *81*
- LET. XLIX. de Julie. Elle calme les craintes de son Amant , en l'assurant qu'il n'est point question de mariage entr'elle & Milord Edouard *89*
- LET. L. de Julie. Reproche qu'elle fait à son Amant , de ce qu'échauffé de vin au sortir d'un long repas , il lui a tenu des discours grossiers , accompagnés de manieres indécentes. *93*
- LET. LI. Réponse. L'Amant de Julie , étonné de son forfait , renonce au vin pour la vie. *100*
- LET. LII. de Julie. Elle badine son Amant sur le serment qu'il a fait de ne plus boire de vin , lui pardonne , & le relève de son vœu. *104*
- LET. LIII. de Julie. La nôce de Fanchon , qui devoit se faire à Clarens , se fera à la ville , ce qui déconcerte les projets de Julie & de son Amant. Julie lui propose un rendez-vous nocturne , au risque d'y périr tous deux. *110*
- LET. LIV. à Julie. L'Amant de Julie dans le cabinet de sa Maîtresse. Ses transports en l'attendant. *114*
- LET. LV. à Julie. Sentimens d'amour chez l'Amant de Julie , plus paisibles , mais plus af-

festueux & plus multipliés après qu'avant la jouissance. 117

LET. LVI. de Claire à Julie. Démêlé de l'Amant de Julie avec Milord Edouard. Julie en est l'occasion. Duel proposé. Claire qui apprend cette aventure à sa Cousine , lui conseille d'écarter son Amant pour prévenir tout soupçon. Elle ajoute qu'il faut commencer par vider l'affaire de Milord Edouard , & par quels motifs. 122

LET. LVII. de Julie. Raisons de Julie pour dissuader son Amant de se battre avec Milord Edouard , fondées principalement sur le soin qu'il doit prendre de la réputation de son Amante , sur la notion de l'honneur réel & de la véritable valeur. 126

LET. LVIII. de Julie à Milord Edouard. Elle lui avoue qu'elle a un Amant maître de son cœur & de sa personne. Elle en fait l'éloge & jure qu'elle ne lui survivra pas. 145

LET. LIX. de M. d'Orbe à Julie. Il lui rend compte de la réponse de Milord Edouard , & après la lecture de la Lettre. 148

LET. LX. à Julie. Réparation de Milord Edouard. Jusqu'à quel point il porte l'humanité & la générosité. 149

LET. LXI. De Julie. Ses sentimens de reconnoissance pour Milord Edouard. 159

LET. LXII. de Claire à Julie. Milord Edouard propose au pere de Julie de la marier avec son Maître d'études , dont il vante le mérite. Le pere est révolté de cette proposition. Réflexions de Milord Edouard sur la noblesse. Claire in-

T A B L E.

211

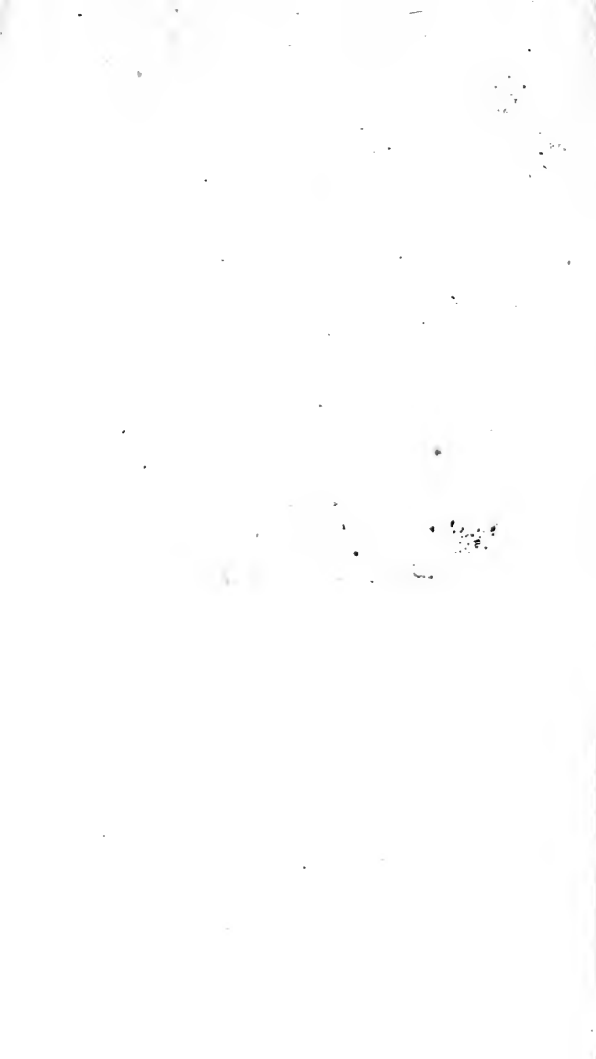
forme sa Cousine de l'éclat que l'affaire de son Amant a fait par la ville , & la conjure de l'éloigner. *Page 160*

LET. LXIII. de Julie à Claire. Emportement du pere de Julie contre sa femme & sa fille , & par quel motif. Suites. Regrets du pere. Il déclare à sa fille qu'il n'acceptera jamais pour gendre un homme tel que son Maître d'études , & lui défend de le voir & de lui parler de sa vie. Impression que cet ordre fait sur le cœur de Julie ; elle remet à sa Cousine le soin d'éloigner son Amant. *171*

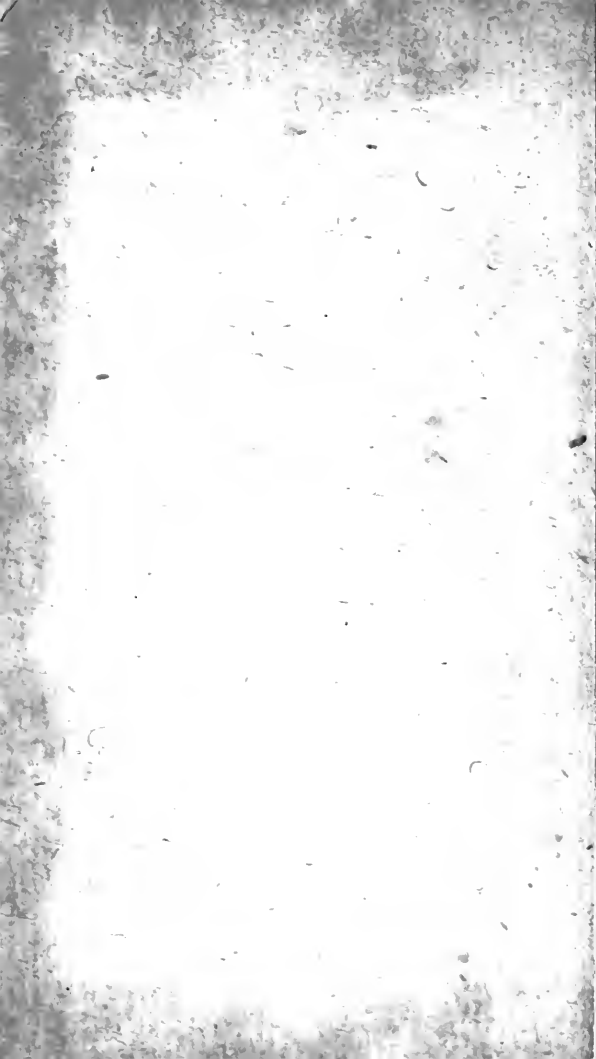
LET. LXIV. de Claire à M. d'Orbe. Elle l'instruit de ce qu'il faut d'abord faire pour préparer le départ de l'Amant de Julie. *184*

LET. LXV. de Claire à Julie. Détail des mesures prises avec M. d'Orbe & Milord Edouard pour le départ de l'Amant de Julie. Arrivée de cet Amant chez Claire, qui lui annonce la nécessité de s'éloigner. Ce qui se passe dans son cœur. Son départ. *187*

Fin de la Table du Tome II.













Library
of the
University of Toronto

